

L'ÉDUCATEUR PROLÉTARIEN

REVUE MENSUELLE

DANS CE NUMÉRO :

Pour que la C.E.L. continue puissamment son action, souscrivez	233
C. FREINET : Notre technique nouvelle de dessin	235
M. WULLENS : Le débraillé cynique	243
MAWET : L'enseignement du calcul	245
BERTOIX : Matériel d'expérimentation	247
Une lunette astronomique pour 25 francs	248
HOUSSIN : Plan table d'école active	251
J. LAGIER-BRUNO : En feuilletant nos livres de vie	255
H. BOURGUIGNON : Coordonnons et disciplinons nos efforts	258
BOYAU : Aux amateurs de projection fixe	263
PAGES : Le Comité Français du Phonographe	268
DOCUMENTATION INTERNATIONALE : Une enquête sur les techniques nouvelles. — Suite du voyage de Lacroix en U.R.S.S. — Principes de la pédagogie scientifiques de Pinkévich	271
WROCHO : Les naturistes empiriques au secours de la science officielle	279
Journaux - Revues et Livres	283

FÉVRIER 1934

Editions de
l'Imprimerie à l'École
..... SAINT-PAUL
(Alpes-Maritimes)

5

ABONNEZ-VOUS A NOS PÉRIODIQUES

L'Éducateur Prolétarien

Mensuel

(Etranger : 34 fr.).

25 fr.

La Gerbe

Revue bimensuelle rédigée et illustrée par les enfants

Le numéro : 0 fr. 35.

Etranger : 11 francs.

7 fr.

Enfantines

Brochures mensuelles rédigées et illustrées par des enfants :

Le N° : 0 fr. 50. — Un an

Etranger : 8 francs.

5 fr.

Bibliothèque de Travail

Brochures documentaires pour le travail libre des enfants ; le N°, 2 fr. 50.

Abonnements à 10 numéros

(5 numéros parus à ce jour).

20 fr.

EDITIONS DE L'IMPRIMERIE A L'ECOLE
C. FREINET - ST-PAUL (Alpes-Marit.)

————— C.-C. Marseille 115.03 —————

Pour que la C. E. L. continue puissamment son action

EMISSION DE 800 ACTIONS DE 50 FRANCS
AVEC INTÉRÊT A 5 %

Notre Coopérative est une des organisations pédagogiques et commerciales les plus vivaces et les plus hardies. Elle crée, elle produit, elle marche de l'avant sans sacrifier à la routine et à la tradition, essayant de faire passer, dans notre école publique, un courant bienfaisant d'activité et de liberté.

Ah ! certes, les débuts ont été difficiles. Nous avons longuement tâtonné sur toute la ligne ; et cela au moment même où nous n'étions que quelques dizaines à unir nos efforts et nos volontés.

Nous sommes maintenant plus de 500 en France ; nous livrons, à des prix sans concurrence, un matériel pas toujours luxueux peut-être, mais qui donne satisfaction ; nos services, quoique fonctionnant avec des frais généraux très réduits, sont parfaitement organisés pour répondre aux besoins de tous nos adhérents ; nos publications sont chaque jour plus connues du personnel et, par là même, plus à même de vivre par le seul effort de leurs abonnés ; notre influence pédagogique se fait déjà très sérieusement sentir, qu'il s'agisse de rédaction libre par l'imprimerie à l'école, de journaux d'enfants, de cinéma ou de disques.

Un effort semblable ne peut ni s'arrêter ni même se stabiliser. Il doit croître et s'amplifier.



A l'Exposition de Tours : Les élèves de Port-Boulet impriment

Les camarades viennent nombreux à nous et les collaborateurs ne nous font point défaut : nulle coopérative plus que la C.E.L. ne peut se vanter d'être une sorte de ruche en travail à laquelle tous les adhérents apportent une part de leur activité.

Il n'y a qu'une ombre au tableau : *nous manquons de fonds.*

Pour pouvoir servir ses adhérents le plus ponctuellement possible, la Coopérative a dû faire fabriquer elle-même, en série, plusieurs articles de son catalogue ; elle a dû constituer des stocks importants de presses, de composteurs, de papiers, de phonos, de disques, de cubes ; elle a pro-

cédé à l'édition originale d'outils tout aussi indispensables que les presses ou les phonos : les Fichiers, les brochures de la Bibliothèque de Travail qui ne s'écouleront qu'à mesure que notre technique sera connue et appliquée. Tout cela demande des fonds importants que nous avons puisés au fur et à mesure dans les actions versées par nos adhérents.

Cela n'est plus suffisant. Nos ventes devraient, théoriquement, être faites au comptant. Dans la pratique, de nombreux instituteurs attendent le paiement par la mairie ou la caisse des écoles ; d'autres, jeunes, renvoient nécessairement aux fins de mois... Ces pratiques commerciales, contre lesquelles nous ne pouvons rien, nécessitent un roulement de fonds qui s'ajoute à celui qu'exige la production directe et le stockage.

Grâce au dévouement de tous nos camarades nous ne faisons jamais aucune affaire désastreuse, commercialement parlant. Si notre marge de bénéfice est volontairement réduite, elle n'en est pas moins régulière et sûre, et c'est elle qui nous a permis de mener la Coopé à son état actuel de développement.

Il nous faut maintenant augmenter notre fonds de roulement pour pouvoir continuer notre action. Nous pourrions certes nous adresser aux banques, comme le font tous les commerçants et certaines coopératives. Nous préférons que nos adhérents soient nos propres banquiers, les seuls à surveiller leurs fonds, à diriger leur association, à en retirer les bénéfices. Les assemblées générales, la Commission de contrôle, les conseils d'administration sont là pour les assurer que leur argent sera bien placé à un double titre : parce qu'il participera à une affaire en pleine prospérité, vous le sentez bien ; parce qu'il permettra de fécondes réalisations dont vous serez les premiers à bénéficier.

Dans une circulaire que nous avons adressée à nos adhérents, nous disons : « Si chacun de nos 500 adhérents nous versait 2 actions de 50 fr. avec intérêt à 5 % notre trésorerie serait définitivement à l'aise. »

Nous renouvelons cet appel pour ceux qui n'ont pas encore fait ce qu'ils voudront bien considérer comme un devoir. Nous nous adressons aussi à ceux qui, sans être adhérents suivent notre effort avec sympathie et nous leur demandons de se joindre à nous pour nous aider par leur participation.

Pour encourager les souscripteurs, nous avons décidé de doubler la première année d'intérêt des actions en adressant à chaque souscripteur de 2 actions de 50 fr., 8 fr. de livres à choisir dans nos éditions.

La Coopé est à vous ; elle est votre propriété, tous ses livres, toute sa comptabilité sont à votre disposition. Vous devez faire aujourd'hui l'effort minimum que nous vous demandons pour assurer son développement et son action.

Bulletin de souscription à l'emprunt

(à envoyer à CAPS, à Villenave-d'Ornon (Gironde) - C.C.P. Bordeaux 339-49)

Je soussigné institut.....

à département

déclare souscrire à actions de 50 francs avec intérêt à 5 %.

(La somme de francs vous est adressée par chèque postal ci-joint ou par versement au compte courant d'autre part).

———— COUPON-PRIME à transmettre à FREINET par CAPS ————

Montant total des primes auxquelles donnent droit les actions ci-dessus :

.....

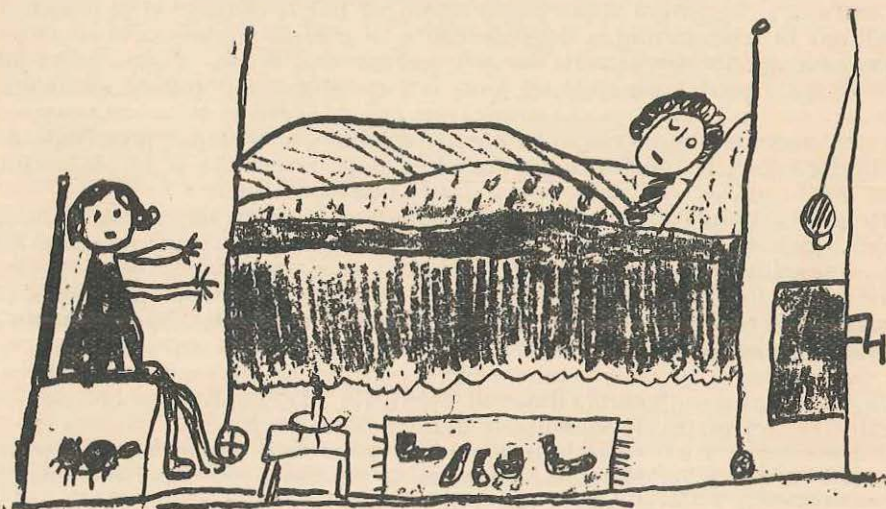
Titre des éditions désirées :

Nom et adresse

Date et signature,

L'IMPRIMERIE A L'ECOLE

Notre technique nouvelle de dessin à l'Ecole Primaire



Nous nous préparons à rendre compte d'un livre récemment reçu : *Le dessin chez les Petits*, par Robert Landry (1) lorsque s'est imposée à nous la nécessité de faire précéder cette critique d'une mise au point intégrale de notre propre technique de dessin.

Nous disons bien : *Notre technique de dessin*.

Non pas que les principes qui en constitue les fondements nous soient strictement personnels ou aient tous été découverts par nous : ce sont tout simplement les principes des grands théoriciens de l'école nouvelle. Mais nous avons été les premiers à en régler, en systématiser l'application à l'école primaire en établissant une technique d'éducation qui a aujourd'hui fait ses preuves et dont nous pouvons indiquer pratiquement les buts et les moyens.

Comme pour la rédaction, nous avons, par cette technique, réalisé effectivement, dans nos classes populaires, quelques-uns au moins des rêves des pédagogues contemporains.

Nous ne tomberons pas, d'abord, dans le travers des professeurs de dessin qui, après avoir pendant des années, pratiqué leur spécialité sans se soucier de l'ambiance éducative, prétendent inclure dans un manuel la technique qu'ils ont pratiquée. L'éducation, nous l'avons dit bien des fois, ne peut être ainsi morcelée en enseignement du français, du calcul, du dessin, de la musique. Elle est avant tout un effort synthétique pour l'accroissement vital des enfants, une stimulation de tout leur être pour le progrès physique intellectuel et moral. Notre technique nouvelle de dessin ne peut pas être séparée de notre technique nouvelle d'éducation par l'imprimerie, dont elle est d'ailleurs un des principaux éléments générateurs d'activité et de virilisation.

(1) Editions du Cerf, à Juvisy.

Nous pratiquons pour le dessin exactement comme pour la rédaction. Et là la vérité de nos théories se révèle encore plus écatante : l'essentiel pour nous, ce n'est point de munir l'enfant, tôt ou tard, d'une technique adulte de dessin, pour l'obtention de buts adultes, mais bien d'aider l'enfant à s'exprimer, puis à se réaliser. Et, après le langage, à certains points de vue, plus profondément que le langage, le dessin est le mode d'expression le plus naturel, le plus souple, le plus complet dont l'enfant puisse disposer. C'est un mode d'expression tellement naturel et complet qu'on se demande par quelle aberration la pédagogie traditionnelle l'a si totalement négligé.

L'enfant s'exprimera donc concurremment par le langage et le dessin d'abord, par la rédaction et le dessin ensuite. Il perfectionnera sans cesse cette expression en la comparant instinctivement aux modes d'expression plus évolués qu'il peut avoir sous les yeux comme il perfectionne son langage et son écriture au contact des exemples adultes — sorte de prise de possession par des moyens que nous qualifions parfois encore d'empiriques faute d'en avoir découvert les règles, mais dont l'élément essentiel est la *vie* toujours plus forte que les systèmes morts des hommes de science.

Le grand point pour nous est de montrer aujourd'hui d'une part que l'enfant peut parvenir à la perfection littéraire par la pratique de notre technique de rédaction libre — et nous nous employons en toutes occasions à faire cette démonstration ; — d'autre part que le même processus doit mener l'enfant à une pratique parfaite et originale du dessin en tant qu'expression artistique et humaine.

Il y a dix ans seulement, il aurait été facile aux inspecteurs et aux pédagogues conformistes de ridiculiser cette utopie.

« Quiconque a enseigné le dessin, dit encore tout récemment un professeur suisse (1) a pu constater combien la jeunesse est pauvre d'imagination. Bien peu d'élèves sont capables de créer quelque chose d'original. Ce qu'ils trouvent par eux-mêmes, à part d'honorables exceptions, est d'une banalité désespérante ».

Les instructions ministérielles de 1923 recommandaient pourtant timidement le dessin libre comme elles préconisaient la rédaction libre. Des promesses de liberté dans la prison intellectuelle et parfois physique. Qu'on ne s'étonne pas si les résultats de cette largesse ont déçu maîtres et élèves. Il serait trop simple pourtant de conclure comme le fait L'Enseignement Public (2) : « Dire aux petits, comme on le fait trop souvent, sous prétexte de dessin libre, « faites ce que vous voudrez », c'est faire du dessin un expédient, un moyen d'occuper sans grand profit les heures creuses de la journée. Les résultats obtenus, du témoignage même des maîtresses de nos classes enfantines et maternelles, sont plutôt décevants... »

Et tous ces pédagogues qui invoquent sans cesse la science expérimentale, ne s'arrêtent pas à rechercher d'où peut venir cette déception. Ils se hâtent de conclure : « Le dessin, comme tout enseignement, suppose des directions, la soumission de l'esprit à une certaine discipline... »

C'est, victime du même aveuglement scolastique, l'erreur monstrueuse du professeur suisse affirmant :

« Pour être juste, il faut ajouter que ce manque d'imagination est beaucoup moins marqué chez les enfants de la ville que chez ceux de la campagne »...

Légereté, et routine surtout. Ainsi pense depuis des générations, la majorité des instituteurs ; ainsi continueront de penser tous ceux qui se refuseront despotiquement à laisser le milieu scolaire évoluer vers la liberté et la véritable expression libre.

Nous en convenons : dire à des enfants à qui les pratiques traditionnelles ont enlevé toute vigueur et toute personnalité : « Faites ce que vous voulez »

(1) L'Éducateur de Lausanne. — (2) Enseignement Public,

ne réussit pas mieux en dessin qu'en rédaction pour la bonne raison que, si vous les laissez vraiment libres, ces enfants ne feraient rien du tout ou trouveraient des occupations différentes répondant à leurs besoins, mais non prévues aux programmes ! Prendre ce geste au sérieux c'est s'illusionner sur la plus fausse, la plus hypocrite et la plus dangereuse aussi des conceptions de la liberté.

Il ne suffit pas de jeter dédaigneusement « Faites ce que vous voulez ». Il faut, par un mode de vie spécial, par des techniques appropriées, faire en sorte que les élèves *veulent, qu'ils désirent faire quelque chose à l'école*. Ce premier élan réservé, il faut généreusement, loyalement, préparer un milieu et du matériel adaptés aux nécessités des enfants et *qui leur permettent de réaliser, pratiquement, ce que vous leur avez permis de désirer*.

Tant que ces deux conditions essentielles ne sont pas remplies on ne peut que parler de liberté aux élèves comme Hitler en parle à ses prisonniers des camps de concentration. Ne nous étonnons pas si les résultats sont négatifs. Le contraire nous surprendrait et seuls peuvent être déçus ceux qui n'ont pas encore dévoilé l'hypocrisie d'un pareil langage.

Une jeunesse pauvre d'imagination ! Lorsque l'école l'a châtrée, neutralisée, sans doute. L'imagination n'est-elle pas au contraire une des qualités natives de l'esprit enfantin dont les dessins libres sont la merveilleuse et originale floraison ? N'avez-vous donc jamais regardé jouer des enfants, et pourquoi alors ne vous êtes-vous pas demandés comment et pourquoi leur fertile activité créatrice s'annihilerait devant un professeur de dessin ?

Et les petits paysans en seraient plus dépourvus encore que les citadins. Ils sont moins excités certes, moins extériorisés parfois, moins fatigués et surmenés aussi. Mais que la richesse de vie naît de leur contact avec la nature, de la solitude au fond des vallons chantants, des jeux dans les granges délabrées, des travaux dans les grands bois où hullulent, comme dans les contes, les oiseaux mystérieux. Apprenez à connaître ces petits paysans comme nous le révèle la pratique de la rédaction libre et de l'imprimerie et vous verrez ce que valent les jugements superficiels dictés par la pédagogie traditionnaliste.

Oui : il est bien exact que, dans l'état actuel de notre enseignement, l'appel à la liberté et à l'imagination de l'enfant n'est qu'un vain sacrifice verbal aux conceptions pédagogiques nouvelles. Mais il est abusif et antisocial d'en déduire une sorte d'insuffisance chronique des enfants alors qu'il suffit d'accuser les conceptions inhumaines d'une école tueuse d'énergie créatrice, et qui, sous de fallacieuses formules de liberté démocratique, ne sait que niveler les esprits pour les asservir.

Nous ne faisons pas aux éducateurs de vaines promesses ; nous ne présentons pas de petits remèdes à telle ou telle faiblesse pédagogique de notre école. Nous commençons hardiment par le commencement ; à ceux qui ne veulent point nous suivre nous dirons seulement : continuez vos pratiques traditionnelles, mais ne vous plaignez pas si vous ne parvenez ni à toucher l'intérêt ni à susciter la vie.

Grâce à notre technique d'imprimerie à l'École, tout jeune enfant trouve un but à son expression graphique, tout comme il avait un but à ses efforts opiniâtres lorsque, à travers tant d'essais et de halbutiements, il apprenait à parler. Lorsque l'enfant dessine, il se préoccupe peu de copier, il raconte les péripéties naissantes de sa vie ; et, dans certaines classes travaillant à l'imprimerie, les textes choisis sont souvent de simples explications verbales des dessins librement réalisés.

Quand, plus tard, il illustre sa rédaction spontanée, c'est pour y ajouter ce que je ne sais quoi de mystérieux que sa plume n'a pas su totalement préciser. S'il grave son dessin sur du linoléum ou s'il le polycopie afin de le joindre à l'imprimé, c'est parce qu'il apportera au texte un complément subcons-

cient souvent, psychique dans une large mesure, susceptible d'enrichir et d'embellir la rédaction originale. Et les enfants, êtres si largement intuitifs, sont beaucoup plus sensibles qu'on ne croit à l'attrait subjectif de ces dessins. Même quand il réalise un beau panneau décoré, ou un véritable tableau, c'est que l'élève se propose un but : non pas gagner un ou deux points au classement mensuel, non plus pour affronter timidement l'impitoyable et souvent légère critique du maître. Ce qui l'anime, c'est ce besoin de s'extérioriser, de s'exprimer, de créer un peu de beauté, pour lui-même tout à la fois et pour ses camarades proches ou lointains, stimulants débarrassés de toute scolastique et chargés des puissants éléments qui donnent leur prix aux grandes œuvres des artistes adultes.

Nous tournons le dos aux habituelles prescriptions scolaires pour rechercher les normes de la vie. Nous avons ainsi pleinement « motivé » le dessin enfantin.

Le résultat en est inévitable : tous les enfants dessinent avec joie ; ils font tous, à quelque degré, montre de qualités insoupçonnées d'imagination, de sensibilité, de sens artistique. Leurs œuvres diffèrent certes essentiellement de ces planches conventionnelles et monotones réalisées en séances de dessin — tout comme leurs rédactions libres diffèrent totalement des minutieuses constructions scolastiques. Mais elles sont l'expression si fidèle de la vie des enfants, elles sont tellement à leur image qu'on les admire comme on admire les joues roses, les yeux neufs encore et brillants d'ingénue confiance, et cet air d'hésitante simplicité qui sont le charme de la jeunesse.

Par la faute d'une technique faussée par la méfiance et l'autorité des œuvres semblables n'avaient pu jusqu'ici qu'accidentellement voir le jour. Les méthodes les plus éprouvées, même aux mains d'habiles éducateurs, avaient magistralement échoué. Forts d'une expérience de plusieurs années, nous apportons maintenant une technique sûre, qui vaut pour tous les enfants au premier degré, que tous les éducateurs, quelles que soient d'autre part leurs aptitudes spéciales, peuvent utiliser, pourvu qu'ils acceptent de faire dans la vie de leur classe la réforme indispensable qui seule permettra l'œuvre nouvelle :

Motiver l'expression libre des enfants par l'introduction de notre technique d'Imprimerie à l'École complétée par notre système d'échanges inter-scolaires ; mettre entre les mains des enfants des outils à leur mesure et adéquats à leur utilisation ; réorganiser la discipline et la vie de la classe de façon que l'appétit de création et de travail puisse librement s'exprimer ; supprimer notamment, et au maximum, les leçons scolastiques auxquelles se substituera le travail effectif, individuel ou par groupes, avec la collaboration du maître, par les cahiers à feuilles mobiles, les fichiers, la Bibliothèque de travail. ***

Un doute tenace naît cependant dans l'esprit même de ceux qui reconnaissent la valeur et la portée de cette technique. La même question se pose pour les œuvres graphiques que pour les textes libres : on en admire certes la naïveté, le naturel ; leur expression est parfois émouvante. Mais ne s'extasie-t-on pas trop devant ces travaux spontanés et sans directives, tout comme les visiteurs s'exclament à entendre le babil maladroit du bébé ?

Le but de l'école est d'instruire et d'éduquer. Ne pas aider l'enfant à progresser, s'abstenir de lui signaler les fautes et les erreurs, n'est-ce pas favoriser un piétinement intellectuel dangereux ? Le rôle de l'éducateur n'est-il pas justement d'intervenir activement pour éviter ce piétinement, pour pousser sans cesse à la progression et à l'évolution ?

Cette préoccupation est tout à fait caractéristique de la pédagogie traditionnelle, pour laquelle l'enfant n'est qu'un être incomplet, qui ne saurait faire aucun progrès intellectuel sans l'intervention constante de l'adulte. Sans leçons, sans directives, sans progression, sans sanctions, rien ne serait, croient-ils.

Illusion pédantesque qui, de l'orgueilleuse université, a envahi et déformé l'enseignement primaire dès sa fondation, défiant la science naissante si imparfaite et si impuissante pourtant. Prêcher la soumission contienne aux grandes lois vitales, invoquer les principes connus ou non de ce qui sera un jour la vraie science pédagogique, c'est encore, hélas ! sacrilège.

Ce ne sont pourtant pas les éducateurs qui apprennent à parler aux enfants ; ce ne sont pas même les parents puisque toute intervention technique de ceux-ci est plus souvent nocive qu'utile. *Et pourtant tous les enfants normaux apprennent à parler comme on parle autour d'eux, sans qu'on doive les stimuler pour cet apprentissage.*

Pourquoi, comment se produit ce miracle de vie ? La vieille pédagogie statique, conçue et réglée selon le dogme de la passivité des enfants, sait qu'elle n'obtient rien sans stimulant extérieur. Il est naturel qu'elle se montre profondément sceptique devant ceux qui parlent d'activité et de création. Mais nous qui avons appris à vivre intimement avec nos élèves, nous savons que, si on respecte leurs aspirations fonctionnelles, *ils n'acceptent jamais un piétinement qui est comme un peu de mort.* La loi vitale à laquelle obéit si totalement l'enfant, veut que l'être marche, qu'il progresse, qu'il monte. Seuls les individus très déficients, dont la force vitale est gravement compromise, risquent ainsi de piétiner ou même de s'arrêter dans leur anormalité. Le remède, loin d'être exclusivement scolaire, est avant tout physiologique et social. Il ne sert à rien de bousculer, de secouer, de punir ces anormaux : qu'on leur redonne de l'énergie, de la vie et leur intelligence reprendra son essor, l'ascension naturelle continuera triomphalement.

Pour un enfant normal, il n'y a jamais piétinement. La vie le pousse : il suffit de donner un aliment à cette vie, un but et des moyens.

Ne croyez pas que l'enfant travaillant librement se complaise indéfiniment à accrocher les bras à la tête de ses bonshommes, et, plus tard, à dresser des maisons branlantes sans aucune perspective. Si cela était, ce serait un signe certain d'anormalité comme l'est pour le langage l'impuissance à franchir certaines étapes — et nous avons dit ce que devait être alors l'action curative.

Dans son dessin, comme dans son langage, l'enfant cherche sans cesse à perfectionner sa technique.

Mais, et c'est là que nous nous séparons de certains pédagogues anarchisants : nous ne sommes pas partisans de laisser l'enfant faire à nsi totalement, sans aucun secours adulte, ses propres expériences. Il y a un formidable acquis de la civilisation dont l'enfant doit nécessairement se saisir le plus rapidement possible pour monter plus haut encore que ses prédécesseurs. Nous ne dirons pas comme Cousinet : « Laissez les enfants libres dans leur classe, partez, fermez la porte à clef et revenez voir dans dix ans ce qu'ils sont devenus ».

La première tâche de l'école, la besogne essentielle trop longtemps négligée semble en effet, à première vue, supposer une attitude passive, négative de l'éducateur. Erreur profonde qui a justifié aux yeux des timorés la condamnation des tentatives diverses de libération scolaire.

Mais il ne suffit pas de proclamer la liberté, ni même de l'inscrire, comme nos trois premières républiques au fronton des bâtiments ou sur les couvertures des protège-cahiers. Seule une organisation adéquate de la classe, une technique nouvelle de la vie et du travail sont susceptibles de réserver pratiquement aux enfants, à un moment donné, le maximum d'activité et de liberté. C'est pour cette organisation que nous luttons quand nous mettons au point des modes nouveaux d'expression permettant réellement à l'enfant de créer, dans une large mesure, sa vie scolaire, quand nous supprimons les manuels, que nous créons des fichiers, des Bibliothèques de Travail, des outils d'expérimentation susceptibles d'être vraiment mis entre

les mains des enfants ; quand nous dénonçons l'asservissement matériel qui naît des vieux bancs et de la chaire monumentale et que nous préconisons un matériel plus souple, permettant d'autres utilisations pédagogiques que celles de reporter le cahier d'écriture, de cacher livres et cahiers, en emprisonnant le corps de l'enfant dans un véritable carcan dont il ne saurait se dégager sans scandale.

Il n'est pas tout à fait exact non plus d'affirmer que, par notre technique de dessin libre, chaque individu en est réduit à faire toutes les expériences, à subir tous les tâtonnements qui ont marqué la longue conquête humaine. Non : notre rôle ici non plus n'est point passif ; il se manifeste seulement sous une autre forme que nous croyons plus compatible avec l'évolution personnelle des individus.

La maman ne prétend pas enseigner le langage à son enfant ; elle l'aide seulement, consciemment ou non, à se réaliser, à se perfectionner. Nous ne prétendons pas non plus enseigner le dessin dans nos classes. Mais ces enfants en qui nous avons su conserver l'instinct puissant, le besoin de s'exprimer par le dessin, nous allons les aider à améliorer sans cesse, et le plus rapidement possible leur technique. Comment ?

Nous avons remarqué que, plus le milieu de l'enfant est linguistiquement évolué, plus l'enfant parlera rapidement une langue correcte. De même, plus le milieu scolaire sera riche en excellents exemples de belles réalisations graphiques, plus l'évolution enfantine sera rapide et sûre. Les abeilles ne refont-elles pas leur meilleure provision de miel, dans nos campagnes, quand les pluies d'été entretiennent les floraisons et font à nouveau s'épanouir les serpolets ?

Les enfants dessinent librement, selon leurs aptitudes fonctionnelles. Inutile de les sermonner, de les diriger, de les conseiller, de les pousser. Cela peut même devenir dangereux parce qu'on brûle des étapes, qu'on rend plus fragiles certaines assises, qu'on augmente anormalement les difficultés d'acquisition, au risque d'user la force essentielle dont nous attendons les progrès éducatifs : l'élan spontané vers la satisfaction des besoins psychiques.

Mais que l'instituteur dessine librement aussi en même temps que les élèves ; que quelques reproductions de beaux tableaux ornent la classe — mais pas de façon permanente pendant des années ! — que notre fichier renferme des documents précieux pour cette instruction diffuse dont l'enfant bénéficiera ; qu'on laisse les élèves admirer les œuvres émouvantes de la nature ; qu'on les mène ensuite si possible dans les musées contempler les grandes œuvres humaines... Mais tout ceci sans aucun verbiage, sans aucune explication non sollicitée : laissez les spectateurs admirer ou ne pas admirer, s'émouvoir ou non. Chacun puisera dans ces exemples selon ses désirs, ses besoins, ses possibilités fonctionnelles : c'est comme une table servie de bons éléments parmi lesquels chaque convive puise selon ses goûts et ses besoins vitaux.

N'enseignerez-vous pas même la perspective, nous dira-t-on ?

Le but de l'enseignement du dessin est d'amener l'enfant à bien juger et à bien voir ; à réaliser ensuite avec le plus d'expression possible ce qu'il a vu ou imaginé. Enseigner la perspective à un enfant qui ne la voit pas encore, c'est vouloir le monter au haut d'un escalier dont il ne peut pas encore franchir les marches ; c'est vous acharner à faire prononcer correctement une syllabe à un bambin qui a encore tout à acquérir en fait de langage. Le résultat en est l'accident, la déformation psychique, l'arrêt dans le développement individuel.

Si vous imposez votre leçon de dessin, l'enfant dessinera désormais non plus avec ses yeux, mais avec le souvenir de votre leçon. Vous obtiendrez ces « devoirs » conformes peut-être aux règles qu'on vous a enseignées à vous même, mais dépourvues, hélas ! de toute personnalité et de toute vie. Ces « devoirs », lorsqu'ils sont faits par les adultes — et les professeurs de

dessin y excellent — sont sans aucune valeur artistique, alors que les œuvres des grands peintres — qui défient bien souvent vos lois scolastiques de la perspective — sont et restent ce qu'on reconnaît approcher le plus de la perfection.

Par notre technique nous élèves approcheront le plus possible de cette perfection. Vous aurez toujours le temps, à treize ans, s'il le faut, de leur donner en quelques minutes le secret du dessin de perspective et de leur faire comprendre le mystère de votre « ligne d'horizon ».

Pour nous résumer, nous dirons à nos camarades : Par nos techniques, entretenez d'abord la vie, le besoin d'activité et de création. Organisez ensuite le milieu : réservez la possibilité pour les enfants de dessiner librement ; préparez-leur le matériel : papier, couleurs, crayons, etc... Offrez ensuite de bons modèles artistiques que chacun verra sous l'angle qui lui plaira. Et puis, laissez les enfants se saisir du monde qui les environne : ceux qui ont une personnalité forte, prédisposée pour cet art, ne seront du moins ni découragés ni déformés ; ils prendront autour d'eux, avec une puissance et une sûreté qui vous étonnera, le suc dont ils feront leur miel. Quant aux autres, ils auront du moins la satisfaction de s'exprimer dans la joie en réalisant des œuvres significatives qui les passionneront et les viriliseront.

Formation artistique, exercice de l'œil et de la main ; tout y est certes.

L'enfant ainsi éduqué parviendra sûrement, vers 12-13 ans, à une compréhension artistique originale. Ses dessins, avec ou sans modèles, seront peut-être classiquement moins parfaits, mais ils seront toujours artistiquement supérieurs parce qu'on y sentira l'émotion et la vie sans lesquelles il ne saurait y avoir œuvre d'art.

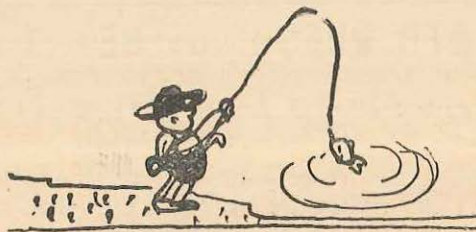
Ce faisant, et parce qu'ils auront spontanément beaucoup dessiné, nos élèves auront la compréhension graphique très développée et la main sûre. Il sera facile alors, et profitable, d'aborder le dessin linéaire pour lequel la technique doit nécessairement être communiquée.

Mais ce n'est que vers 12-13 ans que nous pourrons donner, objectivement quelques notions de perspectives, qui ne feront alors que préciser ce que l'enfant comprend et réalisé depuis longtemps, tout comme nous ne donnons ces notions grammaticales formelles que lorsque l'élève s'est saisi pratiquement de la langue. Ces leçons de dessin, linéaire ou à vue, dépasseront en quelques minutes le rendement scolaire des moroses séances de dessin qui, de 5 à 13 ans, ont dilué tout effort et usé les vellétés les plus opiniâtres d'intérêt.

On a trop longtemps, au nom d'une science embryonnaire, et hélas ! bien inhumaine, violenté les jeunes volontés avides d'activité et de création.

Nous revenons à la vie d'abord ; nous l'aidons au maximum à s'affirmer et se viriliser. Nous allons synchrétiquement le plus loin possible et nous ne faisons intervenir notre science rudimentaire que là où nous craignons de trébucher, heureux que nous serions, si les programmes nous laissaient le loisir de reporter au deuxième degré toutes ces acquisitions scolastiques, nous réservant le soin inestimable de veiller à l'harmonie constructive des jeunes personnalités.

C. FREINET.



La machine à écrire à l'école

Mon article du dernier numéro de l'*Educateur prolétarien*, notamment le fait que j'aie pu avoir une machine à écrire d'occasion pour 100 fr., m'a valu un nombre important de demandes de renseignements.

La machine à écrire dont j'ai parlé est une machine à écrire de marque *Mignon*, de conception allemande, qui a de grands avantages de simplicité mécanique et de manœuvre : Les caractères sont tous placés sur un barillet métallique mobile dans tous les sens. Ce barillet peut être même remplacé par un autre barillet en caractères italiques ou majuscules (avantage incontestable). La main gauche manœuvre un curseur qui se meut au-dessus d'un tableau de caractères.

On pose le curseur sur le a, on frappe sur une touche de la main droite : le barillet s'abaisse et marque a sur le papier.

Grâce à une disposition très rationnelle des caractères sur le tableau, l'écriture devient vite très rapide. Je me suis servi d'une machine semblable pendant plusieurs années. Ce n'est qu'après de longs mois d'exercice sur mon « Underwood » que je suis parvenu à la même vitesse. Et l'apprentissage est réduit à néant : Pendant une récréation un tout jeune enfant apprend à taper en tapant un texte.

Seulement la machine neuve (dont je ne connais pas le fabricant) vaut plus de 1.000 francs. J'ai pu, par l'intermédiaire d'un représentant, avoir à bas prix un certain nombre de ces machines rendues libres par la « reprise ». Je ne sais pas si je pourrai en avoir encore. Le prix en varie, selon l'état, entre 150 et 250 fr. Je ferai bénéficier les camarades des occasions que je puis encore avoir, persuadé de leur rendre service en leur cédant un machiné qui leur permet de faire leur courrier proprement, et qui, par sa grande force de frappe, permet d'obtenir jusqu'à 10 ou 15 copies au carbone. Indé réglable d'ailleurs.

L'intérêt porté par tant de camarades à l'emploi de la machine à écrire, nous pousse à rechercher s'il n'y aurait pas possibilité de livrer à un prix abordable, une machine simple, solide, pratique, permettant de servir tout à la fois à l'école et au maître, même si elle manque de quelques-uns des perfectionnements de la mécanique actuelle.

Nous serions heureux d'entrer en relations avec les camarades qui s'intéressent à ces machines ou qui peuvent nous aider dans nos recherches et nos réalisations. C. F.

Une Coopérative de l'Enseignement est constituée à Bruxelles

C'est fait maintenant ; c'est même réglé officiellement, c'est-à-dire légalement grâce à nos bons amis Mlle Palmans, Fernand Dubois, inspecteur primaire, Radelet, Lebbe, Mme et M. Mawet, auxquels se joignent immédiatement nos autres adhérents belges.

Nous avons sans cesse encouragé la fondation de cette Coopérative sœur pour deux raisons : 1° parce que, matériellement les frontières sont presque infranchissables, que les droits de douane sont trop élevés, et que nos techniques ne peuvent se développer dans un pays qui, s'il y existe un organisme de production. Nous avons toujours tout fait pour que cet organisme soit coopératif.

2° La pratique de l'Imprimerie à l'Ecole et surtout des échanges interscolaires nationaux qui s'est révélée si efficace pédagogiquement, ne peut se répandre et s'épanouir que s'il y a un service coopératif qui les régle.

Dès ce jour l'Imprimerie à l'Ecole, appuyée sur cette Coopérative, devrait prendre un élan nouveau, avec ses caractéristiques nationales, peut-être ses enseignements spéciaux qui se confronteront avec nos techniques par les échanges internationaux.

Inutile de répéter à nos amis belges que notre revue leur est totalement ouverte, que nos services sont à leur disposition, car pour nous, il n'y a jamais eu de frontières.

C. F.

DE JOLIES ET RICHES ! DE BEAUX SOUVENIRS !

N° 2 Année Novembre 1932 à Juillet 1933 de la LA GERBE : 10 fr.

(Le numéro 1 est épuisé)

reliées sous belles couverture cartonnée et contenant chacun des poésies, des enquêtes originales, de nombreux contes, des jeux, etc..

Le débrillé cynique !..

Notre ami Maurice Wullens vient de publier un numéro spécial de sa revue : *Les Humbles* que tous les instituteurs voudront posséder :

CE SACRÉ ANATOLE

Il s'agit de notre Ministre de l'Éducation Nationale dont cette brochure vous fera connaître les diverses attitudes philosophiques, pédagogiques et politiques.

« Il ne viendra à l'esprit de personne, écrivait de Monzie dans sa circulaire ministérielle du 25 juillet 1925, d'admettre que la grossièreté des attitudes et des propos, la pratique publique du mensonge, le débrillé cynique des écrits ou des attitudes puissent s'accorder avec la haute mission de l'instituteur primaire... »

Écoutez maintenant comment, en guise de préface, Wullens relate l'attitude de ce même de Monzie en face d'une délégation qui allait l'entretenir de Freinet et des camarades brimés.

Présentés en bloc par Péri, nous nous asseyons et, sur l'invitation de M. de Monzie, Barne commence :

« Monsieur le Ministre, nous voudrions d'abord vous entretenir de l'affaire Freinet... »

Dès ce mot, l'interpellé saute sur son siège, lève les bras au ciel et hurle :

— Ah ! non, vous n'allez pas encore M'EMMERDER avec cette COULLONNADE-LA ! »

Et comme nous le regardons, tout à ce même un peu estomaqués, il continue :

« Une coullonnade, oui, une pure coullonnade : je le répète et je le prouve. Ça n'a même pas le mérite de la nouveauté, cette méthode : ça se trouve déjà dans les œuvres du Père Rollin. Relisez-les, vous y trouverez l'Imprimerie à l'école... »

Pas convaincu par cette affirmation tranchante, j'interviens humblement :

« Peut-être les principes de l'imprimerie se trouvent-ils dans ces œuvres, mais y a-t-il eu, à l'époque une application pratique... »

— Mais oui, lisez les œuvres du Père Rollin, vous dis-je.

— Mais où, à quel endroit peut-on trouver cela ?

— Cherchez, faites comme moi, cherchez ! »

Et de continuer sa diatribe échevelée, passablement incohérente, contre Freinet, ce maniaque, ce demi-fou, encensé par quelques hurluberlus comme lui, et qui a le culot de faire à travers la France, des conférences.

Épinglons encore cet aveu :

— Quand je pense qu'il a eu le toupet d'organiser ici même, à Paris, une réunion, sous le patronage de mon vieil ami Langevin ! Ah non, par exemple, cela dépasse toutes les bornes !

Et nous comprendrons que M. Langevin, cédant sans doute à une intervention mystérieuse, mais bien pressante, ne vint pas présider la conférence organisée à la salle Cadet, comme il était annoncé (à rapprocher de son attitude déjà équivoque, au Congrès de l'Éducation nouvelle à Nice, en 1932).

Bec, profitant d'un silence, intervient à son tour :

— Pourtant, Monsieur le Ministre, il y a un instituteur dans la Seine qui fait de l'Imprimerie...

— Ah ! oui ? peut-être ! Et puis ?

— Eh ! bien, j'ai eu dans ma classe des élèves provenant de la sienne et je vous assure qu'ils étaient plus forts en français...

— Mais non, mais non : simple coïncidence. Ah ! la la !

Et de continuer à dauber sur Freinet, qui n'en peut mais. A grand renfort de boutades d'ailleurs :

— Enfin, vous êtes difficiles : qu'est-ce que j'ai fait dans cette affaire ? J'ai commencé par déplacer l'Inspecteur d'Académie ! Ça ne suffit pas ?

Et en passant, une petite roserie qui se croit habile :

— Je ne vous dis pas tout : J'ai mon dossier et je vous l'apporterai devant la Chambre, quand vous m'interpellerez, M. Péri. Je crois dire d'ailleurs, au passage, que je me félicite que ce soit vous qui m'interpelliez à ce sujet. Oui, car il est rare, et je suis heureux

de le dire devant vos camarades, il est rare de rencontrer à l'extrême-gauche un homme aussi poli et aussi distingué que vous !

(Inutile bien inutile, cette malice cousue de fil blanc : si nous avons une discussion avec Péri, nous aurons assez d'arguments à lui opposer sans lui reprocher les pseudo-amabilités de M. de Monzie à son sujet !)

Mais voici un autre échantillon, car M. le Ministre continue de plus belle :

— Je n'embête pas Freinet parce qu'il est communiste : il y a d'autres instituteurs communistes...

— Je suis communiste, Monsieur le ministre et instituteur, *glisse Barne.*

— Eh bien, vous ai-je embêté ?

— Pas encore !

— Vous voyez bien : non, je ne m'occupe pas des opinions de mes fonctionnaires. Ainsi tenez, j'ai vu là où vous êtes assis, une institutrice, que vous connaissez certainement, une pauvre fille, laide, à vous dégoûter comme on d't de faire l'amour !... Comment d'able s'appelait-elle déjà : voyons Rosalie... Rosalie... Rosalie...

— Dupont, *ai-je murmuré machinalement*

— C'est ça : Rosalie Dupont (1). Elle était révoquée ayant été condamnée pour malthusianisme (comme si elle avait à se prémunir contre des dangers qui ne la menaceront jamais !) Eh ! bien, je l'ai réintégrée. Est-elle réintégrée, oui ou non ?

— Oui : elle exerce même dans la circonscription de votre ami X..., député socialiste.

— Vous voyez bien ! Non ! je vous le répète, je ne m'occupe pas des opinions...

Et de continuer à perte de vue — et d'ouïe — sur Freinet, ce demi-fou, qui... que... dont... et puis tout d'un coup, tombant en extase devant Mme Freinet, artiste de valeur, mais qui se croit obligée de suivre son hurluberlu de mari, etc., etc... Quand nous lui parlons du maire fasciste de Saint-Paul, il se cache courageusement der-

(1) Nos lecteurs comprendront que, plus délicats qu'un ministre, nous ne mettions ici que des nom et prénom fantaisistes.

rière son collègue de l'Intérieur. Pour finalement, nous clamer qu'il n'y a rien à faire, il est à bout de patience et de mansuétude, il laissera agir les autorités des Alpes-Maritimes. Je lui fais une dernière remarque :

— Alors, Monsieur le Ministre, vous allez renvoyer Freinet, qui est tout de même un mutilé de guerre à 70 % d'invalidité, vous allez renvoyer sa femme qui est en congé de longue durée pour maladie, dans un poste qu'ils ont quitté, voici quelques années, pour raisons de santé ?

— Ah ! si vous me parlez ainsi, je vous écoute volontiers. Les arguments d'humanité, je suis tout disposé à en tenir compte. Mais où est-il donc nommé ? Car moi, vous savez, je l'ignore encore !

Freinet nous a écrit qu'il est nommé à Bar-sur-Loup...

— Bar-sur-Loup ? c'est une municipalité communiste au moins ?

— Je ne pense pas : il ne doit pas y en avoir beaucoup dans les Alpes-Maritimes.

— Mais enfin, le Maire, il est bien avec Freinet ?

— Il me semble que oui, il a du témoigner pour lui dans son affaire.

— Ah ! bon, mais nous y voilà ! C'est une bonne blague du Préfet !... Mais oui : vous savez bien comme ça se fait ! Ah ! vous en voulez du Freinet, Monsieur le Maire. Eh ! bien, le voilà : gardez-le... Mais je prends note : vous dites : Bar-sur-Loup ? Bon. Les raisons d'humanité, je les écoute toujours. Je vais arranger cela !..

Et sur cette bonne parole (1), nous passons aux objets suivants de notre entrevue.

Au moment où l'affaire Stavisky éclaboussait plus ou moins ces donneurs de conseils, il est excellent que soient faits semblables rapprochements, et d'autres encore que vous lirez dans les pages consacrées à

CE SACRÉ ANATOLE

Le cahier : 5 fr. ; s'adresser à M. Wullens, 229, rue de Tolbiac, Paris (xiii^e) - C.C.P. Paris 380-70.

(1) Parole, en effet, sans plus. — Freinet fut bien obligé, fin juillet, d'aller à Bar-sur-Loup. Et s'il n'avait pris un congé pour maladie depuis, il y serait toujours. Car, vous savez, les raisons d'humanité...

Considérations sur l'Enseignement du Calcul à l'École Primaire

Par l'introduction de l'imprimerie à l'école un progrès énorme vient d'être réalisé dans notre enseignement pour tout ce qui concerne la langue maternelle et les branches qui en découlent. Le procédé est tellement naturel et les résultats si satisfaisants que pour peu initié que l'on soit, les discussions peuvent prendre fin à ce sujet. Il semble même que l'on soit arrivé dans ce domaine à beaucoup de choses définitives.

Il n'en est pas de même pour ce qui touche à l'enseignement du calcul. D'importantes considérations et de sérieuses mises au point doivent être faites à ce sujet.

L'initiation au calcul, les problèmes se posent-ils vraiment à l'enfant d'une façon naturelle, sont-ils suscités, ex'gés même, par les circonstances de sa vie ; ont-ils un but réel pour l'enfant, leur solution accroît-elle d'ec-tement son action, sa vie ? Il n'y a pas à en douter, l'initiation au calcul se fait sans que l'enfant n'en voit les buts, n'en ressente directement la nécessité.

Beaucoup, beaucoup de ces jeux, de ces représentations, de ces croquis, de ce matériel que l'on qualifie d'intuitif, ne sont que des schémas squelet-tiques que l'on choisit comme base pour l'enseignement du calcul. Mais la vraie base c'est la vie, la vie à l'école même et celle du dehors, la vie tout court.

Evidemment, la façon naturelle et rationnelle envisagée pour l'acqui-sition des notions de calcul ; le moment, l'âge psychologique où les enfants seraient vraiment aptes à recevoir de nouvelles notions ou de nouvelles techniques heurtent la conception des programmes et plus encore les exi-gences des concours et des examens actuels.

Les difficultés abordées seraient cependant plus nombreuses et résolues par plus d'enfants également — car présentées par la vie, elles seraient accessibles aux enfants moins bien doués — mais elles différeraient de ce qui est généralement demandé et exigé.

Rien de positif ou de définitif ne peut donc être fait aussi longtemps qu'il faudra tenir compte des programmes ou des examens actuels. Si mes élèves s'attardent encore à bon nombre de fiches ou d'exercices de calcul c'est pour moi un à côté et c'est bien parce que les circonstances me les imposent ; cela ne nous empêche pas de reconnaître non seulement leur inutilité mais aussi leur absurdité.

Provisoirement, il s'agirait donc d'initier les enfants au calcul en conci-liant dans la mesure du possible les intérêts spontanés, les buts, l'activité naturelle des enfants et les exigences des programmes, des concours, des examens.

On a beaucoup parlé d'école active ou d'école vivante ; elle a certes fait un pas sur l'empirisme mais elle reste encore à quelques coudées des in-térêts, de la vie de l'enfant. Voyons : fractions, intérêts, règle de trois,, bé-néficé en %, etc., etc... Il n'y a pas là un point qui, tel qu'on le présente actuellement, fasse réellement partie des intérêts de nos enfants. Que des exercices ou des problèmes se rapportant à ces points soient présentés sur fiches ou sous forme de jeux, qu'ils fassent partie d'un centre d'intérêt, qu'ils soient basés sur nos sorties, il n'est pas vrai qu'ils retiennent sponta-nément, avec un but réel et adéquat, l'activité d'un enfant. Livrés à eux-mêmes, choisissant librement leurs occupations, les enfants n'iraient pas vers ces problèmes, ni vers ces exercices plus ou moins ingénieusement combinés. S'ils les résolvent, s'ils s'y appliquent, c'est que nous les y obli-

geons — même si nous employons le sourire ! — c'est que nous recourons à maints artifices : encouragement, émulation, inscription, concours, examens, places, proclamation, appel à l'amour propre, à la dignité, etc...

Que diriez-vous de quelqu'un qui ne doit plus « apprendre » s'il vous disait : « Aujourd'hui, je passe mon temps à résoudre des exercices de fractions ou des problèmes d'intérêt » ? Vous le trouveriez certes profondément maniaque. Retirez l'obligation ou les artifices précités et c'est en somme ce que nous demandons à nos enfants.

Vous songez aux exigences de la vie de la société : il faut l'on sache trouver un bénéfice, chercher un volume, calculer une surface. Disons-le de suite : la société actuelle, imparfaite, ne doit pas exclusivement retenir notre attention, diriger notre activité en vue de satisfaire ses exigences. En éducateurs, nous devons viser à l'améliorer avant de la servir.

Attendons-nous toutefois aux exigences précitées.

Voyons une surface à calculer. Certains pédagogues modernes recommandent les choses pratiques : surface de la classe, nombre de carreaux employés pour la paver, etc... Mais n'est-il pas vrai que les enfants n'ont cure de la surface de la classe ou du nombre de carreaux employés. Le carreleur ou l'entrepreneur calculera cette surface si cela lui est nécessaire.

Un volume ? Vous pensez au volume du pilier de l'entrée de l'école, au mur du jardin, au nombre de briques pour la construction de tel ou tel bâtiment. L'enfant s'il savait, s'il pouvait s'exprimer, nous dirait que son papa, maçon, calcule toutes ces choses, tandis que lui...

L'intérêt ? Vous songez à votre dernière sortie ; vous avez visité une maison en construction et vous posez : Quel intérêt le propriétaire de la maison doit-il payer s'il a emprunté 50.000 francs à 6 % ? Pensez-vous que ce problème intéressera l'enfant ? Encore une fois, tout comme de la surface de la classe et du volume du pilier, l'élève n'a cure de l'intérêt à payer. Et l'adulte lui-même s'en désintéresse lorsque la chose ne le touche pas.

On aura beau dire, mais ces problèmes : volume du poêle, du seau, nombre de seaux employés, pourcentage de cendres, volume de la classe, capacité de l'évier, surface des murs à badigeonner, prix du badigeonnage, etc., laissent nos enfants et nous-mêmes bien indifférents. Ces choses ne font pas partie de leur vie, de leurs intérêts et de plus, les quantités, les sommes, les problèmes que l'on suppose toujours sont trop exclusivement des données d'adultes que l'enfant ne rencontre que rarement dans sa vie, qu'il sent ici aussi en dehors de ses intérêts. Je ne vois pas, dans les exercices préconisés par beaucoup de pédagogues, dans beaucoup d'écoles dites nouvelles même, un enseignement vraiment actif, un réel intérêt de la part de l'enfant dans toutes les séries de problèmes et d'exercices que l'on fait pendant des mois, voire pendant des années, exercices que l'on doit présenter sous toutes les formes pour arriver à les faire résoudre avec peine et encore avec combien d'erreurs.

Il semble que l'on se trouve en présence de deux difficultés opposées : il est nécessaire dans la vie de savoir établir un prix de revient, calculer un bénéfice, chercher une surface ou un volume, manier de l'argent, etc.. d'un autre côté, l'enfant ne porte guère intérêt à ces choses et ne désire pas qu'elles lui soient enseignées. Tout s'aplanirait : par la vie, les problèmes à résoudre se présenteraient à l'enfant qui voudrait en chercher la solution pour atteindre ses buts ; par une connaissance plus approfondie de l'intelligence de l'enfant nous saurions si le moment est propice, si l'esprit est capable de comprendre telle solution ou telle technique présentée de telle ou telle façon. Cet état propice, ce moment psychologique nous sera-t-il révélé par des tests ? Il reste un point important à étudier.

J'ai conscience que l'on se hâte prématurément dans les premières années surtout, qu'on croit ainsi gagner du temps et qu'on en perd, que l'on entre dans le domaine abstrait malgré tout le matériel que l'on croit in-

tuitif que les enfants manquent de base et qu'ils arrivent ainsi dans les degrés supérieurs à ne plus comprendre des choses qui nous paraissent si claires et si simples. C'est alors qu'on accuse les enfants de paresseux ou d'inintelligents, qu'on a recours aux sanctions et qu'on mesure des mois, voire des années pour enseigner bien peu de choses en somme.

Avant d'envisager la façon d'inculquer des notions de calcul et d'amener les enfants à résoudre tant de problèmes et d'exercices ; avec le souci de rendre l'école vraiment active, avec le souci de formation, d'éducation, une première question peut se poser : n'est-il pas possible, sans enseigner toutes ces techniques, sans poser à l'enfant tous ces problèmes rebutants et ardues pour lui, de donner la possibilité de les résoudre quand ils se présenteront dans sa vie ?

Oh ! je sais, la question semble osée de prime abord.

Il est prématuré de la poser à l'heure actuelle, alors que nos dirigeants nous imposeraient tout juste l'opposé.

Néanmoins, la question mérite de retenir l'attention et si elle ne peut se résoudre affirmativement, je dirai quand même que l'on pourrait, à l'école primaire diminuer beaucoup, diminuer énormément le nombre de certains exercices et de certains problèmes que l'on impose habituellement.

(à suivre)

MAWET (Belgique).

Pour un matériel d'expérimentation

Notre camarade Combot (Finistère) me communique les réflexions qu'a fait naître en lui l'article paru le mois dernier. Il pense que la Coopé pourrait former une série du matériel et des produits indispensables aux leçons de chimie. Il demande aussi que ces produits soient accompagnés d'une notice en indiquant l'emploi afin de ne pas « louper » les expériences.

Il nous donne comme base de la discussion la liste suivante :

— 1 support, 3 ballons, 3 éprouvettes, 5 tubes à essai, 1 verre, tubes de toutes sortes, 1 flacon à 2 tubulures, bouchons caoutchouc assortis (1 trou, 2 et 3 trous), 1 pince, 1 têt à gaz, tube caoutchouc. — *Produits* : chlorate de potasse, bioxyde de manganèse, zinc en rognures, acide chlorhydrique, limaille de fer.

Ce matériel est suffisant pour préparer l'oxygène, le gaz carbonique et l'hydrogène, 3 gaz essentiels.

La liste du matériel chimie appelle de ma part quelques observations.

Je crois utile d'y ajouter des flacons à large col, ces flacons sont indispensables à une foule d'expériences et il y a un gros intérêt à en avoir plusieurs de même ouverture et de même contenance.

Pour les tubes, je les voudrais tous de même diamètre et en quantité suffisante car il faut prévoir la casse.

Le flacon à 2 tubulures ne me semble pas indispensable mais, s'il est assez bon marché, c'est peut-être plus commode qu'un flacon avec un bouchon à 3 trous.

Le têt à gaz est facile à construire avec un morceau de pierre calcaire, mais on peut le prévoir.

J'ajouterais à la liste : 1 flacon à grand col et grande contenance (genre bocal) qui peut servir à plusieurs fins, 1 cristall-soir, 1 tube à entonnoir vraiment indispensable, et une lampe à alcool simple, mais donnant une flamme assez large pour couder les tubes et chauffer les ballons.

Je crois possible la livraison de ce matériel par la Coopé dans un délai assez court et aux meilleurs prix. Mais il faudrait se mettre d'accord sur une liste d'objets indispensables et sur leurs dimensions ou capacité. Je propose pour les flacons 250 cm³, pour les ballons : 1 de 250 cm³ et 2 de 125 cm³ ; éprouvettes de 50 cm³ environ ; bocal de 2 litres et cristall-soir de 3 litres.

La discussion est ouverte, faites-nous connaître vos suggestions, appro-

bations ou critiques au plus tôt, ce matériel pourrait être au point en août.

Pour la livraison des produits par la Coopé, je me demande si elle serait pratique : transport d'acides dangereux, frais de transport grevant le prix de produits très bon marché.

Je crois pour ma part que tous nos camarades peuvent se procurer des produits chez un droguiste lorsqu'ils vont en ville ; ces produits ne sont pas chers et je ne vois pas d'avantage à les acheter à Saint-Paul.

Il suffirait de se mettre d'accord sur une liste des produits indispensables à la réalisation d'*expériences simples, pouvant être répétées par les élèves.*

Je suis de l'avis de Combot et je crois qu'il faut nous en tenir aux 3 gaz essentiels : oxygène, hydrogène, gaz carbonique. Les maîtres voulant faire connaître le gaz sulfureux ne seront pas embarrassés pour en préparer. Le chlore est dangereux, ceux qui jugeront utile de le préparer le feront facilement.

La discussion est donc ouverte aussi pour une liste de produits.

Combot a prévu chlorate de potasse et bioxyde de manganèse pour la préparation de l'oxygène. Je crois cette préparation dangereuse et je préfère de beaucoup la préparation de l'O₂ par l'eau oxygénée et le permanganate de potasse. (Voir E.E. 1931-1932).

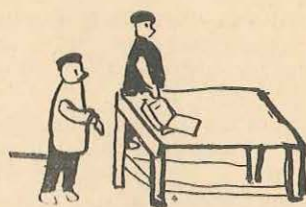
J'ajouterais à la liste de la teinture de tournesol, pour montrer à nos élèves que les changements de couleur d'un liquide n'ont rien de mystérieux, et pour reconnaître dans une foule de corps la présence d'un acide ou d'une base.

Les listes de Combot servant de base, au travail donc afin de réaliser au plus tôt un matériel chimie qui serait utile à tous.

BERTOIX.

— Dans l'article paru au N° 4, une faute de composition a dénaturé le sens du 4^e paragraphe : il fallait lire : Ce matériel doit être mis entre les mains de nos élèves ; il faut donc qu'il soit très solide, il faut aussi qu'il soit peu coûteux... ».

B.



NOS RECHERCHES — TECHNIQUES —

Une lunette astronomique pour 25 francs

Notre camarade Roger a bien voulu me transmettre le Bulletin de l'Association astronomique du Nord (juin 1933), dans laquelle Mlle Bernson donne une « recette » pour construire une lunette astronomique pour 25 francs. J'ai puisé dans cet article dont je cite parfois des paragraphes entiers, les renseignements suivants à l'intention des lecteurs de *l'Éducateur Prolétaire* :

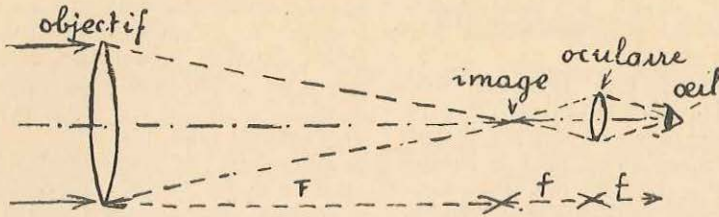
— Une lunette astronomique se compose, si on la réduit à sa simple expression de deux lentilles biconvexes : l'objectif dirigé vers l'objet à observer, l'oculaire qui permet l'agrandissement de l'image donnée par l'objectif.

L'objectif est constitué par une lentille de grand diamètre et de grande distance focale ; Mlle Bernson utilise une lentille de 5 à 6 cm. de diamètre et d'un mètre au moins de distance focale.

L'oculaire est une lentille de petit diamètre : 2 ou 3 cm., et de très courte distance focale : 3, 4 ou 5 cm. au maximum.

L'objectif donne de l'astre visé, une image située au foyer de la lentille. Le rôle de l'oculaire est de grossir cette image. Le plus fort grossissement est donné lorsque le foyer de l'oculaire est au même point que le foyer de l'objectif, l'œil étant placé à l'autre foyer de l'oculaire (symétrique).

La figure ci-dessous expliquera le mécanisme.



Passons maintenant à la construction ; je cite le procédé utilisé par Mlle Bernson, mais nos bricoleurs pourront réaliser un montage différent :

Matériel nécessaires. — Deux lentilles ayant les caractéristiques ci-dessus. Pour l'objectif, demander une lentille non rodée, le diamètre sera plus grand.

Un tube de carton (1) d'une longueur légèrement plus grande que la distance focale de l'objectif et d'un diamètre égal à celui de l'objectif (je crois possible l'utilisation d'un tuyau de poêle de diamètre convenable, dans ce cas, le montage serait facile aussi).

Un tube de carton (2) assez court et un tube (3) pour le montage de l'oculaire. C'est tout.

— Pour monter l'objectif à l'extrémité du tube 1, procurez-vous un couvercle de boîte ronde en carton ou en tôle pouvant contenir la lentille et coiffant le tube 1. Si le couvercle est trop grand, entourez le tube de bandes de papier journal collées de façon à obtenir un frottement très dur (serrez avec de la ficelle et faites sécher au jour).

Découpez dans le fond du couvercle un cercle de diamètre légèrement in-

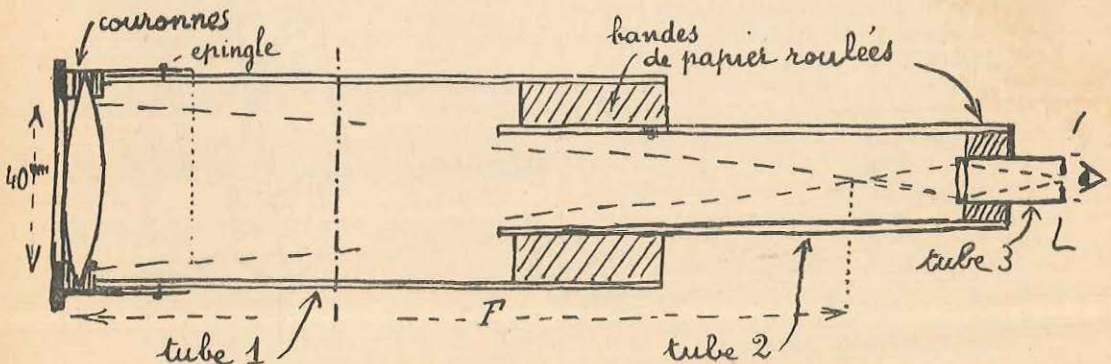
férieur à celui de la lentille (Ex. 5 cm. pour une lentille de 5.5), découpez aussi dans du carton très fort deux couronnes de diamètre intérieur égal à celui découpé dans le fond du couvercle et de diamètre extérieur tel que les couronnes entrent à frottement dur dans le couvercle.

Placez dans le fond du couvercle une de ces couronnes, puis la lentille et enfin l'autre couronne. Si la lentille n'est pas immobilisée, intercalez entre la lentille et les couronnes, d'autres couronnes de diamètre intérieur un peu plus grand, et au besoin, collez les couronnes avec de la secotine (sans salir l'objectif). Puis coiffez le tube 1 du couvercle portant l'objectif, immobilisez celui-ci par quelques épingles courtes dont vous recouvrirez la tête de papier collée.

— Ensuite, il faut monter le tube 1 de manière à ce qu'il coulisse dans le tube 2 pour la mise au point.

Pour cela, entourez une extrémité du tube de bandes de papier collées de 10 cm. de largeur, jusqu'à ce que vous obteniez un frottement assez dur, mais permettant un coulisement convenable.

Il faut monter l'oculaire au bout du tube 2, on peut employer divers



procédés, suivant son ingéniosité personnelle. Voici le procédé décrit par M.le Bernson :

Comme tube 3 elle a utilisé une boîte cylindrique en métal ayant contenu des comprimés pharmaceutiques. « Cette boîte avait à peu près le même diamètre que la lentille oculaire. Celle-ci a été sertie entre le fond de la boîte, percé d'un trou un peu plus petit que l'oculaire, et un couvercle évidé de même. Le tube a été raccourci pour que sa longueur soit égale à la distance focale f . de l'oculaire. A l'autre extrémité, on a mis un second couvercle percé en son milieu d'un petit trou bien rond de 2 à 3 mm. de diamètre : l'ocillon contre lequel on place l'œil pour observer. Ceci fait, on colle un papier fort autour du tube et on l'enfouit de bandes de papier, qu'on colle et qu'on sèche jusqu'à ce qu'il entre à frottement dur dans le petit tube de carton. »

La lunette est terminée, mais elle ne vaut à peu près rien si on la tient à la main ; il faut la placer sur un pied qui permette de lui faire suivre le mouvement apparent des astres, c'est-à-dire la déplacer horizontalement et verticalement. Ici un bricoleur ne sera pas embarrassé. La figure vous donne le système décrit par Mlle Bernson ; pour nous il suffira d'enfoncer en terre un piquet de hauteur convenable dans un endroit découvert et de placer dessus par un procédé quelconque le système de suspension et la lunette.

« Avec cet outil-là, vous pouvez espérer voir très nettement les principales montagnes de la Lune, les grosses taches du soleil, quand il y en a (ne jamais regarder le soleil sans interposer un verre bleu ou vert foncé : on risquerait de devenir aveugle) ;

suivre les évolutions des satellites de Jupiter, les phases changeantes de Vénus ; observer quelques amas d'étoiles, des nébuleuses, quelques étoiles doubles ; suivre les variations d'éclat de certaines étoiles, etc..

Vous pouvez même vous amuser à regarder des objets terrestres, mais n'oubliez pas que la lunette astronomique a la propriété de renverser les images : vous les verrez à l'envers, par conséquent... »

Quelques chiffres :

Prix : « Grande lentille : 5 fr., petite lentille : 10 fr., quelques francs de tubes et d'ingrédients divers... vous pouvez vous en tirer pour 25 francs », dit M.le Bernson.

La lunette montée avec un objectif de 5 à 6 cm. de diamètre et 1 m. de distance focale, et un oculaire de foyer de 4 cm. donne un grossissement de 25, le grossissement étant mesuré par le rapport F/f . Il y a donc intérêt à utiliser un objectif de grande distance focale et un oculaire de très court foyer.

Mais une lentille simple de foyer inférieur à 4 cm. donnerait de mauvaises images.

On peut alors, si l'état de la bourse le permet, acheter un oculaire de microscope tout monté qui vaut une vingtaine de francs et qui ayant une distance focale plus petite (de 2 à 4 cm.) donne un plus fort grossissement.

De plus, l'oculaire de microscope donne des images de bien meilleure qualité.



Dans le même bulletin, M. R. Réant, nous indique que pour avoir une lunette astronomique simple d'un très bon rendement il faut employer un objectif de 40 mm. d'ouverture et de 1 m., 33 (environ) de distance focale, et un oculaire de microscope de foyer: 25 mm.

Quelques conseils. — Montez les lentilles soigneusement de manière à ce qu'elles soient toutes deux bien perpendiculaires à l'axe du tube. Une inclinaison empêcherait de bien voir l'image. Si elle était faible, il suffirait de faire tourner l'oculaire ou de l'incliner légèrement pour la voir dans de meilleures conditions pour certaines positions de l'oculaire.

Cette lunette simple donne des images des astres auréolées du bleu et de rouge ; vous atténuez ce défaut en réduisant l'ouverture de l'objectif à 3 cm. à l'aide d'une couronne convenablement percée et placée devant l'objectif.

Et maintenant au travail ! Construisez votre lunette et faites-nous part des résultats que vous avez obtenus. Que nos lecteurs savants en astronomie et en optique nous donnent des conseils, rectifient les erreurs s'il y en a ; que nos camarades bricoleurs nous indiquent un montage plus pratique ou plus facile.

Utilisez la revue et écrivez-nous.

BERTOIX.

L'Eco'e Autrefois

Tel est le titre du numéro de : ENFANTINES de février. C'est un document unique que vous voudrez tous posséder. — Le N° 0,50

— Abonnez-vous à ENFANTINES !

Commandez les numéros parus !

Fichier Scolaire Coopératif

500 fiches sur papier 30 fr
500 — carton 70 fr

Livrables immédiatement.
(Indiquer la gare)

Plan-Table d'École active pour l'Enseignement du Calcul à l'École Primaire

(suite)

J'ai dit au dernier numéro de *l'Éducateur* une partie de l'intérêt présenté par la casse complète de 100 billes, mise entre les mains des élèves du cours préparatoire. Inutile d'y revenir si ce n'est pour attirer en outre l'attention des collègues sur toutes les opérations arithmétiques que les enfants doivent ou peuvent effectuer sur cette tablette, individuellement ou avec l'aide du maître.

La lecture de la belle conférence faite par Monsieur le Recteur Châtelet au Congrès International de l'Enfance 1931 me permet d'y regarder d'un peu plus près et de voir si, oui ou non, mon petit modèle répond aux exigences d'un bon enseignement du calcul aux petits :

Egalité des nombres ? Oui, les billes comblent les trous, qu'on a ripolinés en couleur claire.

Comparaison et rangement des nombres ? La tablette est assez grande pour effectuer beaucoup de comparaisons et les rangements des nombres par ordre croissant ou décroissant, les billes étant mises en colonnes, ou rangées ou groupées.

(Une parenthèse à l'instant pour expliquer qu'à dessein le trou isolé pour le plus petit nombre 1 se trouve en bas et à droite, à portée de la petite main, laissant à gauche la place utile pour la formation des nombres plus grands 20, 30, 40, 50 (40 + 10) ou (30 + 20) 60... 100., afin de faire concorder la formation des nombres avec leur écriture).

Représentation concrète des nombres par alignements, triangles, carrés, rectangles, etc... tout cela est possible, de même que les opérations d'addition, de soustraction, de multiplication, de partages, de carrés des nombres ainsi que les principales combinaisons des tables.

Je n'insisterai pas sur le plaisir des petits à manipuler les chiffres et à s'initier aux signes représentatifs des

opérations $+$ $-$ \times : on est d'accord là-dessus certainement et sur la priorité que nous devons donner au travail mental et véritablement actif sur le travail écrit.

Où je ne suis plus d'accord avec M. le Recteur Châtelet, c'est sur le point de la conception globale des nombres. Je ne saurais dépasser 4 dont je fais la base de quelques petites réalisations qui suivent. J'arrive au cours élémentaire.

Cours élémentaire

Même au cours élémentaire, le point de vue éducatif doit l'emporter sur le pratique et l'utilitaire.

Nous ne voulons pas apprendre dès maintenant à mesurer exactement les longueurs, c'est beaucoup trop difficile, mais nous voulons donner à l'enfant pour toujours, et cela c'est éducatif, la notion des longueurs les plus simples. Il les comparera avec les dimensions de la salle de classe par exemple, avec la longueur de la table à tréteaux, avec la longueur de son pas, la largeur de la route, la distance entre deux arbres, entre deux haies, etc.

Voici le mètre : une tringle à tuiles d'un mètre. Le mot *mètre* est étiqueté ou peint sur cette barre seulement, sur aucune de celles qui suivent.

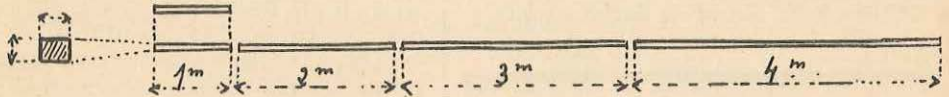


figure 1

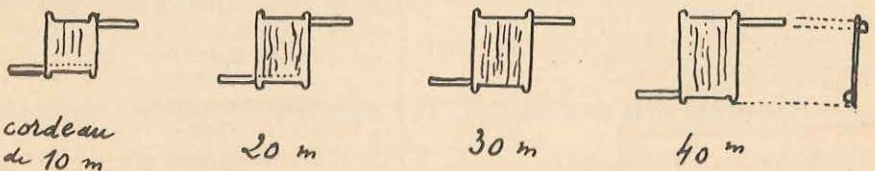


figure 2.

Nous arrivons ainsi à la réalisation de l'hectomètre et c'est suffisant. On jalonnera la suite des mesurages pour atteindre le kilomètre en classe promenade, naturellement.

Un autre mètre pour vérifier la barre de 2 mètres en ajoutant ce mètre au premier :

Une tringle de 2 mètres ;

Une autre de 3 mètres ;

Une dernière de 4 mètres. (Voir figure 1).

On aura choisi chez le marchand de bois, de la tringle sans nœuds, bien de fil. Un petit coup de rabot. Ces barres sont très faciles à manier par les enfants et peu coûteuses, 50 centimes le mètre à peine. Coût : cinq francs environ.

La longueur de ces barres, où il est interdit de faire aucune marque, ne sera connue que par l'effort constant de l'élève. Il les comparera les unes aux autres et fera toutes les comparaisons que son activité lui suggéra. Il arrivera ainsi à l'estimation de 10 mètres de longueur sans avoir pu négliger celle des nombres de mètres intermédiaires.

Ces barres pourront servir en outre aux leçons de gymnastique pour l'évolution des sauts en longueur par exemple et à tous usages que je ne prévois pas encore.

Je complète le matériel par un cordeau de 10 mètres, un de 20 m. un autre de 30 m. et un dernier de 40 m. que nous enroutons sur 4 dévidoirs rustiques et portatifs de dimensions appropriées (voir figure 2).

Le litre. — Quel est notre but ? Donner l'idée du litre, du décalitre, si possible de l'hectolitre, des contenances intermédiaires, et aussi l'idée de leurs rapports. Pour l'enfant, le litre,

même étiqueté, n'a de sens que par la quantité de grain qu'il contient.

Je mets sur la table quelques boîtes de diverses formes contenant 1, 2, 3 ou 4 litres, 5 à la rigueur, cylindriques ou non, de dimensions et de diamètres divers. J'ajoute deux décalitres, l'un cubique (boîte à gâteaux), l'autre cylindrique (sceau), un seul rempli de grain. Le grain. Le grain d'orge ou de

blé est petit. Il s'en perd un peu. Il vaudrait mieux des haricots de bonne grosseur.

J'espère joindre à ce matériel une demi-pièce hors d'usage, ou vieux bidon à essence et une caisse de 100 litres avec litre et décalitre. Nous la remplirons de marrons quand la saison reviendra. (Voir figure 3).

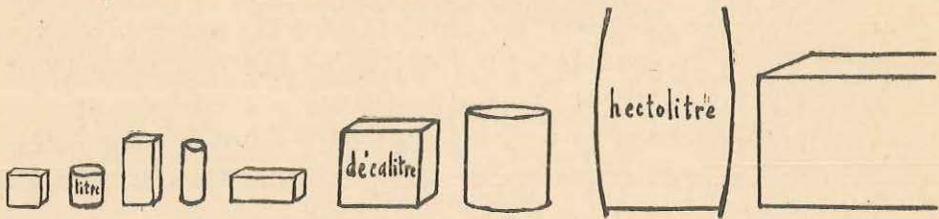


figure 3

Trois étiquettes seulement sur trois mesures quelconques : *litre*, *décalitre*, *hectolitre*. Quelques autres mobiles au besoin. L'élève vide ou remplit, à son gré. Il est hors de doute qu'il se produit dans son esprit un travail des plus fructueux.

(Il n'est pas difficile de ramener ces ustensiles à la mesure convenable soit en rognant par en haut boîtes ou caisses, soit en épaississant les fonds après un calcul facile).

Et qu'on me pardonne à l'avance si j'ai un faible pour les matériels simples et peu coûteux, plus facilement utilisables dans l'école à classe unique où il y a tant à faire à la fois... et tant à acheter, de ses deniers le plus souvent.

Le Gramme. — Donner l'idée du gramme, c'est peut-être osé, mais non impossible, sans doute.

Voici le matériel dont je me sers :

Un vieux fléau de balance ordinaire, poussiéreux et rouillé, retrouvé au grenier, auquel j'ai adjoint deux plateaux légers en bois contreplaqué, suspendus par de fines cordelettes, en remplacement des plateaux grossiers et lourds qui s'y trouvaient ; cela m'a donné avec un peu de patience, une bonne balance assez sensible pour peser des grammes.

Point de poids marqués, mais j'ai taillé morceaux de planchettes, bouts

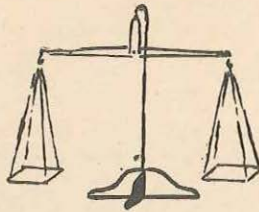
de règles, de crayons, de mines à ardoise, de liège, de fil de cuivre, de plomb, avec assez d'exactitude, ma foi, pour en faire une collection de poids valeur de 1 gr., 2 gr., 3 gr., 4 gr., 5 gr., 10 gr., 50 gr. Un seul d'entre eux est marqué « 1 gramme ». C'est un gramme de carton. J'en profite pour écrire dessus la manière de se servir des objets. C'est la fiche indicatrice.

Pour donner de l'intérêt à cette balance qui ne sert qu'à peser des masses et pour la rendre éducative quant à la différenciation des poids indépendamment de leur apparence et de leur volume, j'ai complété le tout par une boîte à casiers vides, un classeur si vous voulez, portant les étiquettes : 1, 2, 3, 4, 5, 10, 50 gr. (voir figure 4).

Pour l'enfant, il s'agit, vous l'avez deviné, de mettre les masses, après évaluation et pesée, dans leurs cases respectives. C'est déjà quelque chose. Le jeu pourrait s'étendre à tous objets choisis par les enfants, mais la balance étant trop sensible, ils risquent fort de n'en guère trouver par eux-mêmes. A moins de se servir de pesées exactes.

A voir enfin si ces travaux assez délicats sont du niveau du cours élémentaire. Beaucoup d'observations à faire à ce sujet. Je vous rendrai compte de celles que j'aurai pu faire de mon côté. Combien est intéressante en

Masses mélangées



Boîte pour classer les masses.

1	2	3	4	5	10	20	30	40	50	100
---	---	---	---	---	----	----	----	----	----	-----

figure 4

effet, la pédagogie qui consiste à étudier les réactions des enfants en face

des divers matériels mis à leur libre disposition.

(A SUIVRE').

R. HOUSSIN,
à Marcey (Manche).

Roger Lallemand, (Ardennes) nous écrit :

« Ne pourrait-on ouvrir dans l'Éducateur prolétarien une enquête sur les expériences très faciles à réaliser par les enfants, sans souci de l'ordre des matières en sciences ? Les meilleures seraient publiées dans le fichier. Il y aurait ainsi une série de fiches expériences donnant à l'enfant toutes expériences : expériences typiques et simples. »

Notre congrès de Reims a décidé la mise à l'étude d'un matériel simple, pratique et bon marché pour l'expérimentation scientifique des enfants. Les documents dont parle Lallemand seront le complément indispensable de ce matériel. C'est dire que nous croyons qu'il sera nécessaire et urgent de retenir la proposition Lallemand. L'étude de ces expériences servirait d'ailleurs à la mise au point de notre matériel.

Nous demandons aux camarades qui s'intéressent à cette réalisation de faire parvenir dès maintenant les documents concernant ces expériences — avec dessins réalisés séparément à BERTOIX, instituteur, St-Gérand-de-Vaux (Allier).

De Lallemand encore :

« Il faudrait aussi que nous recherchions un appareil photographique très simple, comme le « Franceville », je crois qui coûtait 25 sous avant-guerre et tirait du 4 x 4 ».

Nous demandons aux camarades qui se connaissent quelque compétence pour cette fabrication de vouloir bien se mettre en relations avec notre camarade BERTOIX, instituteur, à St-Gérand-de-Vaux (Allier).

Matériel minimum d'imprimerie à l'école

1 presse à volet tout métal.....	100	»
15 composteurs	30	»
6 porte-composteurs	3	»
1 paquet interlignes bois	3	»
1 police spéciale	70	»
1 Blancs assortis	20	»
1 casse	25	»
1 plaque à encreur	3	»
1 rouleau encreur	15	»
1 tube encre noire	6	»
1 ornements	3	»
	278	»
Emballage et port environ	35	»
Première tranche d'action coopérative	25	»
1 Abonn. Bulletin et Extraits	20	»
	358	»

Crayons C. E. L.

Noirs, la douz.	2	»
Couleurs, la boîte	3	50

Ils sont excellents.

Passez commande !

Dans les Ecoles Maternelles

EN FEUILLETANT NOS LIVRES DE VIE

Je voudrais aujourd'hui attirer l'attention sur les Livres de vie qui sont la joie et la fierté de nos jeunes imprimeurs, le centre de nos activités, le *leit-motiv* de tout notre travail. Tous présentent un aspect si original, reflètent si fidèlement les tendances innées de l'enfant que l'ensemble serait pour le psychanalyste une série de documents précieux. Il n'y en a pas deux qui puissent se confondre. Je n'a. qu'à ouvrir n'importe lequel à n'importe quelle page et je puis dire de façon certaine à qui il appartient.

Nos livres diffèrent d'abord par certains textes. Nous avons vu dans les articles précédents comment un petit événement de la vie du village ou de l'école devient centre d'intérêt. De là, nous tirons quelques lignes de texte que chaque enfant tire et qu'il illustre à son gré. Avec les toutpetits, qui ont une attention assez mobile, il arrive parfois que nous ne sommes pas tous d'accord, sur un centre d'intérêt. Alex s'arrive en classe, bien décidé à imprimer : « Mon papa a tué un petit chevreau ». Mais Tintin n'a en tête que la partie de luge de la veille et la mort du petit chevreau, aujourd'hui ne le touche en rien. Georges, lui, vient de voir sortir du four le pain de seigle tout parfumé, et déjà il s'est emparé d'une feuille sur laquelle il tente de reproduire la scène de la cuisson. Comme ma petite classe me le permet, et afin de conserver intacte chez tout le monde la force prodigieuse de l'intérêt, je laisse dessiner à chacun le sujet qui l'occupe ; puis, à tour de rôle, le dessin terminé, les enfants viennent me trouver. J'écris sur un carton, une phrase qui résume la scène.

« On file à toute allure sur la grande luge de Noël ».

« J'ai aidé papa à cuire le pain et j'ai mangé du pain chaud ».

Chacun a son modèle sur un carton et chacun compose son propre devoir ; je le corrige rapidement ; l'enfant le place dans la presse et le tire. Il y a ensuite le nettoyage et le triage des caractères. Tout ce travail a duré parfois plus d'une heure, mais je puis vous assurer que l'enfant y a apporté une attention sans défaillance et la nouvelle page est la précieuse récompense de son effort. Comme les textes sont très courts, 4 ou 5 enfants peu-



Les débuts de l'imprimerie à l'Ecole de Bar-sur-Loup (A.-M.)

vent composer ensemble, et il faut voir avec quelle dextérité les plus petits arrivent à manier les composteurs et les caractères, avec quel soin ils assurent le tirage.

De là découle une leçon d'écriture, car le carton qui a servi de modèle pour la composition devient modèle d'écriture ; on le reproduit soit au tableau, soit sur le papier. Et là se branche aussi une petite leçon de lecture individuelle qui est des plus profitables. Je sais bien qu'un tel travail serait impossible dans une classe trop chargée, mais alors on peut écrire ou faire écrire à la main les petits textes si l'on veut respecter intégralement l'expression spontanée.

Ceci m'arrive avec les plus grands (7 à 8 ans). Paulette a-t-elle écrit un petit conte qui n'a pas eu les honneurs de l'impression et que pourtant elle veut conserver ? Elle me fait corriger le brouillon, puis elle écrit son devoir sur une feuille de papier qu'elle illustre et qu'elle joint à son livre : excellente page d'écriture !

Ainsi nos livres un peu différents les uns des autres par certaines pages sont bien le reflet de notre vie, de nos tendances les plus intimes. Mais ce qui en fait le plus grand charme encore et qui marque peut-être mieux la personnalité, c'est l'illustration des textes : dessin, peinture, gravure sur lin, découpage. Chacun a une façon si particulière de dessiner ! Tintin fait des bonshommes tout carrés, Jean les allonge démesurément, Georges les dessine tout-petits, tandis que ceux d'Yvonne sont remarquables par le mouvement. Cette dernière emploie de préférence les Crayolor ou les couleurs opaques, Jean préfère l'aquarelle, Alexis les crayons secs, Tintin enfin ne donne pas beaucoup d'importance à la couleur mais davantage à la précision du dessin ; quant à Ginette, elle est si abondante en détails qu'elle surcharge ses dessins de visages et de membres dans lesquels elle se perd elle-même. Dédé, la petite fille très soigneuse, très bien équilibrée, plante bien droites ses fleurs, la fumée de ses maisons, et ses « dames » qui sont toujours un peu guindées. Marcelle, la petite grivoise, l'enfant timide à l'excès, trace des traits hésitants, dresse des maisons chancelantes, habillées de couleurs pâles et des arbres tourmentés comme des ouragans. Joseph met des bêtes partout, et partout les montagnes qu'il affectionne. Paulette qui veut toujours aller vite ne s'arrête pas assez aux détails tandis que Madeleine finit mieux ses dessins. M'mine qui ne veut illustrer que les textes qui lui plaisent, laisse assez de pages blanches, mais ses dessins ont beaucoup de grâce. Auinsi un même imprimé donne lieu à autant d'interprétations qu'il y a d'artistes, et personne n'est embarrassé pour représenter n'importe quelle scène.

Nous avons dans notre Livre de Vie des pages entières de dessins, de peintures, de découpages que l'enfant exécute quand il veut, selon les motifs obscurs de ses tendances intimes ou au gré des circonstances.

C'est ainsi qu'à l'approche de Noël, nous avons des « Pères Noël » généreux, capables de combler tout le monde. Au retour d'une promenade il est bien rare que plusieurs élèves ne prennent une feuille où va s'étaler la classe qui déambule, le incidents les plus frappants de la promenade. les moulins à vent ? Je suis persuadée que bientôt une magnifique page prendra place dans quelques livres pour témoigner qu'il reste quelque chose du conte : l'un découpe de beaux moulins à vent en couleur, l'autre dessine la chèvre au milieu des fleurs, un troisième la lutte de la chèvre et du loup... toutes les pages sont frappantes de naïveté et de sincérité. Et dans toutes ces activités absolument libres on retrouve certaines préférences, et très souvent les mêmes motifs qui se répètent, selon les lois de l'automatisme : Jean encadre ses dessins de magnifiques montagnes couvertes de mélèzes, Dédé les orne tous de fleurs, Henri les agrmente d'arbres et Joseph trouve toujours le moyen d'y mêler les bêtes. C'est ainsi que chaque livre possède à la fois de la variété et de l'unité.

— Mais comment apprenez-vous à dessiner à vos élèves ? me diront les non-initiés. Car il y a encore des gens qui pensent que reproduire servilement un modèle c'est apprendre à dessiner. Je me gâde bien de leur enseigner le dessin, pour la raison bien simple que je paralyserais leur initiative. Nous ne demandons rien à l'enfant de l'exactitude du dessin adulte.

Le petit enfant de 5 ans représente un chat : tête ronde, dos plat, quatre vertèbres pour les pattes, deux points pour les yeux, deux oreilles, la queue voilà le chat. Il suffit d'ajouter à ces quelques traits deux cornes, des mammelles, pour que le chat devienne une vache !... Et pourtant par quel miracle d'intuition, vous pourriez dire au premier coup d'œil si c'est un chat ou une vache, malgré le manque de proportions, malgré la simplicité du dessin ? Ces enfants qui ont dessiné sans aucun souci d'exactitude ont pourtant fait un croquis plus ressemblant que s'ils avaient essayé de reproduire un modèle. Ils ont librement laissé exprimer leur subconscient et l'image intérieure du chat ou de la vache qui les occupait s'est reproduite à leur insu pour ainsi dire. Que pourrions-nous enseigner pour obtenir de meilleurs résultats ? En dessin, comme en rédaction, si nous voulions ajouter quelque chose au travail libre de l'enfant, nous ne ferions que le gêner, nous ajouterions une note discordante à la merveilleuse harmonie qui préside à l'élaboration de toute œuvre individuelle.

Les novices croiront peut-être qu'ainsi livré à lui-même l'enfant ne se perfectionnera pas ? Gnette fait, par exemple, un nombre infini de pattes à ses agneaux, Jean n'en met que 2 ou 3, et les grands rient de tant d'ignorance. Ces erreurs cessent après une leçon de calcul où il regarde un plus grand travailler et s'écrie :

— Je sais, je ne faisais qu'un carré, ma maison n'avait pas de toit !
De même, Mimine, 5 ans et demie, dit un jour :

— Tiens voilà comment il faut faire pour que ce soit un garçon, avant je faisais toujours des filles.

Ainsi, c'est par l'auto-critique et l'entraide que les enfants acquièrent des connaissances et de l'habileté. Mais ceci ne sont que des détails. Il y a dans nos dessins libres une impression générale, un sentiment qui se dégage et cela comment l'enseignerions-nous ?

Mimine dessine « une petite fille qui a peur » à la suite d'une rédaction. Comment se fait-il qu'elle réalise une petite fille couramment éperduement dans la nuit, les cheveux en désordre, et les yeux visiblement épouvantés, si bien que n'importe qui, ignorant les commentaires appellera ce dessin « la peur » ! Comment se fait-il que Martine représentant « la maman apprend à marcher au petit frère » réalise un intérieur touchant et une maman qui a une attitude pleine de tendresse, un petit enfant qu'on dirait ravi de savoir marcher. Pourquoi Madeleine me donne « un bébé malade » si attendrissant avec la maman penchée sur lui, le bol de tisane en mains. Ne sont-ce pas là des réalisations artistiques déjà ? Et quel enseignement pourrait arriver à de tels résultats ? Ce qui est de beaucoup plus précieux dans un dessin que la justesse de tel ou tel trait c'est le sentiment, c'est la vie que l'enfant y met de lui-même, quand nous avons assez de respect pour le laisser s'exprimer dans une atmosphère de bienveillance. Quoi d'étonnant alors que nos enfants jugent les dessins de leurs camarades avec la sûreté de critiques d'art, et aussi bien les œuvres d'adultes.

Et je dois dire enfin, en conclusion, que les qualités d'ordre, de soin que notre Livre de Vie développe ne sont pas à dédaigner. Jamais de jeunes élèves n'auraient pour aucun livre le soin qu'ils ont pour celui qu'ils ont édifié feuille à feuille dans lequel ils ont mis leurs pensées, leurs sentiments et toute leur application.

Correspondance I. I. par l'Espéranto



« Quand ils se comprendront, »
 « les peuples s'uniront. »

Les camarades qui désirent approfondir l'étude de l'Espéranto pourront suivre le COURS PAR CORRESPONDANCE organisé par le

SERVICE PÉDAGOGIQUE ESPÉRANTISTE

83, Rue de Vaucouleurs - Orléans (Loiret)

Cette organisation donne des adresses de correspondants, de revues et tous renseignements utiles pour l'application mondiale de l'Espéranto.

Pour tout ce qui concerne l'Espéranto et la correspondance interscolaire internationale, s'adresser à :

H. BOURGUIGNON
 SAINT-MAXIMIN (Vér)

Coordonnons et Disciplinons nos efforts

Nous avons indiqué brèvement, il y a deux mois, les tâches pratiques qui relèvent du domaine immédiat des possibilités. Citons en premier lieu l'initiative d'une large Union des Educateurs espérantistes prolétariens. L'idée au surplus n'est pas tout à fait nouvelle... Déjà, en 1920, le Groupe « Novaj Tempoĵ » (Temps Nouveaux) s'était activement préoccupé de réaliser le rassemblement des éducateurs espérantistes du monde entier sur la plate-forme de lutte contre la guerre.

Il n'est pas inutile de rappeler l'enthousiasme manifesté à cette époque, qui marque les débuts de l'après-guerre, par les syndicats français de l'enseignement pour la lutte anti-guerrière, position qui concordait en tous points avec la ligne observée par la Fédération des Syndicats de l'Enseignement pendant toute la durée de la grande tuerie. Les militants responsables de l'époque dénoncèrent avec énergie les monstruosité du massacre, ce qui valut à notre « Ecole Emancipée » les rigueurs de la censure et de l'interdiction, pendant qu'une dizaine de courageux camarades faisaient connaissance avec la prison, pour leur propagande anti-belliciste.

Les espérantistes du mouvement syndicaliste dans l'enseignement français mirent à profit cet élan pour nouer dans le même temps des relations avec des collègues étrangers, fondant par la suite le Groupe « Novaj Tempoĵ » sur l'initiative des camarades Vittecoq, Boubou et Testud. Les membres du nouveau groupement décidèrent parallèlement l'édition, par leurs propres moyens, d'un organe de travail et de combat. Ainsi naquit la revue qui prit le nom du Groupe, revue conçue dans un esprit rigoureusement pacifiste et pédagogiquement révolutionnaire, ce qui lui valut d'être considérée comme subversive par les autorités scolaires, qui mirent empêchement au travail d'édition du camarade Vittecoq.

Il sera trop long de retracer ici l'évolution et le développement de l'idée conçue par les initiateurs de la première heure. Notons cependant, comme un fait digne d'être analysé, l'attitude de réserve prudente de ces éminents éducateurs du mouvement espérantiste neutre, professeurs d'Universités ou de lycées, qui se tint en permanence à l'écart de la lutte courageuse des pédagogues espérantistes pacifistes.

Rappelons à la suite l'espoir hautement manifesté par les fondateurs de voir une camaraderie de tous les instants triompher en définitive des multiples obstacles qui se présentaient, les éducateurs espérantistes de la « Saxe Rouge » devant, logiquement, évoluer rapidement vers une juste conception du syndicalisme révolutionnaire. Cet espoir était sérieusement fondé, semble-t-il. L'expérience actuelle a cependant prouvé que l'erreur capitale des amis de « Novaj Tempoĵ » fut cet abandon de la direction du mouvement à la Ligue Saxonne des Instituteurs espérantistes, en conséquence des prévisions formulées dans un moment d'enthousiasme confiant. La Ligue, en apparence pacifiste, a conduit tout droit « Internacia Pedagogia Revuo » (ex-Novaj Tempoĵ) à une abdication totale, voulue, de ses membres, devant le fascisme arrogant. La Ligue est même devenue le centre espérantiste de la propagande fasciste ! (1)

Et maintenant, nous posons nettement la question. Est-ce que les éducateurs du monde entier accepteront plus longtemps d'être dirigés par une Association fasciste, qui a inauguré sa propagande de trahison dans I.P.R. par une déclaration solennelle de fidélité au programme national-socialiste, déclaration que nous avons soulignée comme il convenait ? De même que sombra en 1914 « Internacia Asocio de Instruistoj », agonise à cette heure T.A.G.E.

Fort de cette expérience, le Groupe T.E.P.S. qui s'est tenu jusqu'à ce jour sur le terrain pratique de l'information pédagogique par l'intermédiaire de l'Espéranto, prend en mains le travail de réorganisation du mouvement et, s'adressant aux éducateurs espérantistes du monde entier, les appelle à la reconstitution d'une large Internationale sur la base nouvelle de la lutte contre la guerre et le fascisme.

La Ligue Saxonne des Instituteurs espérantistes, qui se prétendait en toutes circonstances résolument pacifiste, a montré péremptoirement la fragilité de ses convictions pacifistes sur le terrain espérantiste, adhérant brusquement et sans lutte au fascisme. La conclusion s'impose d'elle-même : l'Espéranto ne peut en aucune manière constituer par lui-même l'essence d'un mouvement de lutte contre la guerre. Toute tentative de réorganisation des éducateurs espérantistes sur la base du pacifisme espérantiste est d'avance vouée à l'échec, après avoir sérieusement désillusionné les travailleurs de l'enseignement.

La majorité des instituteurs espérantistes, qui avaient introduit l'enseignement de l'Espéranto dans leurs classes, ont abandonné cet enseignement. Certains d'entre eux ont informé leurs correspondants étrangers de leur intention d'arrêter la correspondance, du fait de leur adhésion au fascisme. Les espérantistes fascistes un peu conséquents dans leurs jugements devraient aussi condamner l'Espéranto, œuvre d'un Juif, et faire brûler les œuvres espérantistes. La chose s'est d'ailleurs produite près d'Aix-la-Chapelle, où un espérantiste anti-fasciste fut roué de coups et arrêté, il y a quelque temps : on lui confisqua ses ouvrages espérantistes, d'une valeur totale de 200 marks (1.200 francs) et on les brûla. Un superbe portrait de Zamenhof, propriété du Groupe local, fut déchiré par les hitlériens.

Les événements commandent donc d'agir sans tarder. Démasquant le fascisme qui s'étend à cette heure sur une des plus importantes fractions du mouvement espérantiste neutre, la nouvelle Fédération proclame tout de suite sa pleine indépendance, en se fixant comme but immédiat le rassemblement des forces des pédagogues espérantistes prolétariens. Elle se propose d'étendre son action particulière aux victimes du fascisme et fera tous

(1) Lire à ce propos le bulletin « Nova Germanlando » (Une nouvelle Allemagne) et la traduction en espéranto du discours d'Hitler au Congrès fameux de Nürnberg. Le bulletin n'est qu'un long exposé des chefs d'accusation déjà portés contre les Juifs allemands.

ses efforts pour garder un contact régulier avec les rares éducateurs allemands qui refusèrent énergiquement de prêter la main à la honteuse comédie de la Ligue saxonne, et luttent dans l'illégalité contre le fascisme, malgré des dangers de tous les instants.

La direction de la nouvelle Internationale a été confiée à des éducateurs de divers pays, avantageusement connus pour leur dévouement à la cause espérantiste. Sous le titre suggestif de « Torĉo de l'Edukistoj », le Comité d'Organisation a voulu mettre en relief l'une de ses préoccupations du moment, à savoir définir d'une façon précise, à l'intention de tous les collègues espérantistes, les leçons de l'expérience actuelle, pour éclairer le sentiment définitif de la majorité, trompée par les fanfaronnades du racisme.

Du fait de sa conception internationale fédérative, l'Internationale admet dans son sein des sections nationales, partout où la création de tels organismes est actuellement possible. Son programme n'étant en aucune façon celui d'une tendance quelconque du mouvement espérantiste, la Fédération admet comme adhérents les membres actuels de l'I.P.E. de même que ceux de S.A.T. de I.S.E., comme aussi les membres nettement « progressistes » de U.E.A.

Il nous est particulièrement agréable d'indiquer dès aujourd'hui que les adhésions ne cessent d'affluer de toutes parts au siège du Secrétariat provisoire. Une propagande bien comprise a permis de toucher, dans le minimum de temps, la masse des éducateurs, et ce a aussi bien dans les pays soumis aux régimes de terreur ou de dictature que dans ceux où l'oppression des consciences, pour être plus savamment camouflée, n'en est pas moins brutale.

À côté de la besogne immédiate, qui consiste à organiser internationalement les éducateurs espérantistes dans la lutte antifasciste, nous avons prévu d'autres tâches de longue haleine, qui exigeront de la part de nos camarades le meilleur de leurs possibilités.

Nous avons esquissé, dans notre dernier article, les grandes lignes de l'enquête actuellement en cours, pour l'étude de la réalisation de la meilleure littérature espérantiste pour enfants. Ce ne sera pas l'un des moindres mérites de notre Fédération que de mener à bien cette œuvre particulièrement délicate.

Mais d'autres réalisations s'imposent. En premier lieu, la création d'une revue internationale pour les enfants espérantistes. Le premier numéro est actuellement sous presse. Impatiemment attendue par des centaines d'éducateurs, qui ont entrepris la correspondance internationale par l'Espéranto, et par des milliers d'enfants, la nouvelle revue sera pour tous le lien régulier entre les écoles et les enfants du monde entier, décuplant les possibilités de la correspondance interscolaire, vivifiant l'atmosphère des classes d'Espéranto.

Loin de limiter son action à la production des plus belles pages de la littérature pour enfants, elle publiera aussi des œuvres d'enfants transportant sur le terrain international, le vaste enthousiasme occasionné par la correspondance interscolaire en France, grâce à l'impression par les élèves de leurs propres journaux de classe. Les nombreuses écoles qui se plaignent, avec juste raison, d'irrégularités dans la correspondance et de l'absence d'un lien sûr avec les écoles étrangères, seront pleinement satisfaites, nous l'espérons. À l'heure où les instituteurs espérantistes saxons abandonnent l'enseignement de l'Espéranto à l'École, il apparaît que la nouvelle publication, depuis longtemps projetée, doive recueillir tous les suffrages. Elle ne constituera pas seulement, pour nos élèves espérantistes, la plus appréciée des lectures, mais elle nous permettra à nous, pédagogues, de recueillir une riche moisson de documents dignes d'être publiés par la suite sous forme de fascicules particuliers. La suite de l'expérience nous dira si nous avons raison d'espérer.

La publication des premiers numéros permettra à tous les camarades touchés par notre effort de juger en connaissance de cause pour nous communiquer ensuite leur accord avec le programme que nous envisageons, ou nous transmettre toutes propositions et suggestions intéressantes. Nous pensons nécessaire d'indiquer que seuls recevront le premier numéro ceux qui nous auront manifesté leur intention de collaborer à notre travail, ou les camarades étrangers qui nous ont apporté depuis plusieurs mois l'appoint de leur expérience et de leurs conseils. Le prix de l'abonnement sera fixé en conséquence des concours possibles pour une première année. Forte de l'appui éclairé de la Fédération des Espérantistes Prolétariens, notre revue voudrait pouvoir compter sur la collaboration empressée de tous les futurs membres de l'Internationale des Educateurs Espérantistes.

C'est sur cette perspective que nous terminons notre appel.

H. BOURGUIGNON.

PERESPERANTA RUBRIKO

Dua Garbo da Spikoj

1. Ni Unuiĝu kontraŭ milito kaj faŝismo.

Duono de la neŭtrala esperanta movado en Eŭropo nun oficiale subtenas faŝismon en siaj propraj landoj ; tamen en la ne ankoraŭ faŝistaj landoj, naivaj esperantistoj daŭrigas fanfaroni pri Esperanto, lingvo de tuthomara frateco kaj pacigilo.

En 1933, dum la gazeto « Heroldo de Esperanto » (la plej grava) aliĝinta al faŝismo trumpete dementias tra tutmondo la krimojn de germana faŝismo, dum la Germana Esperanto-Asocio anoncas entuziasme sian planan faŝistiĝon - la neŭtralaĵoj esperantistoj el tutmondo kongresis en Koln sub faŝisma protekto, estis fotografataj salutlevante la manon laŭ faŝista maniera, kaj efekt' vigis sian unuecon sub tia faŝisma signo.

Hodiaŭ en UEA, la plej grava scio estas la Germana Esperanto-Asocio tute faŝista. La Saksia Ligo de Esperantistaj Edukistoj, kiu tiel sukcese laboris por Esperanto en lernejoj, kiu estas komisiita redakti « Internacian Pedagogian Revuon », organon de T.A.G.E., kaj kiu ŝajnis tiel pacifista - fariĝis esperantista centro de faŝisma propagando !

Ĉu la edukistoj el tutmondo akceptos esti plue direktataj je faŝista ligo, kiu komencis sian fi-propagandon sur I.P.R. per solena deklaraĵo al faŝismo ? Internacia Asocio de Instruistoj

fiaskis en 1914. Same fiaskas T.A.G.E. en 1933.

Ni rigore pacifistaj edukistoj, kiuj post la milito restarigas la edukistan movadon esperantistan, ni vokas ĉiulandajn edukistojn esperantistajn :

— Bojkotu ĉion faŝistan kaj militeman sur esperantista kampo : kongresojn, asociojn, gazetojn (T.A.G.E. kaj I.P.R.), librojn, korespondadon.

— Forlasu ĉiujn organizaĵojn, kiuj konservas en si faŝistojn.

— Subtenu la esperantistajn viktimojn de faŝismo, kiuj suferas en la malliberoj aŭ en ekzilo - kaj vian monon sendu al la koncerna Komitato.

Unuiĝu en la nun kreata *Internacia Federacio de l'avangardaj esperantistaj edukistoj*. For faŝismon !

2. En Ĉekoslovakio : 30.000 infanoj en ĵunenoj de laika moralo.

En elementaj kaj burĝaj lernejoj de distrikto Mor. Ostrava estas 4.000 senkonfesiaj infanoj nevizitaj religian instruon en lernejo. Dum la pastroj el ĉiuj eklezio (pagata de ŝtato) instruas religion, la senkonfesiaj infanoj devas foriri unu horon al koridoro aŭ en malbonan veteron. Pri instruado de laika moralo por ĉi infanoj oni neniel zorgas. Tial « Unuiĝo de Socialistaj Liberpensuloj » organizis pasintjare infankunvenojn pri laika moralo. La instruista komisiono aranĝis riĉan programon kaj eldonis taŭgan materialon : Milito kaj Paco. Naturo malakara donaco. Legendo pri Sankta Nikolao. Pri niaj gepatroj Kristnasko. Unuveno. Novjaro, nova vivo. Kial ni estas sur mondo ? Laboro kiel preĝo. Gaja penso, duona sano. Pri kris-

to... Kvanĉam la klerikaloj ĉiel atakis la instruistojn kaj aenuncis ilin al la ministroj, la kunvenoj prosperegis, pli kaj pli satataj de l'infanoj.

De novembro 1932 ĝis aprilo 1933, okazis 740 infankunvenoj en 50 lokoj. Entuta nombro de oratorhoroj estis 1.500. Meza vizito ĉe unu dimanĉa infankunveno estis 2.000 infanoj. La plej granda vizito estis 3780. En daŭro de 5 monatoj aternis en la kunvenoj 30.000 infanoj : 70 % senkonfesiaj, 20 % katolikaj, 10 % ĉekĉatolikaj, kaj aliaj. Estis uzataj tre ofte lumbildoj.

Ĉi aranĝo vekis grandan intereson en gazetaro kaj vasta publiko.

De ĉie instruistoj etis detalajn informojn el la centro Mir-Ostrava. La elspezoj estis grandaj, sed la publikaj oficejoj donis eĉ ne unu kronon, dum oni subtenas mone piedpilko ludon, bestaron, artan sterkon, pastraron. Ĉion financis libervole laboristoj. En la kultura konferenco de Unuiĝo de Socialistaj Liberpensuloj oni eksciis, ke post la somera libertempo okazigus Societo de Moraviaj instruistoj de elementaj lernejoj en urboj Mor-Ostrava, Brno kaj Znojmo, provleciojn de la ka moralo. La liberpensuloj socialistaj volas plimultiĝi la infankunvenojn ĝis 70. La konferencon ĉeestis 80 delegitoj, reprezentantoj de socialistaj organizaĵoj de instruistoj kaj profesoroj kaj gastoj.

El ĉeka gazeto « Duch Času » (Spirito de la Tempo). — (La ambaliajn artikolojn mi trovis en « *La Torĉo de l'Edukistoj* »).

N.-B. — Ni tre insiste invitas la franlingvajn geedukistojn esperantistajn tuj abonati « *La Torĉo-n de l'Edukistoj* » kaj senprokraste aligi por subteni la novkreitan Federac'on de avangardaj esperantistaj edukistoj.

Ili sendu per mandato aŭ poŝtmarkoj, 7 frankojn al nia k-do BOUBOU, 83, rue de Vaucouleurs, Orléans (Loiret). Dankon !

Demandes de Correspondants

1. *Pour les maîtres.* — Boris Toll, préparateur de sciences dans un Ins-

titut technique, et étudiant en sciences pédagogiques, désirerait recevoir des renseignements très précis, par le canal d'une correspondance régulière à propos des questions suivantes : préparation des ingénieurs et techniciens en France, programmes et conditions de préparation des ingénieurs agronomes et maîtres-jardiniers, appelés à diriger des laboratoires ou champs d'expériences, ou des exploitations publiques comme directeurs techniques. Méthodes de travail dans les écoles secondaires et supérieures. La méthodes des tests et son rôle dans le système de contrôle du travail scolaire. Lui écrire au nom du service : B. Toll, Lesnoj pr. D. 20, kv. 116, Leningrad - 9 - U.R.S.S.

La brigade internationale du Syndicat des Instituteurs de Moscou demande des correspondants, pour alimenter par des échanges à déterminer, les rubriques de son journal : lettres et articles. Ecrire : K-do Vozdvijens Kij, Dompros Esperanta Grupo, Léontjevskij Perculok. 4, Moskvo-9. La réponse est garantie à toute lettre reçue, de même que l'envoi de revues.

La brigade espérantiste internationale, composée en majeure partie de camarades instituteurs, demande de nombreux correspondants pour ces derniers. Thèmes d'échanges les plus divers. Se mettre en relations en notre nom avec : K-dino Pasternax, Internacia Esperanta-Bribado, Palaco de Laboro 60 Harkov (Ukrain'o) U.R.S.S.

2. *Pour les classes.* — Une quarantaine de classes ukrainiennes demandent avec insistance des correspondants français. Ecrire ici aussi directement à la K-dino Pasternak (voir adresse ci-dessus), qui donnera les adresses nécessaires. Le service d'échanges dirigé par cette camarade est un des premiers qui soit en relations régulières avec notre Office. Il serait à désirer qu'un nombre assez important d'écoles de notre Groupe réponde à ces appels.

Les premières lettres doivent nous être adressées directement, en se conformant au règlement des traductions.

H. B.

LE CINÉMA

Pour les amateurs de projection fixe

A partir du premier janvier 1934, nous allons être en mesure de fournir à tous les amateurs de projection fixe sur film standard, des *films en location* à 0 fr., 25 l'un, port en sus aller et retour.

Nous pouvons pareillement *vendre* tous les films édités dans le domaine de la projection fixe sur film par les maisons d'édition spécialisées ; la « photoscopie » et « filmostat », dans les mêmes conditions que les films de projection animée du format réduit 9 mm. 5.

Commandez-nous donc si vous n'en avez déjà un, l'appareil fixe sur film standard. Les deux appareils « Filmostat » et « Photoscope M. P. », d'un prix sensiblement équivalent permettent d'obtenir une projection satisfaisante en *sa le suffisamment claire* pour que les élèves puissent prendre des notes et être interrogés à l'écran même. Dans les salles obscures ces appareils permettent des projections puissamment lumineuses de grandes dimensions.

Pour ceux qui possèdent des lanternes de projection pour vues sur verre, il est facile pour une somme bénigne d'adapter un excellent dispositif permettant d'utiliser également ces lanternes à la projection de vues sur films.

Voici quelques détails sur les appareils dont il vient d'être question.

Le *Photoscope M.P.* permet d'utiliser des lampes de 250 watts donnant une lumière puissante et branchées directement sur le secteur (110 ou 220 volts). Ces lampes valent 55 fr. L'appareil est d'un maniement extrêmement facile ; il vaut 550 fr. sur socle et 600 fr. en coffret. Il utilise indifféremment un objectif de 75 mm. ou de 50 mm. de foyer.

Le « Filmostat » utilise des lampes à bas voltage et nécessite l'emploi d'une résistance. Le système de projection et de dévidement du film est extrêmement soigné. Les lampes coûtent 16 fr. L'appareil complet avec la résistance vaut 555 francs. La luminosité est excellente.

Aux lanternes de projection on peut adapter :

Soit le « Filmo-f-x » en métal qui vaut 180 francs, mais nécessite l'utilisation d'une cuve à eau de sécurité du prix de 42 fr.

Soit le « Filmo-Project » en bois qui vaut 140 fr., mais demande également l'utilisation d'une cuve à eau de sécurité de 42 francs.

Les films de projection fixe que nous allons mettre en circulation forment déjà une imposante série.

Zoologie : une quarantaine ; *Botanique* : une cinquantaine ; *Sciences physiques et astronomie* ; une vingtaine ; *Géographie de la France* : une vingtaine ; *Géographie du monde* : une vingtaine ; *Documents historiques* : une vingtaine ; *Histoire de l'art* : une vingtaine. Au total : deux-cents films différents au minimum.

Parallèlement à l'effort tenté dans le sens de la projection fixe sur film nous allons essayer dans le courant de l'année de mettre en circulation des séries de vues $8\frac{1}{2} \times 10$, telles que celles de « l'Ecran scolaire », que nous monterons toutes sur verre. Nous pensons pouvoir ainsi mettre à la disposition des écoles les plus modestes une documentation sans précédent.

Cela ne signifie nullement que nous désirons ralentir notre effort en faveur de la projection animée ; au contraire ! Et nous sommes en mesure d'annoncer que dans un avenir très prochain notre collection de films pédagogiques s'enrichira de sujets nouveaux et de tout premier ordre.

Seulement, il faudrait nous aider dans notre effort. La façon la plus efficace de le faire c'est d'abord de lire le bulletin, on éviterait ainsi une correspondance *inutile* et fastidieuse échangée dans le but d'obtenir des renseignements que chacun peut trouver ici-même.

Les demandes les plus fréquentes qui me sont adressées concernent soit les dimensions de l'écran, soit le choix de l'objectif, soit la distance à laquelle projeter. Je convie les camarades qui sont tout à fait profanes en projection d'utiliser quand ils en auront besoin la petite fiche ci-dessous.

R. BOYAU.

DISTANCE ECRAN - OBJECTIF

Nous pouvons nous rappeler qu'il y a une relation très simple entre les 4 facteurs qui suivent :

- a) Foyer de l'objectif : f.
 - b) Base du film à projeter : n.
 - c) Base de la projection, c'est-à-dire de l'écran : N.
 - d) Distance entre le projecteur et l'écran : d.
- Tout le monde connaît cette relation :

$$\frac{n}{N} = \frac{d}{f}$$

Or, on connaît d'une façon précise la base du film à projeter.

Pour le Pathé-Baby, c'est 9 mm., 5 ou si l'on veut tenir compte seulement de la base effective de l'image c'est 8 mm., 2 .

Pour le Kodak, c'est 16 mm. ou 10 mm. et pour le standard, c'est 35 mm. ou 24 mm.

Les autres quantités sont faciles à déterminer :

1° Quelle image aurai-je ?

J'ai un projecteur avec un objectif à foyer déterminé par exemple : « Objectif Jura 60 mm. ». Je suis dans une salle dont je connais la profondeur ; par exemple, 9 mètres. Je projette un film Pathé-Baby de 9 mm., 5 ; la relation de base me donnera :

$$N = \frac{n \times d}{f} \text{ ou } \frac{8 \text{ mm., } 2 \times 9000}{60} = 1210 \text{ mm. ou } 1 \text{ m., } 25$$

2° A quelle distance me placeraï-je ?

J'ai un projecteur, avec un objectif Krauss 25 mm. et je possède un écran de 1 m., 40 de base utile.

La relation de base me donnera :

$$d = \frac{f \times N}{n} \text{ ou } \frac{25 \text{ mm.} \times 1400}{8,2} = 4268 \text{ mm. ou } 4 \text{ m., } 26.$$

3° Enfin quel objectif choisir ?

Il va sans dire que je suis fixé sur l'écran à couvrir, mettons 2 m.; la distance à laquelle je compte me placer c'est-à-dire la profondeur de ma classe, soit 8 m., 50 et le film que je projette, un 9 mm., 5 avec un *Lux*.

J'aurai cette fois-ci :

$$f = \frac{n \times d}{N} \text{ ou } \frac{8 \text{ mm., } 2 \times 8.500}{2000} = 34 \text{ mm., } 85$$

Comme il n'y a pas d'objectif ayant exactement ce foyer, je prendrai celui qui s'en rapproche le plus, qu'il te m'approche un peu de l'écran ou à couvrir une surface un peu plus petite que celle prévue.

En effet, j'aurai le choix entre un objectif de 32 mm. qui me demandera alors de me placer à 7 m., 80 (exemple 2) ou un objectif de 40 mm. qui me permettra de couvrir un écran de 1 m., 74 (exemple 1).

Pour avoir les bases utiles des films différents, consultez mon dernier article et pour les objectifs destinés à la projection des diapositives sur verre il n'y a qu'à se rappeler qu'il suffit de multiplier par 4 le foyer correspondant pour projection de films standard.

R. BOYAU.

Le cinéma et l'école

A la séance de débats, organisée par la société des pédagogues marxistes, sur le problème de l'utilisation de la technique cinématographique à l'école, le camarade Guelmont a fait une conférence où il traita de l'application de la cinématographie à l'enseignement scolaire.

D'après la conférence, le fait que malgré la lutte menée depuis 6 ans pour un cinéma scolaire, il n'y a pas encore de films pour enfants qui nous satisfassent, s'explique par la mauvaise méthode pratiquée jusqu'ici et, qui, au lieu de créer des films favorisant le travail pédagogique-éducatif et constituant un instrument indispensable pour les travaux quotidiens de l'école s'occupait à fabriquer des films culturels de long métrage. D'un côté, nous assistons à une superfétation du rôle du cinéma qu'on érige en méthode spéciale opposée aux autres méthodes et de tant de côtés, on constate une sous-estimation de son rôle dans le travail scolaire. Il faut surmonter aussi bien cette sous-estimation de l'enseignement que sa superfétation. Il faut que chaque pédagogue ait les connaissances nécessaires pour pouvoir lui-même utiliser l'écran pour illustrer et donner une forme concrète, tangible à certaines leçons.

Le cinéma à l'école n'est pas un moyen pour distraire les enfants, ni non plus un instrument artistique qu'on peut utiliser de temps en temps. Le cinéma est pour l'enseignement un auxiliaire pédagogique irremplaçable, permettant à l'instituteur de présenter aux enfants bien des objets, faits et processus qui n'auraient pas pu être

montrés d'une manière satisfaisante à l'aide de la statistique, des diagrammes ou de causeries. Le cinéma permet de montrer aux enfants des choses avec toutes leurs particularités concrètes et une telle démonstration est la plus accessible aux enfants de l'âge scolaire qui pensent d'une manière concrète.

Le cinéma ne peut pas remplacer une seule des formes de travail ou des méthodes auxiliaires — ni les livres, ni les excursions, ni les laboratoires, ni les cartes, ni les diagrammes, mais il doit compléter rationnellement les différentes méthodes et formes actives de travail, et être utilisé lui-même comme une méthode active.

Il faut organiser le travail cinématographique de telle manière qu'il devienne une partie organique de tout le système d'enseignement à l'école.

Les films destinés à l'école doivent répondre à certaines exigences pédagogiques. Il faut que le contenu des films soit différent selon qu'ils sont destinés à des enfants de tel ou tel âge. Il ne faut pas montrer le même film à des enfants âgés de 10-11 ans et à des enfants de 13-14 ans. Plus un enfant est jeune, plus il est émotif. Il ne faudrait donc pas lui montrer des films qui excitent ses émotions. On ne prend pas généralement en considération les traits caractéristiques de la pensée enfantine ; caractère concret, réalisme, insuffisance de l'esprit critique et impressionnabilité.

La question de savoir si le film scolaire doit avoir une affabulation ou un sujet se pose avec une grande acuité. Le conférencier est contre le film à sujet qui, selon lui, gênera son travail d'éducation. Il est même que l'affabulation est inutile au film scolaire.

Le type principal du film scolaire doit être le film à court métrage ou des films de série ayant un sujet commun, mais que chaque film développe de telle sorte que chaque partie de cette série peut-être utilisée séparément. Un film de court métrage pareil élucidant certains processus et permettant de les répéter, peut être très utilement appliqué à des disciplines comme la chimie, la physique, la biologie.

Des camarades qui ont pris la parole après la conférence, proposèrent, afin d'utiliser le cinéma pour la polytechnisation, de préparer une série de films spéciaux, montrant les différentes branches d'industrie, les machines typiques, des instruments. Le cinéma pourrait donner un film sur l'histoire de la technique, comment la machine est née, l'évolution des instruments, le travail antique, comment ils ont donné naissance à de nouveaux instruments, comment les machines se sont perfectionnées.

Quelques camarades étant donné que le film scolaire se propose non seulement d'instruire les enfants mais encore de les éduquer, défendirent l'opinion que l'école doit faire une large place au film artistique, qui, au même titre que les autres arts, est un puissant instrument d'éducation communiste.

Il faut, en même temps, faire attention à ce que le cinéma donne à l'enfant des idées justes. Car, ce à quoi l'adulte, fort de son expérience, n'attribue souvent aucune importance, peut avoir, sur les enfants chez lesquels la pensée critique n'est pas fort développée, un effet tout différent.

Sans que nous nous en doutions, nous pouvons donner aux enfants une mystique à propos de la moindre chose. Les enfants ont une grande tendance à spiritualiser la nature.

« J'ai eu l'occasion, il y n'a pas longtemps, raconte N. Kroupskaïa, d'entendre une conversation entre deux enfants de 6-8 ans. Ils sautaient avec enthousiasme, regardaient le ciel et disaient : « Dieu n'existe pas, les anges n'existent pas, tout ça c'est des bobards de prêtres ». Une petite fille de 8 ans qui se tenait là dit alors :

« Tu sais ce qu'un petit garçon m'a dit à l'école ? Les arbres sont des êtres vivants et l'herbe vit aussi ». Il fallait voir quelle impression ces paroles ont produit sur une autre fillette qui était là. »

Le cinéma a une importance extraordinaire pour le polytechnisme. Par exemple, les films devraient montrer du minerai, la manière de l'arracher à la terre, son transport ; les modes de production. Il faudrait montrer aux enfants, d'où viennent les matières premières, comme on cultive le chanvre par exemple, comment on l'emène à la fabrique, les difficultés qui se présentent quelquefois, lors du chargement ou à la transformation à la fabrique, etc. pour qu'ils aient une image claire de la production.

Un film scolaire ne signifie nullement un film ennuyeux : il ne doit comporter aucune intrigue complexe, autrement, il peut facilement se muer en film d'aventures. Un film, étant donné la grande impressionnabilité des enfants peut provoquer la désorganisation de tout le travail scolaire. Nodejda Constantinovna raconte qu'un jour elle se trouvait dans une école à une fête organisée par les enfants. On y donnait une pièce antireligieuse où les enfants réglèrent leur compte aux sorcières et au diable. Elle a pris sur ses genoux une gentille petite fille de 5 ans. Le spectacle suit son cours et voilà qu'apparaît une affreuse sorcière. « Je sentais, dit Kroupskaïa, comme les mains de la petite fille devenaient froides et elle disait : « Maman ». Les écoliers avaient monté la pièce dans un but antireligieux et cette petite fille a si peur que ses mains se glacent, la sorcière devient pour elle quelque chose de réel, d'existant. Il faut faire attention pour que les films antireligieux, n'aient pour effet, la création chez l'enfant de représentations dénaturées.

Résumant les débats, Kroupskaïa a fait ressortir la grande importance de la collaboration des cinéastes et des pédagogues, en vue de la continuation de l'œuvre féconde du cinéma scolaire et la nécessité d'élaborer dans le plus bref délai un plan thématique pour le cinéma scolaire.

RADIO : Quelques Conseils

Les postes récepteurs qui ont une si grande vogue à l'heure actuelle, étant intimement liés au réseau en subissent toutes les variations et captent plus facilement que les postes-batteries les parasites engendrés par le courant (souffle-ronflement). Voici deux dispositifs qui, dans certains cas, peuvent apporter une amélioration notable à des réceptions brouillées ou déformées.

Survolteur-dévolteur. — Cet appareil est destiné à régulariser les variations d'un réseau instable. Une manette permet d'amener la tension à la valeur désirée. Un voltmètre indique la tension obtenue.

A la commande, bien spécifier la tension du réseau.

Filtre anti-parasite. — A employer dans le cas de parasites dus au secteur (bruit de souffle). Il se compose de deux condensateurs fixes de 0,1 microfarad chacun, isolés sous 1.000 volts, que l'on place près du compteur. Chaque condensateur a une borne reliée à un fil de l'installation. Les deux bornes libres sont reliées ensemble et mises à la terre. La prise de terre sera indépendante de celle du poste.

Ce filtre existe tout monté dans le commerce, mais on peut le monter soi-même, en fixant les deux condensateurs sur une planchette, et en isolant soigneusement les bornes reliées au secteur, de crainte d'accident.

Sélectivité. — Un condensateur variable intercalé entre l'antenne et le poste améliore la sélectivité. On vend dans le commerce des condensateurs tubulaires (le Fix, par exemple) d'une construction rudimentaire et d'un prix modique qui remplissent cette fonction. Il ne faut pas prendre pour argent comptant le boniment publicitaire qui figure, sur le prospectus ou dans les journaux, mais il est réel qu'on obtient un léger gain de sélectivité.

Quand les deux tubes se touchent par leur extrémité l'appareil est en court-circuit et tout se passe comme s'il n'existent pas.

Inutile de dire que la Coopé peut vous fournir ce matériel aux meilleures conditions.

R. FRAGNAUD.

Vous trouverez à la Coopé

à des prix imbattables

1 poste 5 lampes pentodes C.E.L. 5 pour	1.400 »
1 poste 6 lampes pentodes C.E.L. 6 pour	1.600 »
1 poste 6 lampes pentodes C.E.L. 6 T. O. pour . . .	1.900 »
1 poste 6 lampes pentodes C.E.L. 6 R. P. pour . . .	2.000 »

Pour les 3 premiers modèles, vous pouvez y joindre le coffret pick-up : 600 francs. Tous nos postes comportent des lampes à caractéristiques européennes.

N. B. Nous informons les camarades qui désirent des postes de T.S.F. que tout notre matériel peut être livré immédiatement avec des cadrans gradués en longueurs d'ondes seulement. Ceux qui désirent les cadrans à lecture directe (en noms de stations) doivent attendre que ces nouveaux cadrans soient gravés, ce qui n'aura lieu qu'après la mise en application définitive du plan de Lucerne.

Nous informons également les camarades déjà possesseurs d'appareils équipés avec l'ancien cadran ou le cadran en longueurs d'ondes que dès réception des nouveaux cadrans à lecture directe nous les aviserons et prendrons les mesures nécessaires pour changer le cadran qu'ils possèdent actuellement.

La Radio Scolaire à Grenoble

La ville de Grenoble a inauguré, le 25 novembre, les émissions de radio scolaire.

Cent cinquante récepteurs ont été installés dans les classes élémentaires de la ville.

Les émissions auront lieu de la façon suivante : le samedi, de 15 heures à 15 h. 30, pour les enfants de 6 à 8 ans ; de 15 h. 30 à 15 heures 45, pour les enfants de

8 à 10 ans ; de 15 h. 45 à 16 heures pour les enfants de 10 à 13 ans.

Chaque programme comportera une partie éducative alternant avec une partie récréative.

Ces émissions radiophoniques scolaires seront divisées en deux parties : la première, pour les enfants de 6 à 9 ans, comprendra surtout des rondes et des chansons pour les petits. La seconde s'appliquera aux enfants de 9 à 13 ans et, naturellement, donnera une plus grande place à l'enseignement proprement dit.

Chaque petite heure radiophonique est divisée en deux parts : l'une donnant une causerie ou un récit, l'autre consacrée à l'audition de disques. Pour les grands — fillettes et bonshommes de 9 à 13 ans — ce sera d'abord une causerie de curiosités scientifique, d'hygiène, d'enseignement ménager, de sports, de « bricolage » aussi. Elle pourra être aussi d'ordre géographique et historique, ou littéraire. C'est dire qu'aucune branche de l'activité humaine ne sera négligée.

(Extrait du « Haut-Parleur », n° 435 du 17 décembre 1933).

Vient de paraître.

L'ECOLE NOUVELLE n° 15

SOMMAIRE :

La vie du Groupe : *Mortreux* ; Notre controverse sur le C.E.P. : *Roger* ; Réflexions sur la controverse : *Hulin* ; Les enfants difficiles : *Gladys Maedermot* ; L'évolution sociale et l'éducation : *Jean Piaget* ; « Cultiver l'énergie » (un livre de Ferrière) : *P.H.* ; Vulgarisons l'astronomie dans l'enseignement : *R. Bernson* ; Réflexions sur l'éducation des filles : *L. Vérel* ; Une technique nouvelle pour le dessin libre : *R. Lallemand* ; APRES L'AFFAIRE FREINET : (*Documents*) ; Lettre du Bureau du Groupe français à M. le Ministre de l'Éducation nationale. La position de « *Pour l'Ère Nouvelle* », organe de la Ligue internationale ; La manifestation de Lille ; D'un détour dans l'apprentissage de la vérité ; Encore le scandale de Saint-Paul ; Une Ecole nouvelle à Saint-Paul ; *Revue et livres*.

Ce numéro est envoyé contre 4 francs en timbres-poste adressés à M. Mortreux, instituteur à Mouchin, par Nomain (Nord) ; Abonnement : un an, 15 francs (C.C. Lille 37.694).

EUROPE

La première revue française de culture internationale

Rédacteur en chef : Jean GUEHENNO
Paraît le 15 de chaque mois en fascicules
in-8, de 152 pages

Le Comité français du Phonographe dans l'Enseignement

Le Comité français du Phonographe dans l'Enseignement a publié, voici déjà quelque temps, aux « Éditions phonomatiques », plusieurs livrets, œuvre de M. Charles L'Hôpital, inspecteur général de l'instruction publique : Liste de disques sélectionnés (d'art musical, de divertissement) et ce qui est plus précieux encore les commentaires des disques d'art musical sélectionnés. Cette édition forme quatre brochures, indispensables à tous ceux qu'intéresse le disque à l'École. Il y a là pour les disciples amateurs, pour les professeurs, pour tous, un choix unique de disques, en même temps que des listes copieuses où il est facile de puiser. Dans la préface du premier livret M. Charles L'Hôpital précise comment ont été établies ces listes de disques, tout le travail qu'elles ont nécessité.

Malheureusement, la production phonographique actuelle est quelque chose très anarchique (comme toute production en régime capitaliste). Ces disques choisis avec tant de soin risquent fort, dans un temps relativement court, de n'exister que sur le papier. Des disques sont supprimés des catalogues d'éditeurs, d'autres ajoutés, à tout instant. Il serait nécessaire que le Comité français du phonographe dans l'Enseignement obtienne des éditeurs l'assurance que les matrices des disques sélectionnés seront conservées.

Et un fait nous a passablement étonnés : le choix des disques d'art musical contient des disques « en préparation », n'existant donc pas encore sur le marché. Les firmes ont-elles promis de les éditer. Est-ce fait actuellement ? Nous n'en savons encore rien.

La brochure « Disques de divertissement » méritait à notre avis un autre titre. Il y a autre chose dans cette liste de 800 disques que du divertissement.

Tout ceci dit, il nous est infiniment agréable de signaler la parution de ces brochures — qui nous ont rendu personnellement de grands services. Nous

souhaiterions qu'elles soient tenues à jour par des suppléments, trimestriels par exemple, qui indiqueraient les additions, les suppressions ou les remplacements.

Notre *Educateur prolétarien* n'a aucun fil à la patte, il n'est lié de près ou de loin avec aucune firme de disques ou de films, il nous est donc facile de critiquer comme nous l'entendons.

Le Comité français du phonographe dans l'enseignement est un organisme quasi-officiel. Son fondateur est M. François Hepp, président de l'Union syndicale du *Commerce de la Musique*.

Il se compose de 25 membres et nous y dénombrons : 6 inspecteurs de l'Enseignement, 6 professeurs de chant et 8 directeurs ou administrateurs de sociétés d'éditions de disques et 5 membres à titres divers.

Ces chiffres sont suffisamment éloquents. L'enseignement est un joli terrain à prospecter (surtout par ces temps de crise), il s'agit de l'exploiter habilement, et les marchands de phonos et de disques s'y entendent bien. Drôle de composition ! Pourquoi tant de « marchands » ? Pourquoi tant d'inspecteurs ? Et pourquoi pas un d'entre nous ? Un d'entre nous qui fait la classe tous les jours aux enfants du peuple, qui ne se contenterait pas, à coup sûr, de belles formules, mais qui voudrait du pratique, du réel, même en matière de disques ?

Mais en attendant : *pourquoi l'Etat ne subventionne-t-il pas les achats de phonographes ?* (comme des appareils de cinéma) *pourquoi les diverses cinémathèques officielles n'ont-elles pas aussi leur discothèque ?*

Le Comité français du phonographe dans l'Enseignement contribue grandement à la diffusion du disque à l'école c'est évident, mais si pour les uns c'est dans un but éducatif et artistique, pour les autres c'est dans un but uniquement mercantile.

A. P'GÈS.

Histoire du pain (relié)	3 »
Histoire du livre (relié)	3 »
Chronologie mobile d'Histoire de France	6 »
Chronologie d'Histoire de France....	4 »

Les disques Pastel

Dans le numéro 2 de l'*Educateur Prolétarien*, j'ai rendu compte de l'audition des disques « Pastel ». Ces disques souples sont livrés avec le *texte imprimé* et c'est là un gros avantage pour l'utilisation pédagogique du disque.

M. Zurfluh (l'éditeur de ces disques) nous a écrit pour nous préciser qu'il garantissait cent auditions minimum, et cent auditions excellentes.

Nous répétons que ces disques sont en vente à la Coopérative : 5 francs pièce, avec texte imprimé ; illustré de dessins à colorier, et suivi d'indications pédagogiques.

A. PAGÈS.

PRIX DES DISQUES

(Tarif en vigueur au mois de janv. 34)

Artiphone-Ninora :

15	4 fr.
18	5 fr.
25 V	15 fr.
25 R	20 fr.
30 R	30 fr.
30 V	20 fr.

Broadcast : 10 fr.

Columbia :

25 N	15 fr.
25 R	20 fr.
25 B	25 fr.
30 N	25 fr.
30 R	30 fr.
30 B	35 fr.

Cristal : 10 fr.

Ersa :

25 N	15 fr.
30 R	20 fr.

Hébertot :

25 B	20 fr.
30 V	25 fr.
30 R	25 fr.

Lumen :

25 R	20 fr.
25 B	15 fr.
30 B	25 fr.

Lutin :

15	4 fr.
18	5 fr.

Odéon :

25 B	15 fr.
25 V	20 fr.
25 R	25 fr.
30 B	25 fr.
30 V	30 fr.
30 R	35 fr.
27 B	25 fr.

Parlophone :

25 B	15 fr.
25 C	25 fr.

Pathé :

25 V	20 fr.
25 N	15 fr.
25 R	25 fr.

Piccolo : 5 fr.**Polydor :**

25 V	15 fr.
25 N	25 fr.
30 B	35 fr.
30 N	35 fr.
30 Vi	35 fr.
30 V	25 fr.

Schola-Disque 15 fr.**Scolophone :**

25 N	15 fr.
30 N	25 fr.

The Crown 5 fr.**Ultraphone :**

25 R	20 fr.
25 B	15 fr.
30 B	20 fr.
30 N	30 fr.

Voix de son Maître :

25 G	15 fr.
25 N	25 fr.
25 R	25 fr.
30 G	25 fr.
30 N	35 fr.
30 R	35 fr.

Ces disques sont en vente à la Coopérative (remise 10 p. cent).

ACHETEZ UN PHONO C.E.L.

« Je suis en possession du phono et des disques ; le tout est parvenu en parfait état, le phono est tout à fait élégant et d'une très belle sonorité, il me donne entière satisfaction ». — Mlle Perès, Afà (Corse).

« Je t'avais l'an dernier commandé un phono qui m'a donné toute satisfaction. Aussi je te passe commande d'un deuxième... » BISCARLET.

La Vacquerie (Hérault)

La Vie de notre Groupe**ADHESIONS NOUVELLES**

— Mlle Renault, institutrice, école laïque de filles, Beaumont-en-Véron (Indre-et-Loire).

Les Collections**Pour l'Enseignement vivant**

vous permettent l'illustration complète de votre cours de géographie sur LA FRANCE

LES COLONIES FRANÇAISES en 250 vues 18 × 24 cm. et nombreuses lectures choisies.

Demander prospectus et spécimens à Laurent BEAU, instituteur, LE VERSOUD par Domène (Isère)

Tarif Matériel d'Enseignement R. G.

ANIMAUX ET PERSONNAGES DE ROSSI peints ou non peints en bois contreplaqué

Pour tous renseignements, s'adresser à M. G. CAZANAVE, instituteur à Bellegarde-en-Forez (Loire). C.C.P. 46.859 Lyon, ou à la Coopé.

COMMANDEZ**L'Initiateur Camescasse**

Franco 65 fr.

Ad. FERRIERE :

Cultiver l'Energie

Prix : 6 francs. — Pour nos lecteurs : 5 fr. franco.

Tous les camarades qui s'intéressent à notre rubrique naturaliste doivent lire et répandre ce livre.

DOCUMENTATION INTERNATIONALE

Enquête sur les nouvelles techniques scolaires

organisée par le Bureau Central du Cinéma, de la Photo et de la Radio en U.R.S.S.

Le questionnaire de cette enquête nous est transmis par le Service pédagogique esperantiste et s'adresse aux éducateurs de tous pays. Nous sommes sûrs que de nombreux camarades y répondront directement.

Chers collègues,

Nous serions très heureux d'établir avec vous une correspondance régulière sur les sujets suivants :

1. Comment applique-t-on en général la radio, le cinéma et la photo dans les écoles et les universités de votre pays ?

2. Comment vous, personnellement, appliquez-vous ces trois techniques pour l'enseignement dans votre école ?

3. De quels appareils sont pourvues les écoles en vue de cet enseignement ?

4. Quelle est la méthode de présentation d'une conférence, causerie ou leçon avec utilisation du cinéma, de la radio, de la photo, des projections lumineuses, des diagrammes et tableaux.

5. Applique-t-on au cours de la conférence ou de la leçon tous ces éléments de concrétisation et d'activation en même temps ou applique-t-on chaque élément séparément ?

6. Quelle méthode emploie-t-on pour que le cinéma, la radio et le film donnent leur maximum d'efficacité dans les leçons ?

7. Comment sont réalisés les nouveaux films d'enseignement ? Est-ce que dès la confection du scénario l'instituteur ou le professeur participe à la réalisation du film, ou bien le rôle de l'éducateur finit-il lorsqu'il a fait le scénario ?

8. Par quelles méthodes de contrôle fixe-t-on les résultats de l'enseignement par radio, cinéma, photo, au cours des leçons ? (influence de ces techniques sur les enfants).

9. Comment sont réalisées les expériences et les recherches sur les qualités et les défauts de ces trois techniques pendant les leçons ?

10. Quels sont les appareils de radio, de cinéma et photographiques les plus modernes employés (y compris épiscopopes, lanterne magique et autres) ?

11. Pouvez-vous nous donner les adresses de tous les pédagogues et éducateurs de votre pays s'intéressant spécialement à ces techniques et les appliquant ?

12. Pouvez-vous nous citer la littérature (ouvrages et revues) traitant ces questions ?

13. Existe-t-il un moyen technique permettant de remplacer sur l'écran, sans interruption, le film par une projection lumineuse (lanterne) ? Si oui, décrire en détail cet appareil.

14. Fait-on les séances de cinéma dans la pénombre pour que les élèves puissent se voir l'un l'autre, voir les gestes et la mimique de l'éducateur — ou bien fait-on les séances dans une obscurité complète ? Les programmes d'enseignement ont-ils été élaborés en vue de l'enseignement par le cinéma et la radio ?

15. Présente-t-on au cours de la leçon avec cinéma des schémas, diagrammes, tableaux, photos, dessins ?

16. Quels films sonores (musique) emploie-t-on pendant les leçons ? Existe-t-il des catalogues spéciaux pour ces films ?

17. Quels films de court métrage employez-vous pour les leçons ? (leur longueur, leur contenu, leur composition, leur application)

18. Les éducateurs ont-ils besoin de l'aide des techniciens pour faire fonc-

tionnen le cinéma et la lanterne de la classe même ? Décrire l'organisation.

19. Quelle est la durée de la leçon par radio : 15 minutes ? 20 ? 25 ? 30 ? 45 minutes ?

20. Quelle méthode emploie-t-on pour éviter la lassitude d'une trop longue leçon par radio ?

21. Décrivez-nous une leçon de gymnastique du matin par radio pour les élèves (si elle existe).

22. Quelle musique joue-t-on pendant les leçons de gymnastique radio-phoniques ? (est-elle spécialement composée en vue de ces leçons ou bien choisit-on des morceaux de grands compositeurs ?)

23. Décrivez la méthode employée pour enseigner par radio les langues étrangères ?

Nous nous excusons de vous accabler de question. Mais ce sont là des sujets qui nous intéressent au plus haut point. De toute façon, nous comptons que vous voudrez bien répondre sinon à toutes les questions, du moins à un grand nombre et d'une façon détaillée.

De notre côté, nous nous ferons un plaisir de répondre à toutes vos questions et pour vous en remercier nous vous adresserons les ouvrages ou revues édités en U.R.S.S. en russe, en esperanto, en français ou autres langues que vous désirez recevoir.

Fraternelles salutations.

Notre adresse est la suivante :

Moskvo - str. de Karl Marks, Politeknikumo, domo 21, kom 222, Union Soviétique.

(Traduit de l'Esperanto)

« J'ai admiré la réelle valeur de *Petit Paysan*. Je serais heureux de le conserver et de le montrer à ceux de mes amis qui s'intéressent aux dessins d'enfants et à l'école prolétarienne. Ce sera, je crois, faire une bonne réclame à *La Gerbe*. »

BERGER, (Loire-Inf.).

Commandez *PETIT PAYSAN*. —
Un exemplaire de luxe : 3 francs.

Notes d'un Instituteur français en U.R.S.S.

LES VAGABONDS

I. - Quelques réflexions

J'ai entendu, trop souvent, des consommateurs déclarer : « Tel produit à la Coopérative vaut 2 sous de plus que chez l'épicier du coin... Allons donc chez l'épicier du coin ! »

Le consommateur ne voit que le bénéfice immédiat. Son éducation reste à faire.

Dans le même ordre d'idées, la plupart des lecteurs ne voient dans un reportage que le mieux ou le moins bien, que le train-train présent de leur vie.

Un bon reportage sur l'U.R.S.S. est celui qui décrit les rouages nouveaux de la production de la circulation et de la consommation des richesses. C'est celui, qui, dépouillé des impressions superficielles, faciles, met à nu la charpente solide de l'économie soviétique.

Simplifions : Je me représente la France capitaliste comme une maison d'assez belle apparence, meublée avec goût, mais dont les murs présenteraient d'inquiétantes lézardes que l'on s'efforceraient de masquer avec du papier peint.

Je me représente l'U.R.S.S. comme un vaste bâtiment, bien compris, aux fondations, aux murs et à la charpente à toutes épreuves, mais dont l'intérieur simplement blanchi à la chaux serait meublé très sommairement.

Je suis sûr de bien dire.

Mes notes sont « superficielles ». Je le sais. Elles tentent de fixer un aspect de cette U.R.S.S. août-septembre 1933. Elles auraient un peu plus de valeur si, plus tard, refaisant ce même parcours, j'en publiais d'autres qui permettraient une comparaison.

Dernière réflexion ; mise en garde :

La Russie tsariste était un pays très arriéré. Le capitalisme n'y a pas connu l'âge d'or. La moyenne bourgeoisie était presque inexistante. La Révolution a pris son essor sur les pauvres réalisations capitalistes.

Quand on voit une vieille isba — et qu'on la visite — quand on pénètre dans les baraques en bois des ouvriers de Moscou qui attendent leur tour d'habiter des demeures qu'envieraient nos meilleurs ouvriers spécialistes, on se rend compte de ce qu'était l'ancienne Russie. Moscou, Kharkow, Leningrad sont d'immenses chantiers.

Sus aux vagabonds ! — Je manquerais involontairement de sincérité. Je donnerai trop de place à une plaie en voie de guérison. Le peuple de la rue, presque aussi bien habillé que le peuple de France, cela se dit en une ligne et pourtant cela prouve beaucoup.

Niègoreloge. — ...Nous venons d'entrer en Russie. Nous venons de vivre d'inoubliables minutes. Après un fade repas au buffet nous prenons possession du train russe, haut sur roues, hérissé de petites cheminées, large. Dès le couloir je fais connaissance avec une inconnue... que j'attendais. Schreiber (Comment on vit en U.R.S.S. Librairie Plon) parle de l'odeur spéciale des trains russes — et pas seulement réservée aux trains — odeur de crasse pour lui. Si c'est une odeur de crasse, il faut croire que la crasse russe diffère de la crasse française. C'est une odeur très particulière, fade, un peu semblable à celle que dégage un jeu de cartes bien culotté. Je crois qu'il y a une relation de cause à effet entre l'alimentation russe et cette odeur.

Le règlement des chemins de fer russe s'étale partout en plaques émaillées. Un article de ce règlement interdit de jouer aux cartes sous peine de contravention. Le jeu de cartes entraîne aux jeux d'argent : c'est un jeu bourgeois.

Un jurassien et moi nous nous installons dans le dernier compartiment. Un rapide coup d'œil et ô stupeur !...

« Là sur la banquette, Brun, regarde, regarde donc !!! ».

Sur le cuir une empreinte très nette se détache, une empreinte toute fraîche, celle d'un pied d'enfant de 10 ans au plus.

Nous décidons ne n'en rien dire ! Mais je suis inquiet, troublé !!

Quelques instants après, nous voyons apparaître et disparaître subitement derrière la double vitre de la portière d'un wagon garé tout près... une tête de gosse. L'attente n'est pas longue : ils sont trois qui apparaissent de dessous un wagon, 3 de 10 à 14 ans, crasseux à souhait, en guenilles. Ils frappent contre nos wagons et réclament quoi ? Du ain ?... Ils le mangent avec plaisir... une cigarette ? Ils ne font pas la grimace. Des employés passent indifférents, d'autres les rudoient. Prudemment ils battent en retraite vers leur domicile et reviennent aussitôt en sollicitateurs patients et tolérés.

Sur la route de Kharkow à Toula et à Kousk, j'ai vu d'autres vagabonds. Ils étaient treize à Toula, 11 garçons de 10 à 14 ans — 1 m'nus-habens d'une vingtaine d'années et une femme de 45 ans environ. Ils avaient une crasse magnifique. Patiemment ils frappaient contre les wagons. J'ai bien observé. Des mains leur tendaient du pain ; ils centralisaient ce pain et immédiatement se le partageaient équitablement et l'avalèrent.

Mon camarade Tocavev, un héros de la guerre révolutionnaire, ne leur a rien donné. Mais il leur a dit : « Allez à la maison pour les vagabonds ; vous ne devriez pas être ici à mendier ». Ils n'ont rien répondu... La femme ? peut-être une expulsée des Kolkhoses pour travail contre-révolutionnaire ?

Un civil passe dans le couloir et vend des billets... Tocavev en achète 2. Coût 2 roubles. C'est une souscription publique pour les œuvres de secours aux vagabonds.

Il y a à Kharkow une école de rééducation pour ex-vagabonds. Les Soviets ne contraignent pas : tout ex-vagabond qui a le spleen de l'aventure peut partir... On ne l'empêche pas

... mais on lui dit très amicalement : « Quand tu en auras marre, hé bien, tu reviendras nous voir ».

Dans cette école on accepte filles et garçons jusqu'à 18 ans. Les sexes sont séparés. L'apprentissage d'un métier manuel est obligatoire. Les vagabonds sont payés au mois, environ 70 roubles par mois, mais la presque totalité de cette somme ne leur est pas remise et constitue un pécule bienvenu en cas de mariage... ou en cas d'admission dans une usine. Le mariage est interdit à l'école.

Aux environs de Moscou

Un soir le « Parleur de Moscou », que les auditeurs des ondes rouges entendent 3 fois par semaine, me dit : « Si tu es libre, je t'emmène ! » Il y avait bien une place retenue à mon intention dans un théâtre et le théâtre soviétique est le *premier du monde*...

Nous partons. Le tram qui nous emmène enf le des rues et des rues (éclairage axial). Des projecteurs installés sur les toits, illuminent les places.... Des bâtiments en construction, en béton presque noir : les plans sont de Le Corbusier. Cette construction récente ? Une clinique où on soigne les intoxiqués...

Nous descendons près d'une belle gare dont j'ai perdu le nom. (Il y a au moins 13 gares à Moscou). En face sur le ciel une grande silhouette lumineuse de Lénine. Le « Parleur » a pris les billets. Nous avons encore 10 minutes.

La gare est neuve, vaste. Le plafond de la salle des pas perdus qui sert aussi de salle d'attente, est à une hauteur qui m'a paru prodigieuse. Crèche pour les petits, bibliothèque, salon de lecture, restaurant. On ne doit pas stationner dans la cour extérieure de la gare. Et vous voudriez stationner que des agents de police appliquent strictement le règlement.

Une foule grouillante, comme dans toutes les grandes gares. Mais, à vrai dire, cela ne provient-il pas du nombre insuffisant de lignes de chemins de fer et du nombre insuffisant de trains... plutôt que d'un besoin nou-

veau, pour le Russe, de rouler sa bosse, comme on a bien voulu le dire ?

Beaucoup de Kolkhosiens s'en retournent aux villages collectivisés avec des sacs de provisions. Nous buvons un verre d'eau minérale du Caucase (Narzan) additionné de sirop de framboise — encore douceâtre.

Le haut-parleur tonitrué : notre train est prêt. Une porte s'ouvre, une seule pour commencer, et par cette porte ne passent que les mamans accompagnées de leurs petits.

Eles ont eu le temps de s'installer quand les autres portes nous livrent passage... c'est la ruée !! Nous galopons comme les autres et bientôt nous sommes « étouffés » dans un wagon. Un train électrique comme un autre — très propre et sans « l'odeur ».

Le train file à toute vitesse : nous passons devant de grands chantiers de constructions de wagons...

Le poste de T.S.F. nazillarde une chanson... personne ne l'écoute..Nous sommes serrés comme des harrengs, ce qui n'empêche pas que 3 personnes sur 4 lisent le journal et quelques-unes des livres. Et les lisent sans faire un mouvement, avec une attention non feinte. Hommes, femmes, vieux, jeunes : la Pravda, les Izvestia... Piatiletka.

C'est prodigieux ce qu'on lit en U.R.S.S. J'ai vu des queues devant les coopératives, mais j'ai vu aussi des queues de 30 personnes devant les petites baraques vertes des marchands de journaux.

Et je vous prie de croire que les marchands n'étaient pas des manchots.

Nous arrivons à X...

Partout des bouleaux, des sapins, des maisons de belle apparence qui se cachent. C'est très joli. Le « Parleur » hésite... en 6 mois, quel changement. Il se renseigne. Une route sous les sapins, des cailloux ronds et la boue. Des couples qui passent, des gosses qui s'amusent, des airs de valse... Ah ! que la vie est douce, douce !...

Nous devons rendre des colonies de pionniers. Trois fois hélas ! toutes parties. Que faire ? Mais il y a tout près une petite colonie d'exvagabonds et d'orphelins en vacances.

Allons-y. Une maison qui fut belle : une ancienne villa. Une forte femme nous reçoit. Explications. On entre. Elle appelle : une averse de pieds nus sur les planchers, 50 garçons et filles de 10 à 14 ans, nous entourent, nous regardent curieusement. Ah ! c'est un camarade de France. Quelle joie !

50 figures ouvertes et gaies. Une camaraderie point affectée, naturelle — une camaraderie touchante. Ils me questionnent : Y a-t-il un buste de Lénine dans votre classe ? y a-t-il des pionniers chez vous ? Leur apprenez-vous l'internationale ? etc... Ils nous entraînent dans leur salle de récréation. Lénine, Staline au mur : évidemment. Un magnifique grapeau rouge me est présentée avec fierté : tout ce peut monnaie a puissamment aidé au kolkhose. C'est la précieuse récompense.

Des établis, des scies à découper, du contre-plaque, des pots de peinture à l'eau. Tous savent lire et écrire. J'admire le journal mural illustré : il y a parmi eux pas d'un artiste. Une grande affiche manuscrite : les commandements du pionnier... Ils sont tous pionniers. De grands tableaux peints sur bois : l'un d'eux représente « le krassine ». Les murs ont besoin d'être rebianchés. Un piano : il n'y a plus que la caisse de bonne, et encore ! — Nous montons : 2 dortoirs, un pour les filles, un pour les garçons avec le cube d'air suffisant et on dort les fenêtres ouvertes. Des petits lits de fer : j'en découvre plusieurs : c'est propre. La chemise de nuit est pléée au pied du lit. Lavabos à eau courante. J'ai demandé à voir les savons. Je les ai vus. (On m'avait dit que le savon était rarissime et que le plus précieux cadeau pour une femme était encore un Palmolive).

Les ex-vagabonds appellent la grande camarade : « Mama ! » Je me permets de douter qu'ils l'aiment. Quelques protestations !!!

Ils ont tous vu Lénine dans son cercueil de verre. Kalinine est venu les voir. Ils connaissent tous les chefs de l'U.R.S.S. Bientôt ils seront de bons ouvriers socialistes

Il faut se quitter. Nous échangeons des adresses. Ils me donnent des sou-

venirs : le superbe Krassine, les commandements du pionnier, une partie du journal mural, des tableaux divers, puis un cadre en bois découpé, une photo de journal. Ils deviennent graves ! Ils veulent me faire plaisir et cela leur coûte de « s'en » séparer.

C'était un des leurs, un petit Bara russe... Il avait surpris des Koulaks qui complotaient un mauvais coup contre le kolkhose. Le jeune gars avertit l'administration et les Koulaks furent punis. Mais la haine les fait fuir un jour dans un bois, à coups de bâtons, le petit vaillant camarade...

Nous retournons à la gare. Déjà... Salut des pionniers. Nous nous sauvons... J'essuie une larme, une larme qui fait du bien.

Nous rentrons à Moscou, je cause avec un docteur qui vient d'installer, un peu plus loin, une maison de repos pour le personnel des Affaires Étrangères.

Le « Parleur » se sauve à Radio-Central et je rentre à pied lentement. Les trains ne circulent plus mais des rames de 4 à 5 wagons plats sillonnent continuellement les rues, transportant les déblais du métropolitain qui décongestionnera la rue en 1934.

Et sur le ciel piqueté d'étoiles, au-dessus de la grande ville qui s'endort en paix, Lénine et Staline, auréolés de lumière, veillent...

LACROIX,
(Miribel - Jura).

PRINCIPES de la pédagogie soviétique

Une pédagogie marxiste

Les principes généraux de la pédagogie soviétique sont suffisamment déterminés par le fait que c'est une *pédagogie marxiste*. Cela veut dire qu'elle doit être imprégnée de matérialisme didactique, d'internationalisme prolétarien, d'activisme révolutionnaire, de la valeur éducative du travail et de l'idéologie communiste. En tant que pédagogie de l'époque transitoire, celle de la dictature du prolétariat, elle

est, nous le répétons, une pédagogie de classe, en contraste avec la pédagogie « humanitariste » pour laquelle le grand bruit des pédagogues bourgeois. De même que, dans toute la vie politique du pays, l'hégémonie prolétarienne doit aussi s'établir sur le domaine pédagogique. Cela n'est cependant pas en contradiction avec la nécessité pour notre pédagogie d'être proche de toute la masse ouvrière de notre pays. Nous ne voulons pas, dans cet article, dire en détails de quelle façon sont compris les principes marxistes indiqués plus haut dans la pratique du travail pédagogique. Nous ne présenterons que quelques considérations générales.

Notre pédagogie est une *pédagogie matérialiste*. Cela veut dire que toutes les influences pédagogiques doivent être organisées de telle façon qu'elles fassent naître dans l'individu une compréhension matérialiste du monde, et en même temps, non pas un matérialisme et un positivisme passifs, mais un matérialisme combattif du prolétaire luttant contre toutes les superstitions, toutes les mystiques que nous a léguées le passé depuis les temps les plus reculés.

L'activité antireligieuse, la lutte décisive contre tous les préjugés et toutes les superstitions sont des nécessités pour la pédagogie soviétique comme pour toute vie sociale. Notons ici l'insuffisance de l'éducation antireligieuse ou laïque suivant laquelle, en évitant de parler religion, on s'efforcerait de donner une éducation avec des éléments matérialistes. Il faut se rappeler que là aussi, c'est dans l'action, dans la lutte que l'homme se forme le mieux. C'est seulement en menant une lutte acharnée contre les préjugés, la mystique, la religion, que l'individu s'approprie le plus complètement la conception matérialiste du monde. Le mot d'ordre du présent ne peut être une éducation antireligieuse, passive et neutre, c'est-à-dire laïque, mais une éducation nettement et vigoureusement antireligieuse.

Certes, l'étude des sciences naturelles, une explication réaliste des phénomènes naturels, tout cela est nécessaire à la création de la conception matérialiste du monde. Mais il faut

ajouter ici une vigueur, un mordant, je dirais une émotion, nettement marqués.

Il est aussi bien certain que notre pédagogie doit être une *pédagogie dialectique*. Autant que la dialectique est une science des lois de la pensée, elle est une méthode scientifique universelle qui est à la base de toute science, de la science pédagogique également. C'est pourquoi, du point de vue méthodologique, la dialectique est la base fondamentale de la pédagogie, en tant que science, de même qu'elle est la base de l'histoire, des sciences naturelles, etc...

Il faut en même temps que le contenu de l'activité pédagogique ait également à sa base la méthode dialectique. Ainsi, par exemple, tous les efforts des pédagogues soviétiques dans la question de la rédaction des programmes scolaires ont tendu à la création de programmes dialectiques dans le but de transformer l'antique école scolastique en une école de la vie nouvelle. Il n'est possible de créer l'école dialectique qu'en suivant cette voie. Il faut enseigner aux hommes à voir les choses et les phénomènes pendant leur développement, leur transformation, avec leurs antagonismes internes. Il est difficile de dire dans quelle mesure les programmes scolaires soviétiques ont atteint le but. En tous cas, un des buts essentiels fut de créer pour nos écoles des programmes qui obligent les écoles à sortir de leurs murs et à devenir des écoles de la vie. Et de toute façon les programmes de « complexes » (centres d'intérêt) du Conseil scientifique d'Etat ont accompli une grande œuvre et ont sorti notre école du point mort où elle était. Et ceci ne concerne pas seulement les écoles élémentaires d'enseignement. Partout, on s'attaque à la scolastique, aux dogmes ; partout on lutte pour la conception dialectique des phénomènes du seul monde matérialiste.

L'action de nos institutions et organisations pédagogiques doit également être imprégnée d'un *internationalisme actif*. Parallèlement à l'explication et à la confirmation du caractère prolétarien de classe de notre dictature, il faut souligner l'internationalisme du mouvement ouvrier, de

la lutte communiste révolutionnaire. Le citoyen de l'U.R.S.S. doit se sentir un citoyen de son pays, un défenseur et un combattant au premier état de dictature prolétarienne dans le monde. Mais en même temps, ce sentiment ne doit pas s'attarder à un nationalisme étroit, il doit être intimement lié au sentiment de l'internationalisme de notre lutte avec son véritable et réel caractère humanitariste.

La pédagogie soviétique est une pédagogie de propagande, d'activité révolutionnaire. Elle tend à conduire l'activité dans tout le système des institutions d'éducation. L'une de ses directives essentielles est celle de l'éducation et de l'enseignement par l'action, le travail pendant l'accomplissement d'une tâche vivante. L'individu qu'on éduque et instruit doit se sentir un acte, un créateur et non pas seulement une chose passive entre les mains des pédagogues, éducateurs, instituteurs et autres. A l'école, au syndicat, à la section soviétique, partout « l'activation » de l'objet même du travail pédagogique doit être le principe de l'enseignement.

L'utilisation du facteur travail à l'école, vers laquelle s'orientent toutes les institutions pédagogiques modernes est un des traits les plus caractéristique de notre pédagogie.

Un de nos mots d'ordre les plus importants est celui du travail socialement utile. Cela veut dire qu'à tous les instants de son auto-éducation ou de l'enseignement qu'il reçoit, l'individu ne doit pas faire son travail passivement comme il accomplirait une tâche qu'on lui a imposée, mais il doit le faire en toute conscience, en prenant une part active à l'œuvre commune de la population. Pour se rendre compte du vaste mouvement en faveur du travail socialement utile de notre école et des institutions d'éducation, il suffit de se rappeler la participation des élèves aux campagnes pour les récoltes aux soviets, pour l'accroissement des récoltes, l'amélioration des conditions d'hygiène ; la liquidation de l'analphabétisme, etc...

Le travail scolaire doit avoir un caractère polytechnique (Marx, Lénine) et non monotéchnique.

L'individu doit sortir de l'école nanti d'une instruction assez diverse, non seulement théorique, connaissant aussi les principales branches de la production et capable de travailler physiquement dans certaines de ces branches. C'est une chose très difficile que l'introduction du travail polytechnique, comme base de l'école, mais c'est une chose indispensable qu'il faut réaliser en dépit de toutes les difficultés. C'est une des principales tâches de l'école soviétique.

Avec la nécessité du « polytechnisme » voisine et se confond souvent la nécessité de lier l'enseignement au travail productif, ainsi que l'ont dit maintes fois Marx et les autres théoriciens du marxisme. Cette tâche n'est pas de l'enseignement polytechnique, mais cependant elle commence déjà, en partie, à se réaliser avec plus ou moins de succès. Citons comme exemples de cette réalisation les écoles d'usines, l'organisation de la pratique industrielle permanente dans les hautes écoles (stages), etc.

La formation de l'idéologie communiste, d'une morale communiste doit être assurément le résultat de toutes les influences pédagogiques. On y arrive autant par le contenu de tout le travail pédagogique et les éléments éducatifs pris à l'école, au théâtre, au cinéma, etc..., que par l'organisation générale et vivante de l'éducation. Et l'on saisit mieux toute l'importance des diverses formes d'autonomie scolaire, de self-government, à tous les degrés d'enseignement, et dans toutes les formes d'institutions d'éducation. Le lien intime avec les formes du mouvement communiste, la participation au mouvement des jeunes pionniers, à celui de Komsomol (les Jeunes communistes) et à celui du parti, ont une portée pédagogique formidable. Le travail dans ces organisations dépasse les limites de l'école et des autres institutions d'éducation, mais sa portée pédagogique ne saurait être mise en doute.

Le travail quotidien dans les organisations et institutions sociales de toutes sortes joue aussi un rôle important pour l'éducation collectiviste. On doit « pratiquer » le collectivisme non seulement sur les bancs de l'école

ou dans les organisations de pionniers ou Komsomol, mais aussi durant le travail effectué dans telle ou telle institution soviétique. Il est aussi hors de doute que le travail des syndicats, des sections de délégués auprès des soviets, etc... ont le même but.

Pour finir cette étude générale, revenons à la question posée au début de notre premier article : de quoi parlons-nous véritablement — est-ce de pédagogie ou de théorie de l'éducation ? Notre réponse est nette : *Nous devons concevoir la théorie de l'éducation du prolétariat comme l'activité pédagogique la plus large, après nous être débarrassés de l'étroite et vieille conception sur l'essence de la pédagogie.*

Des tâches autrefois inexistantes se posent devant nous, des possibilités nouvelles surgissent. D'importants résultats ont été atteints. Sur la voie de la « pédagogisation » de notre vie, nous avons déjà réalisé de grandes choses.

Un seul exemple. Il n'y pas bien longtemps, la Conférence des Maisons d'arrêt — dite Conférence pénitencière — achevait ses travaux. Celui qui a suivi les travaux de cette conférence a pu se rendre compte des merveilleux résultats obtenus dans le sens de l'influence pédagogique au sein des prisons. La Maison des prisonniers cesse d'être une prison au sens ancien du mot et devient un établissement d'éducation et de rééducation des individus. Il est possible qu'un succès égal ne soit pas partout atteint. Peut-être que sur le vaste territoire de l'Union il existe encore des Maisons d'arrêt ressemblant aux anciennes prisons. Mais il est bien certain que dans la plupart de ces maisons la tâche est tout à fait nouvelle, que les principales directives vont toutes, avec ensemble, dans le sens d'une imprégnation pédagogique sous toutes formes de ces maisons d'arrêt. Il convient de rappeler ici le témoignage enthousiaste qu'a donné Maxime Gorki sur la « communauté de travail de l'administration politique d'Etat (G.P.U.) » communautaire qui se compose aussi, il faut le dire, de « criminels » n'ayant pas encore atteint la majorité.

On pourrait donner de nombreux autres exemples. En tout cas, il est clair que jamais encore, dans toute l'histoire de son évolution, la pédagogie n'a reçu — non en utopie, mais

en réalité — de si vastes possibilités de développement, jamais elle n'a eu une signification aussi pleine de science importante et pratique.

La tâche entreprise pour créer le système de cette pédagogie n'est pas encore achevée, mais elle progresse et le temps n'est pas loin où paraîtront les premiers essais donnant une formule de ce système. La base fondamentale en est déjà établie, nous avons déjà une assise solide pour notre tâche. Il faut maintenant tendre toutes nos forces afin de poursuivre cette tâche et lui faire porter tous ses fruits.

A.-P. PINKÉVITCH.

Du texte en esperanto
de *La Nova Epoko*.

Collège Libre des Sciences Sociales

Hôtel des Sociétés Savantes (1^e étage)
28, rue Serpente, Paris - VI^e

— A partir du Jeudi 22 FEVRIER 1934 : tous les jeudis à 16 h. 30 très précises, la *Nouvelle Education et l'Architecture Scolaire* (avec petites Expositions et Projections lumineuses). — Cours de M. Horace Thivet, artiste-peintre, directeur de l'Office pédagogique d'Esthétisme.

— Première leçon, le Jeudi 22 février, à 4 h. 30, sous la présidence de M. Francis Jourdain, architecte, membre du Comité de Patronage de l'Office Pédagogique de l'Esthétisme.

LA DOCTRINE PEDAGOGIQUE : Pédagogie artificielle et pédagogie vivante. — La Vie scolaire ou Initiation au Travail humain. — Liberté, Discipline et Méthodes de Travail sont, à l'Ecole, fonction de l'auto-organisation de la Communauté scolaire. — Rôle adjuvant des Arts dans l'Education et dans l'Instruction. — Nécessité d'une refonte totale de la Législation scolaire.

— Jeudi premier mars 1934, à 4 h. 30 :

LA CLASSE : Le véritable travail des élèves et des Educateurs dans une classe. — Outillage, ameublement et aménagement (pratiques et décoratifs) correspondant à ce travail. — Les dépendances de la classe au point de vue locatif.

— 8 mars (pas de cours). Jeudi 15 mars 1934 à 4 h. 30 :

L'ECOLE : Plan idéal et pratique d'un Groupe pour la vie Scolaire et post-scolaire (points de vue : rural et urbain). — Les services annexes de l'Ecole.

— Jeudi 22 mars 1934 à 4 h. 30 :

LA DOCTRINE CONSTRUCTIVE : Synthèse des Etudes faites par la « Commission Mixte des Constructions et Aménagements scolaires » créée par l'Office Pédagogique de l'Esthétisme. — « Les Comités locaux des Constructions scolaires » freins économiques et régulateurs techniques.

NOTA. — Pour tous renseignements s'adresser à « l'Office Pédagogique de l'Esthétisme » (4, rue Gay-Lussac, Paris 5^e), le jeudi : anciens locaux du Musée Pédagogique. Téléphone : Gobelin 20-37.

Pour un naturisme prolétarien

Les naturistes empiriques au secours de la médecine officielle

L'humanité tombée en décadence par mépris ou par ignorance des lois naturelles et surtout par des abus alimentaires, a été comme nous savons tous, en proie à des maladies dangereuses, mortelles. Elle a dû s'organiser au fur et à mesure de leur croissance, pour mener une lutte efficace contre ces fléaux. Elle a créé sa Médecine, dont, hélas ! la manière d'agir (amputation, médicaments violents introduits dans notre organisme soit pour des raisons de prophylaxie, soit pour des raisons thérapeutiques, parfois par des procédés anormaux, tels que : piqûres, vaccins (serums, etc), n'a contribué jusqu'à présent qu'à aggraver la situation, qu'à enraciner plus profondément le mal, qu'à rendre les maladies plus *chroniques* (par conséquent moins curables) qu'auparavant.

Par exemple, la paralysie sous toutes ses formes, et la tuberculose qui attaquent de nos jours même l'enfance, le cancer qui fait son apparition déjà à l'âge adulte et la syphilis, pour laquelle il n'y a pas d'âge. En résultat, le globe terrestre est transformé en une ambulance immense et sinistre.

A côté de ce travail négatif et exterminant de l'Ecole officielle, l'humanité souffrante a été témoin, dès le début du siècle passé et pendant toute sa durée, de la plus noble et importante tâche qui ait été mentionnée dans les annales de son histoire à travers les siècles.

Des gens « incompetents » absolument étrangers au métier de guérir et de maintenir la santé, parfois même illétrés, ayant comme munition unique leur intuition et leur sentiment d'amour pour leurs semblables, redécouvraient des procédés de guérison et d'hygiène uniquement basés sur les moyens naturels.

C'est aux paysans illétrés Vincenz Priessnitz et à son contemporain, Johannes Schroth que revient le grand honneur de l'inauguration de l'ère nouvelle dans le naturisme curatif, dans la vie naturelle.

Tous les deux ont agi dans la même région spontanément et sans la moindre entente entre eux (leurs procédés étant d'ailleurs tout à fait différents) à Graefenberg, le premier et à Lindewiese, le second.

Les moyens employés, déjà presque connus de tous, étaient simples et naturels : de l'eau, du soleil, de l'air ; du mouvement, pu's des végétaux comme alimentation.

Le monde des tarés, intoxiqués, drogués est accouru en masse ; la majorité d'entre eux regagnait sa santé, sa vie. L'enthousiasme montait du sein de l'humanité qui retrouvait son chemin perdu, son paradis.

Plus tard des gens intelligents, instruits, mais toujours étrangers à l'université se mêlèrent énergiquement à la lutte. Surtout pendant la seconde moitié du 19^e siècle, nous remarquons : 1° Arnold Rikli qui, par sa méthode simple, mais efficace a mis en honneur les cures atmosphériques et principalement la cure de soleil à Bled en Slovénie ; 2° Schlöckers qui a prôné par ses éditions « Brot un Frucht » (le pain et les fruits), etc., le frugivorisme comme notre alimentation primordiale et idéale ; 3° Balzer, qui a suivi une direction semblable ; 4° l'abbé Kneipp à Wörtschoten qui, par son énorme travail : « Das Grosse Kneipp-Buch » a soulevé l'attention de tout le monde, aussi bien que la médecine officielle, et à qui est dû, comme on sait la rénovation de l'usage des sandales. Il a organisé dans un sens merveilleux les applications de l'eau en instituant ses ablutions

à l'arrosoir et en proclamant son principe de « non séchage ». Il s'est attaqué impitoyablement à la mode absurde et pernicieuse des vêtements, chaussures serrées, chapeaux, fards, recommandant inlassablement la légèreté, la largeur ainsi que le moins d'habits possible, la pleine liberté du corps et de la circulation du sang même aux points les plus éloignés du cœur. Il conseillait d'éviter soigneusement tout serrement de la peau et surtout du bas-ventre, région qui, malgré sa grande importance sur notre santé et, par conséquent, sur notre vie, est de notre corps, la plus maltraitée et la plus méprisée encore de nos jours.

Et enfin, voilà Lois Kuhne, à Leipzig qui fait son apparition au firmament naturiste, en la personne de qui l'idéal allait trouver son plus formidable promoteur et défenseur.

Contrairement au principe théorique qui régit la pathologie officielle et d'après laquelle les maladies seraient dûes à la virulence des agents microbien, Khune a opposé courageusement le sien, en disant que les déchets intérieurs et extérieurs sont la cause initiale de toutes les maladies sans aucune exception et que les microorganismes en sont la conséquence naturelle et inévitable. Le tube digestif, c'est leur fabrique et l'abdomen, c'est leur point de départ infectieux.

Ainsi il a institué son aphorisme de l'« unité des maladies » et nécessairement aussi celui de la « guérison unique » en la basant sur cet axiome : « c'est l'hygiène (propreté) qui guérit ». Par de très simples, mais logiques arguments, il a démontré le non-sens de l'interminable et toujours croissantes nomenclature de diverses maladies, tandis qu'elles ne sont que des symptômes, des manifestations secondaires.

Les immunités artificielles obtenues soi-disant par les nombreux vaccins, sérums, si pernicieux pour notre avenir immédiat et lointain et qui pourtant constituent la gloire et l'honneur de la médecine actuelle, seraient à remplacer par les immunités naturelles, l'apanage privilégié des organismes purs.

Son système de vivre et de guérir est complet. Il modifie la qualité de notre nourriture en déclarant le frugivorisme comme notre alimentation saine et légitime. Quant à la quantité, il donne la plus intelligente solution : « A la fin du repas, il ne faut pas sentir le poids de la nourriture. »

Sa méthode, dont la partie hydrothérapique (bains du tronc à friction et bains de siège à friction) est son initiative originale, est applicable à la majorité des malades. Ses livres, dont le plus important s'intitule « La nouvelle science de guérir » sont un véritable trésor naturiste.

Le travail accompli à cette époque pour le réveil des idées naturistes, si florissantes dans l'antiquité (Pythagore, Apollonius de Tiane, Platon, Epicure, Zénon, Sénèque et tant d'autres) fut certainement admirable, d'autant plus que la plupart des pionniers cités plus haut furent persécutés du corps médical, et pendant des années et des années traînés devant les tribunaux.

Leur enseignement acquiert plus de valeur encore, si on veut se rendre compte qu'en même temps, la médecine officielle appelait le monde entier à célébrer ses fausses conquêtes scientifiques, notamment : 1° La prétendue constatation que l'homme a besoin d'une grande quantité d'albumine (200-400 gr. par jour) et que le malade surtout devrait être gavé de viandes, d'œufs, de fromage, de graisses ; 2° la découverte du bacille de la tuberculose ; 3° la découverte de la « tuberculine », préparation qui devait sauver les tuberculeux, etc., etc..

L'ivresse de l'homme, dérouté et vicié, était à son comble. Désormais, il crut pouvoir impunément et sans graves inconvénients s'adonner aux jouissances gastronomiques et sexuelles. Le docteur, moyennant une rémunération « insignifiante » était là comme Rédempteur de ses fautes physiques. Tout à fait à l'exemple du Pape d'autrefois qui, par ses fameu-

ses « indulgences » était l'infaillible Rédempteur de ses fautes morales.

Cette activité salutaire de l'élite naturaliste n'a cependant pas manqué d'émouvoir la classe professionnelle. L'éloquence des faits était telle qu'elle a abouti à intéresser les médecins et surtout ceux d'entre eux qui luttèrent désespérément contre ces mêmes maladies que guérissaient les cures naturalistes.

Parallèlement à l'exposé que nous venons de faire sur les naturalistes « empiriques », nous jugeons utile, malgré la difficulté, d'ajouter quelques mots sur les naturalistes « scientifiques », ceux bien entendu, dont nous avons pu faire la connaissance par nos recherches de toutes natures.

Deux parmi eux, méritent surtout d'être cités : Alex. Haig, de Londres et Thomas Powell, de Los-Angeles.

Contemporains, ils ont agi dans la première décennie du siècle présent. Le premier est l'auteur du livre intitulé « L'acide urique, le principal facteur de nos maladies » et le second n'a pas hésité, avec une documentation accablante, à lancer en 1909 par une édition volumineuse sa théorie sur les globules blancs.

La théorie de l'acide urique étant suffisamment débattue dans les milieux compétents et ainsi connue par presque tous, je me dispense de m'en occuper davantage. Mais il n'en est pas de même pour la théorie des globules blancs.

Autour d'elle a régné jusqu'aujourd'hui, un mutisme mystérieux, inexplicable. Un dédain injustifié y est opposé même de la part des milieux naturalistes, pour lesquels pourtant elle constituerait une arme importante contre les principes et enseignements fallacieux de l'École officielle. Il aurait fallu au contraire en faire une diffusion et une propagande intense pour montrer quel est l'ennemi de la santé le plus dangereux et le plus ignoré, mais cependant le plus facile à combattre.

(A suivre).

B. VROCHO.

NOTES

SUITE DE LA REPOSE A HULIN

Faut-il manger de la viande pour se réchauffer ?

Passons maintenant à l'analyse pour ainsi dire psychologique.

D'abord, êtes-vous sûr d'avoir choisi l'aliment qu'il vous faut, la viande, pour remédier à votre état ma'adif ? Pourquoi n'avez-vous pas demandé cette chaleur à la grande variété des fruits secs et oléagineux et au miel qui tous, peuvent pleinement remplacer la viande sans en avoir les graves inconvénients.

Alors ? Alors vous suivez la routine. Notre intelligence est tellement brouillée par des conceptions erronées sur la genèse des maladies (microbes, etc...) que nous avons peur de toucher du doigt la vérité : que l'homme est essentiellement le produit de ses habitudes, surtout de sa diététique. Evidemment si l'homme mène une vie saine à tous points de vue : nutritive, sexuelle, intellectuelle, conforme à sa nature ; s'il uti-

lise dans une juste mesure l'artificiel de la civilisation, il prospérera physiquement et moralement, il ne connaîtra pas les affres des « maladies » parce qu'il sera immunisé contre toute attaque nocive, microbienne ou non ; bref, il sera bien portant. Il parcourra naturellement tous les cycles de la vie et la mort viendra aussi naturellement sans aucun indice pathologique.

Au contraire, si les conditions hygiéniques dans lesquelles ont vécu ses parents l'ont fait hériter d'une constitution chancelante, d'une résistance cellulaire précaire, et si, par la suite, il mène lui-même une vie anormale, ses forces défensives et offensives (défense et attaque étant la loi universelle de la vie) faibliront sous les chocs incessants exercés par l'ambiance organique : hommes, microbes, influences extérieures : atmosphère, chaleur, froid, électromagnétisme, etc... auxquelles l'homme incombe tantôt lentement, tantôt brusquement.

Il m'a paru indispensable de donner ces quelques explications pour vous écrier maintenant : vous êtes frileux, vous n'arrivez pas à vous réchauffer d'une manière satisfaisante parce que vous êtes malade.

Vous êtes malade, ou tout au moins physiquement déséquilibré parce que la vie que vous menez est trop artificielle. Je me borne seulement à vous parler régime.

Cuisine compliquée, raffinée, cadavérique, épicée, grasseuse. Votre tube digestif, de la bouche à l'anus, n'est qu'un vaste champ d'irritations, de fermentations, de congestions, d'aigreurs, dont la constipation ou la diarrhée, ou les deux alternativement, sont les principales caractéristiques.

Le frileux présente l'image d'un volcan qui pendant la saison sèche et chaude se met en éruption (comparer avec les sueurs abondantes, cuisantes et froides du frileux, s'il n'a pas encore, bien entendu, atteint le degré plus avancé de l'essoufflement) pour se calmer pendant la saison froide.

La chaleur que vous créez ainsi par votre régime et par votre viande est, de par sa synthèse, incendiaire et mal répartie. Ce n'est pas le centre du corps qui en bénéficie. Les extrémités et la périphérie sentent à peine son rayonnement, d'où cette sensation pénible de froid.

Ne vous donnez pas l'illusion que vous consommez de la viande par nécessité calorifique, mais par une simple habitude dont vous êtes l'esclave. C'est le palais seul qui réclame. Il est comme ces bourgeois qui réduisent leurs frères à l'état de prolétaires en accaparant tout et en les obligeant à fonctionner toujours démesurément pour sa seule satisfaction égoïste, sans égard pour le déséquilibre qu'il suscite.

Le palais a la mission d'exercer un contrôle sévère sur le ravitaillement de toute la communauté : mais, pour des causes multiples, dont la commercialisation générale est la principale, sa collaboration avec l'instinct et l'intelligence va s'atrophiant. La fantaisie domine ; les masses alimentaires, toxiques par leur valeur chimique et écrasantes par leur volume excessif, peuvent alors forcer l'entrée que ne surveille plus notre partier dégénéré. Au lieu de reconstituer normalement l'organisme elles le surmènent, paralysent son développement, annihilent ses résistances naturelles contre les diverses maladies qui sont la conséquence fatale de cette erreur.

Vous êtes frileux parce que votre sang est vicié, acide au lieu d'être alcalin. Il ne peut plus assurer les échanges matériels : le métabolisme. Il est plein de déchets organiques et alimentaires qu'il charrie continuellement sans pouvoir s'en débarrasser régulièrement. D'où sang veineux très abondant. Par contre le sang artériel, beaucoup moins volumineux qu'à l'état normal, est pauvre en éléments nutritifs et toniques et il ne parvient à irriguer que le centre du corps. Les extrémités et la périphérie en souffrent, leurs vaisseaux capillaires ainsi que leurs glandes sous-jacentes sont considérablement obstruées et la raideur des vaisseaux sanguins et lymphatiques correspondants oppose au liquide circulant une résistance douloureuse et toujours grandissante.

Je vais illustrer mon exposé par un exemple pour rendre plus évidente la vérité.

Mme X... est une jeune femme qui habite une ville voisine de Nice et qui suit très assidument mes cours naturistes depuis plus de deux mois. Son état physique était lamentable ; poumons pris, otite en forma-

tion, gorge irritée, cerveau brouillé, nerfs excités, gastrite, enthérite chroniques. Mais le comble c'est qu'elle souffrait d'une constipation opiniâtre et douloureuse, datant de plusieurs années, que n'étaient point parvenus à réduire tous les adjuvants chimiques ordonnés par les nombreux spécialistes consultés. Toute la région abdominale et anale était sensible au simple toucher. Ses rapports sexuels conjugaux, auxquels elle s'astreignait de temps en temps pour éviter tout déséquilibre au foyer, loin de lui procurer jouissance et bonheur, n'étaient pour elle qu'une corvée tyrannique.

Naturellement, elle était très frileuse, même durant la belle saison. Et elle se présentait à mon Institut enfoncée dans ses lainages et écharpes « pour ne pas attraper froid ».

Elle mangeait de la viande pourtant, puisqu'elle est propriétaire de deux boucheries fort prospères.

Cette élève a prospéré d'un jour à l'autre, et à un rythme étonnant, à tel point qu'aujourd'hui, au début du troisième mois de son traitement, elle se sent complètement rétablie au point de vue intellectuel et au point de vue physique (il faut ajouter qu'elle n'a pas abandonné son travail un seul jour). Pour la première fois depuis des années, son intestin fonctionne enfin normalement.

Cette femme peut cette année braver le froid, beaucoup moins couverte que l'année dernière, et sans en souffrir. Accidentellement, au cours de son traitement, elle ajoutait parfois tricot et chandail et je devais en effet tempérer son bain froid car je la sentais frileuse.

Fallait-il alors retourner à la viande ? Jamais ! Vrocho a des principes qu'il ne laisse point transgresser. D'ailleurs le mal lui était connu :

La frilosité de la malade coïncidait toujours avec sa constipation ; elle n'apparaissait que le jour où l'intestin faisait de nouveau grève : état chronique et opiniâtre créé et maintenu sans aucun doute par la viande et ses complices.

Leçon à retenir : La frilosité, comme tout état pathologique, est due notamment au fonctionnement déficient des émonctoires. Ce n'est donc pas l'augmentation du feu intérieur qu'il faut rechercher, mais au contraire la diminution de la congestion de nos entrailles pour que le sang, dégagé des lieux de l'incendie (irritation, fermentation, etc...) puisse dorénavant circuler librement dans toutes les parties du corps où il rétablira l'équilibre des rapports individuels et sociaux de nos innombrables unités cellulaires en les ravitaillant convenablement (sang artériel) et en les nettoyant bien (sang veineux).

B. VROCHO.

P.S. — Notre camarade Vrocho se fera un plaisir de donner des conseils naturistes à ceux qui lui en demanderont. Nous publierons ses réponses toutes les fois qu'elles seront susceptibles d'intéresser de nombreux lecteurs. On peut lui écrire directement :

B. VROCHO, « Aux Naturistes », Palais Rocatella, place Guynemer, Nice.



Journaux et Revues

LES CAHIERS DU CONTRE-ENSEIGNEMENT :

N° 14 : *Les Organisations d'Enfants II.* — La presse enfantine et les organisations prolétariennes d'enfants.

Opuscule très documenté sur les organisations non confessionnelles d'enfants d'abord (Ligue de l'Enseignement, Faucons Rouges, Ligue Maritime, Ligue de la Croix-Rouge) puis sur la presse enfantine.

L'étude de cette presse est certainement la meilleure qui ait été publiée à ce jour : presse catholique militante, presse catholique de masse, presse Offensardt, nouveaux journaux d'enfants, parmi lesquels le *Benjamin* dont nous avons plusieurs fois parlé.

Le chapitre de la *Presse enfantine prolétarienne* est, hélas ! vite traité. *La Gerbe* y est critiquée d'une façon fort judicieuse. Nous en approuvons notamment la conclusion : « Mais *La Gerbe*, journal avant tout pédagogique, rédigé uniquement par les enfants, purement culturel, ne saurait, même considérablement améliorée dans son contenu et sa diffusion, lutter seule contre la presse enfantine bourgeoise. C'est pourquoi un journal de masse, rédigé et contrôlé par les organisations prolétariennes constitue un véritable besoin ».

Mon camarade, devait répondre à ce besoin. Je crois bien hélas ! que sa parution n'est encore une fois pas allée plus loin que quelques numéros. Le problème reste donc tout entier à résoudre.

Le mouvement d'enfants prolétarien s'ébranle difficilement aussi. Nous ne devons cependant ni sous-estimer ni surtout ridiculiser les essais en cours. Rendons hommage au contraire aux camarades dévoués qui, après leur tâche quotidienne, se vouent à une des entreprises les plus délicates et les plus ingrates.

C. F.

— N° 12 : *Karl Marx et l'Education* (pour le cinquantenaire de la mort de Karl Marx).

Contient quelques documents essentiels magistralement rédigés par Karl Marx et dont nous nous contenterons de citer quelques passages :

« L'ancienne école était celle de l'étude passive, elle obligeait les hommes à s'assimiler quantité de connaissances superflues, inutiles, mortes, qui bourraient le crâne et faisaient passer la jeune génération sous la toise commune des bureaucrates. Mais vous commettiez une énorme erreur en tendant de conclure qu'on peut devenir communiste sans s'être assimilé ce que les connaissances humaines ont accumulé. Il serait erroné de penser qu'il suffit de s'assimiler les mots d'ordre communistes et les conclusions de la science communiste sans s'assimiler la somme de connaissances dont le communisme est lui-même la conséquence ».

« Nous n'avons pas besoin qu'on apprenne par cœur, nous avons besoin de développer et de perfectionner la mémoire de l'élève par la connaissance des faits essentiels, car le communisme deviendra un mot creux, une enseigne superflue, et le communiste ne sera qu'un fanfaron, s'il n'a pas revu dans son esprit les connaissances acquises ».

Cette collection des *Cahiers du Contre-Enseignement* mérite d'être lue par tous nos camarades.

Les Cahiers féministes (7, rue Santos-Dumont - Paris (xv^e). Le numéro de janvier 1934 recommande pour éternes, le livre de Carlier « Voyages ».

Ar. Falz (Yann Sohier, à Plourivo, Côtes-du-Nord). — Le numéro de décembre 1933 contient un fort intéressant article sur « Le peuple qui ne sait pas lire sa langue ». On y expose entre autres le réveil des langues maternelles en Afrique (Peuhls, Bantous) et en Amérique (Guaranis, Mayas). — R. G.

LES ETAPES DE LA GRAVURE SUR BOIS, N° Spécial de Noël du Bulletin officiel de l'Union Syndicale des Maîtres Imprimeurs, 7, rue Suger, Paris. Prix : 70 fr. Etranger, 85 francs et recommandé.

Nous avons signalé les années précédentes les beaux numéros de Noël édités : *Les livres chez eux*, *Florilège de l'Imprimerie*, *Les livres à la ville*.

Le N° de cette année est plus particulièrement original et intéressant, pour nous surtout. Il donne une étude très complète de la gravure sur bois avec de très nombreuses reproductions d'œuvres diverses. Seule la période contemporaine est, à notre avis, bien écourtée : aucune reproduction n'en signale les caractéristiques certaines. La photographie, en effet, les procédés divers d'héliogravure ensuite, ont détrôné la gravure sur bois en tant que technique de reproduction de dessins ou de paysages. Mais la gravure sur bois, technique artistique d'illustration, a repris de la vigueur du fait justement qu'elle était dégagée des conventions professionnelles : l'artiste peut davantage donner libre cours à sa fantaisie. Une nouvelle ère de la gravure sur bois est aujourd'hui commencée.

L'ouvrage est copieusement renforcé par une centaine de pages de reproductions magistrales réalisées avec les procédés les plus modernes, par les meilleurs imprimeurs de France.

COMMUNE, 24, rue Racine, Paris.

« Commune » est la revue de l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires.

« Commune » veut être une revue de combat, contre le fascisme, pour l'U.R.S.S., contre la culture bourgeoise, pour la révolution prolétarienne.

Enfin, « Commune » a pour comité directeur les grands noms de : H. Barbusse, A. Gide, R. Rolland, Vaillant-Couturier.

« Commune » est une revue révolutionnaire, ce n'est pas une revue de combat. Cela tient peut-être à ce que les principaux collaborateurs sont des écrivains de méritiers. (1)

Il est des noms que l'on ne devrait pas trouver au sommaire d'une revue qui se réclame de la révolution. Au N° 4, au sujet d'une enquête : « Pour qui écrivez-vous ? », on relève les noms de : P. Dominique, Fabre-Luce, A. Fischer, Ch.-H. Hirsch, R. Lalou. La nécessité de cette enquête auprès de tels écrivains n'apparaît guère. Écrivains bourgeois, ils ne peuvent écrire que pour la bourgeoisie qui les lit et pour eux. Les commentaires d'Arago à leurs réponses n'apportent rien qu'on ne sache déjà.

L'article de I. Ehrenbourg sur Duhamel n'a, lui aussi, aucun caractère révolutionnaire.

Pourtant, il y a du bon travail à faire. Les divers textes consacrés au Maroc le prouvent. F. Galan fait un historique précis des menées de l'Espagne et de la France au Maroc. F. Jean donne un bon poème. Le récit d'un déserteur est très intéressant.

Cet ensemble de textes a une grande portée révolutionnaire. Il doit montrer aux directeurs de « Commune » que là est le véritable travail de leur revue.

Marcel FAUTRAD.

ANTHOLOGIE : Georges Linze, 116, rue Xhovémont, Liège.

« Anthologie » est une revue qui cherche à dégager les divers courants poétiques de notre époque. C'est une revue courageuse qui intéressera ceux qui aiment la poésie moderne.

Son directeur, Georges Linze, n'est pas seulement un poète de valeur, mais un homme qui aime l'enfant et qui se penche avec intérêt et sincérité sur toutes ses manifestations. Ce qui est rare à une époque où la majorité des « pédagogues » reste farouchement opposée à une pédagogie pour l'enfant.

Georges Linze a publié des notes justes et délicates sur le « Mystère de l'Enfance » (C. Freinet, E.P. 1933, n° 5).

Il a publié deux luxueux livres pour enfants : « Aventures de Riquet en Ardennes » et les « Vainqueurs de l'Océan » (Ed. Desoer, Liège). Le premier est le récit du voyage d'un jeune garçon à travers les Ardennes. Livre simple, qui fait connaître et aimer cette belle

(1) Dans « Rabkor », revue rédigée par des rabeors, on trouve un ton très différent de celui de « Commune ». On y rencontre réellement l'expression d'une littérature de classe.

province. Le deuxième est formé de courtes et poétiques biographies consacrées aux grands voyageurs : Colomb, Magellan, A. de Gerlache, Alain Gerbault, Lindbergh. Ces livres ont leur place dans toute bibliothèque d'enfant.

Les éditions Desoer ont par ailleurs chargé Georges Linze de moderniser, je dirais de rajeunir, trois livres de lecture en usage dans les écoles belges : « Pour les petits » (Cf. Freinet, E.P. 1933, N° 9), « Pour les Enfants », « Pour les Ecoïers ». Tâche ingrate, Georges Linze a réussi. Il a illustré ces livres de superbes photos : non des photos de monuments, mais des photos vivantes d'enfants, d'animaux, de machines. De plus, il a introduit dans ces livres des textes d'enfants. C'est un fait unique, je crois, dans l'histoire des manuels.

Georges Linze suit avec attention nos réalisations. Il écrivait dernièrement : « Freinet édite des choses admirables. »

Qu'il soit assuré de notre sympathie pour tout ce qu'il tentera pour l'enfance.

LIVRES

— Robert Lambry : *Le dessin chez les petits*, Editions du Cerf, à Juvisy S.-et-Oise), 1 volume.

Nous donnons d'autre part, dans notre article de tête, une étude détaillée de ce qui est notre technique nouvelle du dessin. Il nous sera plus facile maintenant de tirer du livre de R. Lambry les éléments susceptibles de nous aider, tout en faisant sentir les insuffisances fonctionnelles de la méthode qu'il préconise.

Notre désaccord éclate dès la première phrase du livre. L'auteur dit : Le principe fondamental du dessin est celui-ci : on doit observer, retenir et faire la tâche du modèle ». Nous disons, nous, que c'est mettre à la place de l'essentiel un simple détail technique et qu'il faut voir plus profond et plus avant : *Le principe fondamental du dessin est d'être l'expression d'un besoin fonctionnel des enfants*. Faute d'avoir compris cette nécessité pédagogique l'auteur confondra sans cesse au cours de son ouvrage l'art et la technique se contentant de faire de ses élèves des techniciens plus ou moins exercés et non des artistes.

Contradiction fondamentale d'ailleurs : L'auteur entrevoit les possibilités géniales de l'art enfantin puisqu'il cite Anatole France (Le livre de mon ami) ; Les petits enfants sont des génies méconnus ; ils prennent possession du monde avec une énergie surhumaine. Rien ne vaut cette première poussée de la vie, ce premier jet de l'âme » et Pierre Bovet : « La richesse de vision par laquelle l'artiste se distingue de l'homme du courant consiste non pas tant en ce qu'il a eu le talent « d'acquiescer » qu'en ce qu'il a eu le bonheur de « ne pas perdre ». Il a gardé la façon de voir de l'enfant que la vie n'a pas conduit encore à faire mille distinctions ». Et pourtant il demandera à de tout jeunes enfants : « Dessinez une table avec ses quatre pieds... observez d'où tu es la table que voici... ».

Nous n'accordons une bien plus grande importance à la projection exercée au moi, sans *moûté immédiat*, ce qui ne signifie point que l'enfant ne sache pas et ne doive pas observer, ni que cette incantation de voir ne puisse s'éduquer. Mais nous savons par expérience combien le travail devant un modèle peut être stérile et destructeur de tout élan artistique. Et nous connaissons des artistes de valeur qui, incapables de rien faire d'original devant un modèle, ne donnent leur plein génie que dans leur ivresse de création totale !

La scolastique peut former des artistes moyens. Mais sans l'élan, sans la vigueur d'une vie puissante qui s'impose au spectateur, il ne saurait y avoir de grande œuvre d'art.

Ces réserves faites, si nous restons sur le terrain de la technique et si on tient compte que nous ne sommes pas partisans, au premier degré de ces exercices soi-disant méthodiques dont le plus grave danger est de détruire la vie, on peut trouver dans ce livre quelques conseils pratiques intéressants, par exemple cette recommandation de procéder par touches.

Et encore cela dépend beaucoup des outils employés : Donnez à l'enfant des couleurs à l'eau à discrétion et de beaux pinceaux : il travaillera nécessairement par tâches parce qu'il ne pourra pas faire autrement. Au contraire, avec le crayon, premier et ordinaire outil de l'enfant, c'est la ligne seule qui peut être réalisée.

« Nous estimons, dit l'auteur, que les fournitures classiques sont des *obstacles* et nous supprimons les éducateurs d'y faire appel le moins possible. »

« N'existerait-il pas pour nos petits une *baguette magique*, à la fois résistante et souple, absolument gratuite, facile à tenir, s'adaptant au gré de chacun, capable de leur fournir la clarté de vue la plus ample et de concourir en un mot au parfait équilibre physique et intellectuel de tout leur être ? »

Non seulement ce précieux instrument se trouve à la portée des moins favorisés, mais il a fait ses preuves, et, grâce à lui, des centaines d'élèves ont pu obtenir de surprenants résultats. Une brindille encore verte mais déjà solide est coupée sur un arbuste quelconque ne possédant pas trop de moelle, et taillée en biseau, comme le montre notre dessin ; l'extrémité aplatie de cette baguette peut avoir un demi-centimètre de largeur, et il suffit de deux coups de canif pour la réaliser. Pour s'en servir on la trempe tout simplement dans l'encrier : peu importe la qualité de l'encre ni sa couleur.

Il est certain qu'avec un tel outil les bambins se trouvent incapables de se noyer dans les détails ni de signoler inutilement leurs tableaux. »

Nous ajoutons que cette baguette sera précieuse aussi pour la préparation des clichés lino, sur lesquels c'est la tâche qui doit dominer. Nous recommandons pour cela les plumes à bout plat. Cette baguette nous paraît supérieur.

Les exemples de dessins d'enfants donnés dans ce livre donnent raison à nos critiques : rien d'original, d'émouvant. On y sent partout l'action scolastique qui applique anormalement l'enfant à une tâche qu'il ne sent pas. Si les résultats seuls justifient la valeur d'une méthode, la nôtre doit être la meilleure : l'âme de l'enfant transparait dans leur graphisme, et nous retrouvons à leur contact un peu de ce génie surhumain dont parle Anatole France.

Laissons aux cours secondaires, aux académies de dessins, le soin d'enseigner une technique plus précise. Vivons avec nos enfants, laissons-les vivre et se réaliser, aidons-les à observer, à comparer, mettons à leur disposition l'installation et les outils nécessaires. La richesse infantine fera le reste.

C. F.

L. HAUTESOURCE : *Françoise entre dans la carrière* (Considérations sur l'école d'hier et d'aujourd'hui). — Editions de la Baconnière à Neuchâtel : 15 francs.

Une grande habileté littéraire rend de lecture attachante une discussion soutenue sur l'école d'hier et d'aujourd'hui. Une trop grande habileté, dirions-nous, qui vous empêche au début, vous fait approuver sans réserve l'auteur qui semble ensuite tourner bride après s'être amusé de vous.

De sorte que, malgré quelques lettres excellentes, ce livre nous apparaît comme bien dangereusement superficiel. L'auteur s'est saisi de quelques opinions courantes, dont quelques-unes sont d'un bon sens lumineux, tandis que d'autres doivent être dénoncées comme des jugements prévenus et injustes.

Françoise est une jeune institutrice qui vient de terminer ses études ; elle est même passée par l'Institut J.-J. Rousseau où elle a travaillé avec des maîtres de la Nouvelle Éducation. L'expérience lui fera peu à peu réviser tous ses jugements jusqu'à se rallier presque totalement à l'ancienne école.

L'Éducation scientifique qui dégénère en manie prématurée mérite certes les railleries de l'auteur : « Rien à faire dans cette classe modèle. Parfois je me produis l'effet d'être dans l'officine d'un physicien, au milieu d'une infinité d'instruments de précision admirablement réglés. Tic, tac ! Tic, tac ! le balancier va et vient et l'aiguille tourne. Moi seule bats à contre temps. Vingt fois par jour je me sens en humeur de bouleverser cette belle ordonnance, de faire la nique à la « science pédagogique » et de crier à toute cette jeunesse, en la lâchant dans un pré : Courez ! criez ! Grimpez aux arbres, déchirez vos jupes aux épines !... Egratignez les bras et les mollets ».

Mais c'est à notre avis une erreur cependant de croire que le seul secret de l'éducation s'appelle *Amour*. Ce secret est valable pour quiconque a suffisamment de dons pédagogiques intuitifs susceptibles de remplacer la science pédagogique naissante. Mais allez donc essayer d'*aimer* 30, 40 gamins si vous ne savez point les occuper, les *enthousiasmer*. Enthousiasmer la jeunesse, là serait plutôt le véritable secret pédagogique.

D'aucuns peuvent créer cet enthousiasme par un physique agréable, joint à une voix chaude et à une mimique géniale. Ils sont l'exception. Pour les autres, pour la grande masse des éducateurs qui sentent l'impuissance du seul amour et l'insuffisance de leurs dons innés personnels, il faut une technique précise. C'est cette technique que nous essayons de créer. Et elle a besoin, dans une large mesure, de la science pédagogique.

C'est cette fausse conception du métier d'éducateur qui autorise l'auteur aux conclusions réactionnaires que nous avons signalées. Il y a eu certes, autrefois, des instituteurs geniaux qui ont pu obtenir de leurs élèves plus que les éducateurs actuels avec leur science ; il en existe encore. Ils sont l'infime minorité qu'on nous a présentés longtemps comme modèles, sans nous indiquer le chemin véritable qui mène à cette maîtrise.

Que de sophismes d'ailleurs mériteraient d'être relevés dans cette conclusion : ce sont d'ailleurs les mêmes qu'on ressort éternellement contre l'éducation nouvelle :

« Si ce n'est pas à l'École que l'enfant apprend à se plier aux grandes lois qui régissent l'humanité, où l'apprendra-t-il ?.. »

...L'enfant, ne vous y trompez pas, n'est heureux que dans l'ordre — vous le faites vivre dans l'anarchie et la confession... vous le frustrez de ce levier puissant qui seul donne à la vie son équilibre : la discipline... »

Il y a pourtant dans ce livre des pages d'un étonnant bon sens. Nous devons en citer une qui corrobore ce que nous avons dit bien des fois de l'interdépendance organique entre l'école et l'organisation sociale, économique, et donc politique.

L'école traîne de classe en classe la traditionnelle « mauvaise élève » dont nul ne peut rien tirer. L'institutrice se rend un jour à sa demeure et la surprend chantant un chant solaire tout en vaquant aux travaux du ménage dans un taudis.

« Me voici, moi, la maîtresse, au milieu de cette misère. Je n'ai jamais connu la faim, ni le souci, ni l'angoisse du lendemain. Ma famille unie et honorée, mes cent francs par mois (suisses), mon sacerdoce officiel m'apparaissent comme autant de privilèges formidables et immérités... J'ai honte de mes mains blanches, de mes joues roses et pleines, de mon estomac satisfait. Il me semble que ma robe coquette et soignée injurie toute la pauvreté de ce logis dépourvu... Les paroles dures, les punitions qu'elle a déversées sur la « mauvaise élève » se dressent accusatrices... La pédagogie lui apparaît soudain comme une science creuse, vaine et sans humanité. Je compare mes problèmes scolaires à ceux que pose la vie et leur ridicule me couvre de confusion.

« Que peut bien faire à Jeanne Véron, je t'en prie, que la densité de l'huile soit 0,888, que le volume s'exprime en mètres cubes, ou qu'un participe passé qui se respecte doit s'accorder avec quelque chose ?... Inattentive, inerte, paresseuse, indifférente, dit le bulletin d'école... En réalité je viens de la surprendre : débrouillarde, vive, tout cœur et nerfs, sensible et délicate... Je ne

suis plus étonnée qu'il y ait des gens vicieux et méchants sur la terre. Si je devais vivre au milieu de ces laideurs, de ces rejets de cuisine et de lessive, de ces guenilles pendues à des ficelles aux fenêtres, des criaileries perçues à travers les portes mal fermées, mal jointes, je deviendrais en quelques jours un monstre dangereux... »

Ces aperçus, que l'auteur tourne tout simplement contre l'école nouvelle alors qu'ils atteignent très profondément la conception pédagogique traditionnelle, ne nous empêchent cependant pas de considérer cet ouvrage comme une sorte d'escamotage littéraire des grandes questions pédagogiques actuelles.

A. DINI : *Se guérir en mangeant*. — Chez l'auteur, 13, rue Henri Bocquillon, Paris, 15^e, Prix : 15 francs.

Le titre de ce livre n'est pas très bien choisi. On croit, au premier abord, que l'auteur va se contenter de vous enseigner l'art de vous alimenter, et seulement cet art, parce qu'il le croit suffisant à votre régénération. Et il existe en effet une certaine école, notamment celle de De Castro, qui prétend tout guérir par le jeûne ou l'alimentation rationnellement équilibrée.

Dini nous présente, lui, une doctrine complète et qui, pour le commun des mortels, nous paraît plus efficace. Nous dirons même que son livre, et ses recommandations, nous paraissent les plus sages que nous connaissions pour l'orientation vers le naturisme des gens soit-disant bien portants.

Et Vrocho ? dira-t-on ?

Vrocho traite surtout les malades, ceux qui, triturés pendant des mois ou des années par les médecins viennent à son institut comme d'autres font appeler le prêtre pour l'extrême-onction. Pour ces malades, chaque jour, chaque heure, chaque minute comptent. Il s'agit de supprimer immédiatement tous les poisons ou excitants divers qui intoxiquent le corps. Vrocho évitera au maximum la réaction par manque d'excitants à l'aide de sa cure basée sur les réactions chaud-froid-exercice-repos. Il n'acceptera qu'une alimentation pure.

Pour ceux qui pourraient venir à l'Institut Vrocho, le livre de Dini est tout à fait inutile.

Mais pour les camarades « qui ne sont jamais malades » même s'ils sont obèses ou étrangement nerveux et congestionnés et qui doivent continuer leur travail normal, il y a quelque danger à se mettre du jour au lendemain à un régime naturiste désintoxicant, à cesser brusquement tous les excitants, alors qu'on ne connaît pas d'une manière suffisante la technique thérapeutique susceptible de suppléer à ces excitants. Il peut en résulter un affaiblissement physique et nerveux, de la dépression, de la fatigue, de la maladie même — tous symptômes salutaires en eux-mêmes sans doute, mais qui peuvent mettre l'individu dans l'impossibilité de continuer son travail, et peut-être, s'il n'est pas scientifiquement convaincu, le rejeter vers le carnivorerisme et l'excitation.

La meilleure technique, dans ces cas, quelques réserves mises à part, nous semble cel-

le de Dini : se rendre compte d'abord, que certains aliments sont du poison véritable et ne jamais plus en manger : viandes avariées habilement transformées par le commerce, gâteaux des pâtisseries, tabac, alcool — que d'autres aliments sont nocifs également, mais à un degré moindre et que, à titre de transition, on pourra les conserver pendant quelque temps : viande une ou deux fois par semaine, œuf de moins en moins aussi, quelques rares verres de bon vin.

On ne veut pas se séparer non plus, de but en blanc, des plats bien cuisinés qui suscitent le plaisir de la table qui est pour tant d'humains une raison de vivre : Dini vous enseigne dans son livre comment on peut préparer des plats savoureux, des sauces déconcentrées, qui flatteront le goût en intoxiquant au minimum. Il donne même dans son livre un nombre important de menus qui ne sont pas végétariens, mais qui permettent de s'aiguiller vers le végétarisme sans sacrifices excessifs.

Dini aurait cependant tendance à laisser croire que ces menus déconcentrés peuvent constituer l'alimentation normale des naturistes.

Il faut que les lecteurs s'habituent à voir plus loin et à continuer leur évolution : ils apprendront à aimer, à déguster une salade sans sel ni vinaigre ni citron, avec très peu d'huile ; à aimer délicieusement un plat de pâtes saupoudré d'un tout petit peu de fromage, ou du riz cuit à l'eau et assaisonné de même. Ils mangeront avec plaisir une pomme de terre, des carottes cuites à l'eau s'ils peuvent se procurer du bon pain naturel comme il en existe encore dans certains villages, fait avec de la bonne farine moulue à la pierre, et du bon levain naturel — si, n'en trouvant pas, ils peuvent se le fabriquer eux-mêmes (car le pain complet du commerce est souvent très insipide à cause de la mauvaise qualité de la farine et de l'excès de levure) ils arriveront à trouver un plaisir naturel non négligeable à un repas de fruits avec pain. Ils ne boiront plus de vin parce qu'ils n'auront plus soif. Ils s'orienteront peut-être même vers le fruitarisme, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé eux-mêmes la synthèse qui paraît leur convenir.

Dini ne semble pas, lui, vouloir pousser si loin l'alimentation naturiste. La preuve en est qu'il affirme que ses adeptes pourront dîner en ville une ou deux fois par mois, sans se faire remarquer par le rigorisme des naturistes.

Certes, nos camarades seront libres de se arrêter à ce stade intermédiaire où l'on peut ingurgiter encore viandes, sauces et poissons sans danger... c'est-à-dire sans réaction violente. Mais il faut qu'ils sachent justement que ce manque de réaction violente est une preuve que leur corps est loin encore d'être assaini et purifié.

Un corps vraiment désintoxiqué doit réagir pour l'élimination du poison : vous avez, accidentellement, mangé de la viande ou un gâteau « évolué », ou une sauce excitante. Ces « salétés » pour employer le mot de Vrocho, doivent être expulsées aussitôt de votre corps : diarrhées, rougeurs, furoncles,

etc... Mais vous serez certainement moins malade et moins longtemps, avec votre diarrhée ou vos furoncles, que l'adepte de Dini avec son absence de réaction.

La santé doit s'obtenir par la purification du corps, le rétablissement des instincts naturels de sensibilité des organes au poison : grâce aux symptômes immédiats qui accompagnent toute erreur alimentaire, chaque individu doit parvenir à établir sa propre synthèse alimentaire. Présenter cette synthèse scientifiquement, même en pesant les aliments ou en mesurant les calories, mais en oubliant de désintoxiquer totalement le corps, c'est encore une erreur scientifique qui peut flatter des civilisés intoxiqués, mais qui ne mène pas encore à l'harmonieuse santé.

Dini a par contre bien raison de dire que la santé est une synthèse et qu'il ne peut pas y avoir santé équilibrée, même si l'alimentation est parfaite, tant que les muscles ne pratiquent pas un exercice harmonieux et normal, que les poumons ne respirent pas abondamment un air pur, que le corps lui-même, débarrassé au maximum de ses vêtements ne s'aère pas ou ne s'expose pas au soleil vivifiant.

Recommandation essentielle pour nos camarades instituteurs : vous aurez beau réformer votre alimentation, pratiquer idéalement l'hydrothérapie, vous n'aurez pas une santé parfaite tant que vous ne vous aërez pas normalement et que vous ne ferez pas un exercice régulier. Le sédentarisme est ennemi du naturisme et de la santé.

Où trouver chaque jour l'heure ou les heures ainsi indispensables : plus de cigarette à faire, plus de cafés à visiter, moins de cuisine, plus de naturel dans nos rapports ; cela fait gagner du temps. Et puis, si même on devait ronger une heure ou deux sur notre horaire quotidien, soyez persuadé que vous récupèrerez cela par l'équilibre accru de votre être et la vigueur de votre esprit.

Dini n'insiste d'ailleurs pas longuement sur les pratiques naturistes autres que l'alimentation. Il recommande le bain chaud avec savonnage, notamment. Nous sommes obligés de mettre nos lecteurs en garde contre la faiblesse du livre pour ce qui concerne cette technique. Nous croyons que Vrocho a beaucoup plus de raisons dans ses recommandations : la vie, dit-il, est rythme, contraste, réaction, travail et repos. Nous devons stimuler le corps par les mêmes interventions rythmiques : corps très chaud (sudation) puis bain froid et réaction par friction jusqu'à réchauffement du corps — pour les enfants : lit très chaud, plongée dans l'eau froide, puis friction devant un bon feu ou au soleil l'été, ou à nouveau lit très chaud — marche, puis repos, puis marche à nouveau ou exercice.

Il y a dans ces recommandations une synthèse et en quelque sorte une philosophie vitale rarement encore formulée dont les résultats sont excellents.

(Dans toutes ces diverses réactions, éviter, en toutes occasions, la congestion anormale d'un organe, toujours dangereuse parce que détruisant l'harmonie circulatoire : ne

pas rester trop longtemps au chaud ni trop longtemps dans le bain froid, ne jamais sentir la tête chaude ni les pieds froids — ou réagir immédiatement par le contraste : soit compresse chaude (très chaude), soit compresse très froide)

Cette mise au point une fois faite, nous recommandons à nos camarades « intoxiqués », qu'ils se sentent malades ou non, de faire évoluer au plus tôt leur alimentation dans le sens indiqué par Dini, en ne supprimant pas brusquement les excitants auxquels le corps est habitué, mais ce sans perdre de vue la nécessité logique d'aller un jour plus loin, vers la santé et l'harmonie, avec l'aide des réactions mécaniques capables d'exciter et d'harmoniser les réactions naturelles plus ou moins atrophiées par la vie anormale et le régime mortel que nous impose la civilisation.

C. F.

A. ALFEROV. — *La culture intellectuelle par soi-même*. — Nouvelle édition revue et mise au point. — Larousse, éditeur.

L'ouvrage débute par un aperçu sur la nature et la portée de la science et une définition de la méthode scientifique : « Celui qui se permet dans les faits qu'il étudie, dans les conclusions qu'il en tire, la plus petite dissimulation, l'altération la plus légère, celui-là n'est pas digne d'avoir sa place dans le grand laboratoire où la probité est un titre d'admission plus indispensable que l'habileté ».

La « systématisation des sciences » qui suit permettra une classification bibliographique rationnelle fort utile pour l'étudiant.

Quelques conseils enfin sur la lecture : « Ce que nous apprenons par nous-mêmes, dit J. Lubbockx fait plus essentiellement partie de notre personnalité que ce que les autres nous enseignent. « Seulement, attention : « Le livre ne rend l'homme ni bon, ni moral, ni physiquement bien portant, ni esthétiquement développé, ni même intelligent ; là est son impuissance ».

C. F.

L. GERARD : *Valérie ou la pédagogie sans manchettes*. — Editeur : Fernand Nathan.

Nous assistons aux débuts de Mademoiselle Paulette, normannoise sortante, qui a souvent recours aux lumières de sa tante, mademoiselle Valérie, pédagogue retraitée.

L'ouvrage est loin d'être ennuyeux. Je dirai même que la note pittoresque y domine. L'auteur cherche à introduire un peu de bon sens — autant que cela se peut — dans les procédés de l'école traditionnelle, et à ce titre son livre remplacerait avantageusement les traditionnels bouquins de pédagogie pratique.

Lucien Gérard n'est pas un pédagogue ami des « amateurs de nouveauté ». Pour lui : « Éclairer la psychologie enfantine et se perfectionner par cette étude, c'est le second devoir de l'Institutrice... Le premier demeure l'obligation d'élever et d'instruire les enfants ». Il me semble au contraire que connaître l'enfant est la condition nécessaire de

toute son éducation. Ou bien alors ce n'est plus de l'éducation, mais de l'instruction dans un sens singulièrement restreint.

Je ne recommande pas le livre à titre de nouveauté et de sérieux pédagogique, comme un des 4 ou 5 livres, à méditer, parmi la quantité qui paraît chaque année ; mais, si vous avez des loisirs, achetez-le. Avec Valérie, vous ferez une incursion dans l'arithmétique romanesque, l'éducation des physiques (éducation physique), le compartiment des dames seules (la couture), l'école des cocottes (travail manuel), la délégation cantonale, que sais-je encore !...

J. MAYET.

MAGDELEINE LAURET : « *Une femme en U.R.S.S.* ». — Editions de la Revue Mondiale, Paris : 12 francs.

Simple journal de voyage, voyage très court en U.R.S.S. où l'auteur aidé d'un guide, effectue surtout des visites de musées, d'anciens palais et de châteaux, d'églises, de forteresses.

Que nous donne-t-elle sur ces visites ? Une vue personnelle surtout subjective, des généralisations hâtives. Des rares instants où elle se mêle à la foule, que nous laisse-t-elle ? Les impressions d'une femme qui juge cette vie slave avec son tempérament d'occidentale et qui semble avoir été éblouie par le faste des tzars.

L'auteur cite néanmoins au passage quelques grandes constructions socialistes : sanatorium, prophylactorium, parc de repos et de culture. Elle a été frappée par la foule avec laquelle les camarades russes défendent leur régime. Trouve-t-on cela chez nos prolétaires ?

À notre avis, ce recueil de notes très superficielles ne méritait pas l'édition.

J. MAYET.

A. CARRARD : *Le chef : La formation et sa tâche*. — Ed. Delachaux et Niestlé, Paris.

Il s'agit d'un problème de psycho-technique : quelles doivent être les qualités du chef, aux divers degrés de l'organisation capitaliste actuelle pour que la société conserve le maximum d'équilibre et assure le maximum de profit ? Comment doit être organisée une entreprise, comment doit-on utiliser les compétences, faire appel au besoin d'activité et d'élévation de tous les ouvriers, éviter le mécontentement, générateur dangereux de désordres sociaux ?

Il est donné ici des conseils excellents du point de vue de la psychotechnique. Mais nous devons faire cette réserve capitale : cette science nouvelle peut certes faire beaucoup pour une meilleure organisation du travail, pour un plus grand rendement, pour une taylorisation idéale. Elle ne résoudra cependant point la question sociale qu'elle feint d'ignorer. La psycho-technique ne fera pas disparaître l'exploitation : le meilleur chef restera au service du capitalisme, le servira si même il n'y participe pas. L'exploitation persistant, persistera l'injustice contre laquelle ne cesseront de lutter tous les hommes conscients et courageux.

C. F.

Livres pour Enfants et Manuels Scolaires

ALBUMS POUR ENFANTS. — Nos camarades travaillant dans les écoles maternelles ou enfantines se sont plaints bien souvent de l'absence d'albums vraiment intéressants pour les enfants. Et pourtant la production est copieuse pour ce genre, de vente facile au moment des étrennes.

De grandes images de belles couleurs, de très gros caractères... Les enfants s'y laissent prendre quelques instants, mais rarement leur cœur est touché, leur émotion déclenchée parce que ni texte ni dessins ne sont à la mesure des enfants.

Nous avons, par l'imprimerie, donné naissance aux textes simples et émouvants qui toucheraient les enfants ; le dessin d'enfants nous montre quelles devraient être les qualités essentielles de l'illustration.

Peut-être un jour passerons-nous à la réalisation.

G. MONTREUIL-STRAUSS : *Maman dis-moi.* — (Delachaux et Niestlé éditeur). — Cet album révèle un effort pédagogique : texte simple conduisant à cette révélation assez hardie que la maman a gardée pendant neuf mois le petit enfant dans son cœur. Mais là ce sont les dessins qui sont froids, et les couleurs mates.

M. N. FRANC-NOHAIN : *Les Animaux Sauvages* (Larousse, éditeur) : 12 francs.

Illustrations simples et suggestives, susceptibles de plaire aux enfants. La moitié de ces illustrations sont en couleurs ; les autres, en noir, peuvent être coloriées.

Mais les textes sont loin de nous donner satisfaction. L'ensemble fait ma foi un honnête album, sans plus.

BECASSINE DANS LA NEIGE. — Editions Gautier-Languereau, Paris : 19 francs.

C'est du Bécassine, certes : la pauvre paysanne tournée en ridicule par des bourgeois et leurs enfants... On y fait un peu de charité, bien sûr, comme cela se doit dans le beau monde...

ALBUMS CAMO. — Edités par la Librairie Pion, Paris.

La formule typographique serait excellente et capable d'enchanter les enfants ; mais c'est du plus affreux bourgeois :

Polo et le petit nain. — « Polo est allé passer quelques jours chez une amie de sa grand' mère. Cette vieille dame possède un parc magnifique... »

Miquette et la petite fille modèle. — « Où est ma bonne, s'écrie Pervenche brusquement je veux m'en aller tout de suite ».

VIEILLES RONDES ET CHANSONS DE FRANCE, illustrées par Iselin, éditions Emile-Paul, Paris.

Par contre, voilà un bel album : le texte sera aimé des enfants, surtout s'ils en entendent la musique au phonographe par exemple, comme cela est actuellement possible.

L'illustration y est vraiment suggestive et artistique, empruntant au dessin d'enfants quelque chose de sa gaucherie.

Peut être recommandé.

H. DUBUS : *Chansons et Saynettes des quatre saisons* : une brochure de 32 pages à la Bibliothèque d'Education.

Peut fournir des sujets intéressants pour fêtes scolaires.

JABOUNE ET J. CHAPOULET : *Les Jeux* (Collection Benjamin). 1 vol., 8 fr. Alcan, éditeur, Paris.

Un comique, qui ne manque pas d'intérêt surtout au début, et qui est susceptible d'amuser des enfants de 12 à 14 ans. Mais il ne s'agit là que de ce comique journalistique, qui ne vise qu'à faire rire le public auquel il est destiné, sans aucune préoccupation pédagogique ni même simplement humaine.

Nous avons donné plusieurs fois déjà notre point de vue au sujet des livres pour enfants : si ceux-ci ne doivent pas, après leur lecture, être un peu meilleurs, s'ils n'ont pas un peu plus de courage et d'enthousiasme pour l'effort et la vie, il vaut mieux qu'ils passent leurs journées ou leurs soirées à jouer et respirer sainement ou à courir simplement les champs et les rues.

Excellente illustration comique d'Eric.

L'Almanach 1934 des Petits Amis des Animaux, édité par notre ami Dubois de Bruxelles, reproduit *Le mariage de Niko,* notre N° d'Enfantines rédigé par les élèves de Gennetines St-Plaisir (Allier).

L'ŒULE DU DIABLE, par Ph. Noort ; collection « Benjamin » (Alcan, éd.).

C'est une simple histoire que nous conte l'auteur avec aisance. Une fillette, Marie-Rose, partie cueillir la lavande dans la montagne, est surprise par un violent orage et tombe dans un trou naturel appelé : l'Œule du Diable. Entraînée par les eaux torrentielles qui se déversent sans cesse dans ce trou, elle se retrouve dans une grotte. L'orage passé sa famille se met à sa recherche. Le chemin suivi par l'enfant est bouché par des blocs de pierre. La grotte donne sur une muraille à pic au pied de laquelle coule l'Ardèche. L'auteur nous fait suivre les diverses péripéties du sauvetage de Marie-Rose. Il a su rendre ce récit des tentatives des hommes attachant. L'intérêt ne faiblit pas un instant. Le style gagnerait à être encore plus simple. C'est un livre qui intéressera des lecteurs d'une douzaine d'années.

L'ARC-EN-CIEL (contes pour la réconciliation) par Madeleine Vernet ; illustrations de Pierre Rossi (éd. de « La Mère éducatrice »).

L'œuvre de Madeleine Vernet est consacrée au service de la Paix. Une foi sincère et profonde anime tous ses écrits. Cette foi pacifiste se retrouve à chaque page de son recueil de contes.

Parler de la paix, pour la paix à des enfants est une tâche difficile.

Madeleine Vernet s'attache à montrer le caractère criminel de la guerre, de toutes les guerres, à montrer le caractère humain de certains hommes qui ont su rester des hommes. Le conte qui me plaît le plus est le dernier consacré au Service civil, véritable arme de lutte contre la guerre en temps de paix. C'est un bel exemple de l'union des hommes dans la paix.

Le livre de Madeleine Vernet est un livre qu'il faut répandre autour de soi. C'est une bonne semence à notre époque de bourrage de crâne.

C'est une œuvre sincère, chose rare de nos jours.

Marcel FAUTAD.

MAX DE FRAIPONT : *Saint-Georges, patron international des Scouts*, ses légendes, son culte, son iconographie. — Etab. Généraux d'Imprimerie, Bruxelles.

Ce patronage religieux surrait à lui seul à persuader les sceptiques de la portée conservatrice et réactionnaire de l'organisation scout, même lorsqu'elle se présente sous de faux airs de neutralité.

Exégèse laborieuse d'ailleurs pour essayer de justifier ce patronage.

Cet opuscule est préfacé par Baden-Powell et le maréchal Lyautey.

C. F.

ROMANS DE NOTRE PAYS (extraits et résumés pour cours d'adultes) par Mlle B. Mailier, directrice de l'E.P.S. de Strasbourg. Librairie Istra, prix : 9 fr., 75.

La reproduction de la table des matières sera un éclaircissement appréciable pour la connaissance de l'ouvrage :

A. Daudet : La Belle Nivernaise ; A. Theuriet : Don Juan de Vireloup ; G. Flaubert : Légende de St-Julien-l'Hospitalier ; E. Moselly : Jean des Brebis ; P. Bourget : Monique ; Lamartine : le Tailleur de pierres de St-Point ; G. Sand : la petite Fadette ; Balzac : Grandeur et décadence de César Birotteau ; P. Loti : Mon frère Yves ; A. France : le Crime de Sylvestre Bonnard ; R. Bazin : La terre qui meurt ; H. Bordeaux : les Roquevillards.

Chacune de ces œuvres est présentée sous la forme d'un recueil d'extraits réunis entre eux par des résumés analytiques permettant de suivre toute l'intrigue. Ainsi sont évitées des pages trop pessimistes, trop réalistes ou trop fines d'analyse psychologique qui risqueraient de n'être pas comprises par des jeunes gens de 14 à 19 ans toute la journée occupés à des travaux pratiques. Ce recueil des romans de notre pays est du reste très propre à éveiller la curiosité de ceux qui ont pris connaissance des extraits mis à leur disposition. Pour chaque auteur une liste de 3 ou 4 œuvres maîtresses est d'ailleurs indiquée. Voilà pour la forme du travail. Quant au choix des textes, il a été guidé par les sentiments suivants : pitié pour les malheureux, attachement au travail, à la famille, à la terre, à l'honneur et au

respect du nom. Par certains côtés, l'allure générale ne lui fait donc pas une place de premier plan dans la littérature prolétarienne. Le sentiment religieux est parfois à la base de bien des actions des héros, et, puisqu'il s'agissait de mettre à jour des extraits susceptibles d'intéresser l'école laïque, on aurait pu éviter par place des pages trop consacrées au développement de ce sentiment.

Chacun peut dès lors se formuler une appréciation personnelle sur ce recueil selon l'opinion qu'il a des auteurs et des œuvres exposées.

M. LALLEMAND.

COURS D'HISTOIRE GAUTHIER-DES-CHAMPS : *Histoire de France en images*. — Premier livre *d'Histoire de France*, par A. Aymard. — Librairie Hachette, éditeur.

Voilà une belle réalisation typographique, qui permet de mettre entre les mains des enfants des gravures historiquement et techniquement soignées, très soigneusement reproduites en couleurs.

Mais là est la seule nouveauté des livres ; elle en est aussi le danger.

L'Histoire en images ! vous pensez bien ce qu'elle doit être, depuis le druide, Vercingétorix, les Francs et Charlemagne, jusqu'à Pasteur qui vaccine, Gallieni, qui « débarrasse le Tonkin des bandits pilards » avant de poser paisiblement dans ce chromo ridicule de la Bataille de la Marne.

C'est en examinant cette succession d'images qu'on se rend compte à quel point l'histoire telle qu'on nous l'impose, telle que les manuels la préparent, est antipédagogique, et foncièrement fautive. Ah ! oui, l'enfant acquerra ainsi des notions historiques : les grands faits royaux ou guerriers masquant délibérément tout ce qui devrait être l'éducation véritable de cette si délicate notion de temps.

Les légendes sont du pur verbiage, des mots, derrière lesquels aucun enfant de 8 à 10 ans ne saurait rien mettre de précis. Les lectures du premier livre délayent un peu ces résumés énigmatiques.

Plus que jamais nous disons : « méfiez-vous de ces manuels ; ils exploitent perfidement le goût de l'enfance pour les gravures, pour les couleurs, pour les batailles, les fusils, le sang, le drame — qui lui masquent les réalités sociales actuelles et passées. Orientez-vous vers une conception plus pédagogique de l'enseignement historique, en sacrifiant au minimum aux exigences des programmes.

C. F.

— J. Duprez : HISTOIRE DE FRANCE, cours élémentaire (Albin Michel, éd.).

Absolument rien à dire sur les leçons, résumés, exercices : c'est la conception courante, traditionnelle, mille fois ressassée. Mais il est honnête de noter la qualité du papier et la beauté des illustrations ; celles-ci sont de deux sortes : des dessins et des photos. Et il est certaines de ces photos qui sont fort belles, par exemple le Château-Gaillard, la Tour de Montlhéry. A remarquer aussi que la coupure officielle à 1610 est à peine visible ; on ne le regrettera pas.

R. G.

Revue de la Presse Pédagogique de l'Étranger

LA NOUVELLE EDUCATION HITLERIENNE. — Nous pensons en donner sous peu une revue critique assez développée. Nous allons pour l'instant dire comment elle nous apparaît à la lecture d'un article de la *Revue Internationale de Pédagogie*.

Disons tout de suite que cette revue, éditée à Cologne, se mit bien servilement au pas dès l'avènement d'Hitler, envoya des circulaires de mise en garde à ses lecteurs, et poursuit naturellement une propagande raciste plus ou moins avouée.

C'est avec une sorte de gêne qu'on lit l'article sans assises ni conviction écrit par E. Krieke, de Francfort, sous le titre : *L'Éducation Nationale fonction du sang et du sol*.

C'est qu'il est difficile de justifier pédagogiquement et idéologiquement un tournant aussi radical substituant l'oppression, la force, l'obéissance, le nationalisme aux théories libérales et internationalistes qui caractérisaient l'effort éducatif germanique d'avant-guerre.

A défaut d'idée directrice, on centralise les idées « qui se manifestent dans le personnage concret du « Führer ».

« Le sang et le sol restent les sources originales de toute vitalité et forment les symboles des idées politico-racistes et d'une activité héroïque. Et voilà la base même d'un nouveau genre d'éducation ».

« L'école doit former les jeunes gens en leur transmettant les idées de race qui sont préemptoires ; elle doit donc ordonner la conscience des élèves et leur donner une direction dans le sens de la grande tâche nationale. Le chemin y conduit en passant par la porte de la raison, de la connaissance et de l'instruction ; cette tâche s'accomplit donc dans le domaine de l'esprit ».

Quelle est cette grande tâche nationale ? Rien de plus imprécis encore sinon qu'elle sera le fait de l'« Etat national ». Et « l'Etat National dans son ensemble sera désormais tel que le « Führer » l'a exprimé avec tant de clairvoyance dans son discours de Reichenhall, le véhicule animateur des richesses spirituelles, et, de ce fait, nécessairement, le directeur principal de la nation entière ainsi que de la jeunesse ».

Mais cela ne nous dit pas encore ce que sera l'Éducation hitlérienne. On parle de sang, de race, de lignée des aïeux, d'attitude et d'existence héroïques, de réalisme héroïque, du champ de tension dans lequel se réalisera l'éducation.

On comprend surtout dans tout cela que l'éducation est devenue totalement une fonction mineure, qu'elle a perdu les caractéristiques humaines qui en ont fait de tous temps, un des leviers essentiels du progrès. Il n'y a plus, comme le dit Drieu La Rochelle dans son article : « *Unité française et Unité allemande* (Europe du 15 janvier) qu'une raison d'Etat à laquelle l'Éducation est totalement asservie.

Ne cherchons donc pas en Allemagne actuellement un quelconque progrès pédagogique : une grande nation serait tout simplement en train de faire son unité comme la France a fait la sienne au siècle dernier. Hitler et ses serviteurs invoquent le sol et la race comme les Français ont invoqué ces élastiques frontières naturelles. L'école y devient nationaliste et rétrécie comme le fut en France l'École de la fin du XIX^e siècle. Nécessité historique sans doute. Nécessité passagère aussi, car les temps vont aujourd'hui à un autre rythme. L'Allemagne fera son unité totale. Mais cette unité ne résoudra pas la crise capitaliste et les mêmes problèmes de libération se reposeront à nouveau susceptibles de secouer encore les conceptions sociales, et donc pédagogiques.

Orientation de l'école allemande vers les questions raciales, essai de fonder l'enseignement sur les traditions, sur l'histoire du peuple allemand, surtout à la campagne, excitation permanente de cet *héroïsme* au service de la nation, éducation moins intellectualiste, plus près des réalités physiques matérielles, économiques, telles nous paraissent être quelques-unes des caractéristiques de la nouvelle école allemande.

Tout peut n'être pas mauvais dans ses tendances. Ce qui est autrement redoutable, c'est le changement de but : il ne s'agit plus d'éduquer l'homme pour l'élever et le libérer ; on parle seulement de servir « le peuple allemand qui doit atteindre son perfectionnement historique et l'accomplissement de la mission qui lui est dévolue au profit de l'humanité entière ». C. F.

Les Journaux pour la jeunesse et la mobilisation des consciences à l'école du nouveau régime

Un pays courbé sous la croix

« Dans les dernières années, les provinces de l'Est allemand et leur misère semblaient presque oubliées. Continuellement, on ajournait la question brûlante d'actualité des Marches orientales qui apparaissaient singulièrement embarrassante. C'est seulement depuis les journées glorieuses de la révolution national-socialiste, depuis que notre chancelier Adolf Hitler a redressé d'une main ferme le gouvernail du vaisseau de l'Etat, qu'est reparu dans les cœurs des habitants de nos Marches de l'Est comme un sentiment nouveau, fait de pressentiment confiant, de cette espérance que leur sort, étroitement lié à celui de leur pays natal, ne subsistera point tel qu'il fut réglé par un arrêt de vainqueurs grisés par leur succès.

Mais c'est à toi, jeunesse allemande, qu'il appartiendra de réparer l'injustice commise à l'Est !

Notre Marche de l'Est est un pays d'origine germanique. C'est seulement à l'époque des grandes invasions, lorsque les tribus germaniques avançaient vers l'Ouest, délaissant ces régions comme un pays n'appartenant à personne (*Niemands-Lands*), comme un pays où l'herbe sauvage poussait à foison librement (*Land d'ér wildwuchernden Grasnarbe*) que les Slaves parvinrent sur ces territoires. Quelques-unes de leurs tribus s'y fixèrent et s'approprièrent ainsi le pays sans coup férir.

Ce que signifient pour nous les Marches de l'Est du point de vue intellectuel et culturel, les noms suivants en donneront une idée : Schenkendorf,

Hermann Lóns, Gustav Freytag, Kant et notre Président d'Empire von Hindenburg sont tous originaires des provinces orientales. Ce ne sont certainement pas les moindres représentants de l'esprit allemand et des énergies allemandes.

Celui qui a été une fois au moins de l'autre côté de la frontière actuelle, à « l'étranger », chez les Polonais, dans ces régions qui appartenaient autrefois au Reich, peut seul apprécier ce que nous avons perdu et ce que doivent souffrir nos nationaux qui, fidèles à leur glèbe, sont contraints d'adhérer à un autre Etat.

(à suivre)

(Extrait de *Hilfs Mit !* revue pour la jeunesse scolaire). — Traduction de la Commission de C. S. I.

ENTRE NOUS

PALMARÈS de notre Grand Concours d'abonnement

- 1^{er} prix : 1 appareil de T.S.F. (offert par la Coopérative ouvrière de T. S.F.). Ecole de Mouchin (Nord).
- 2^e prix : 1 casse d'imprimerie garnie. Ecole de Toctoucau (Gironde).
- 3^e prix : Une géline et 5 disques Piccolo, offerts par la Coopérative Ouvrière de T.S.F. Ecole de Velleron (Vaucluse).
- 4^e prix : Une géline. Ecole de St-Maximin (Var).
- 5^e prix : 5 disques révolutionnaires (offerts par C.O.T.S.F.). Ecole de Prat (Hte-Loire).
- 6^e prix : 5 disques Piccolo (offerts par C.O.T.S.F.). Ecole de Condat (Lot).
- 7^e prix : 4 disques révolutionnaires (offerts par la C.O.T.S.F.). Ecole de Pellegrue (Gironde).
- 8^e, 9^e, 10^e, 11^e, 12^e, 13^e et 14^e prix :

20 fr. d'éditions de notre fonds (au choix). Ecole de la Vacquerie. (Hérault), St-Gérard-de-Vaux (Allier), Ste-Eugénie-de-Villeneuve (Haute-Loire), St-Filiu-d'Amont (P.-O.), Felleries (Nord), St-Plaisir-Gennettes (Allier), Ecole de la Daurade à Toulouse.

15^e, 16^e, 17^e, 18^e, 19^e et 20^e prix : 10 fr. d'éditions de notre fonds (au choix) : Saivres (Deux-Sèvres), Romilly (Aube), Dounoux (Vosges), Braine l'Alleud (Belgique), Boullay-Thierry (E.-et-L.), Fillols (P.-O.).

Fichier scolaire coopératif

Nous venons de terminer la réédition des 50 premières fiches carton de notre Fichier scolaire coopératif. Les envois ont été faits aux camarades souscripteurs qui ne les avaient pas reçus.

Ceux qui auraient été oubliés sont priés de réclamer.

LOUDINOT (Aube) sollicite le retour
2 volumes : *LES JEUNES VOYAGEURS*, de MALTE-BRUN.

RADIO C.E.L.

C. E. L. 6 T. O.

Ondes de 20 à 2.000 mètres

Super 5 lampes plus 1 lampe anti-fading. — Changement de fréquence par deux lampes dont 1 penthode. — Moyenne fréquence penthode. — Détection par binode. — Basse-fréquence par penthode de 9 watts. — Commande unique. — Grand cadran rectangulaire horizontal, éclairé par transparence par lampes traceuses, gradué en longueurs d'ondes et en noms de stations de 20 m. à 2.000 mètres. — Contacteur quatre positions, chaque position correspondant à un hublot illuminé par une lampe de couleur et permettant le repérage immédiat de la position du contacteur. — Prise de pick-up. — Adaptation aux diverses tensions du secteur. — Haut-parleur ortho-dynamique Brunet, etc...

Ce nouveau poste est une merveille de précision donnant des auditions d'une très grande pureté, grâce à une minutieuse mise au point.

C'est encore un poste de grande classe que nous mettons entre vos mains. Vous ne trouverez pas mieux sur le marché à moins de 2.800 francs.

Prix complet en ordre de marche **1.900 fr.**

C. E. L. 6 R. P. (Radio-Phono)

Ce combiné a le même châssis T.S.F. que le C.E.L. 6 *normal*. Son ébénisterie s'ouvre à la partie supérieure pour montrer le phono (tourne-disque, pick-up, etc...). Le pick-up de grande marque ainsi que le moteur, sont à arrêt automatique. L'arrêt automatique fonctionne sans réglage et quel que soit le disque. Distributeur automatique d'aiguilles, etc...

Prix complet en ordre de marche **2.000 fr.**

POUR ACHAT

de **PATHÉ-BABY**
de **CAMÉRAS**
de **FILMS**

Pour tout ce qui concerne le CINEMA, écrivez à :

BOYAU, A CAMBLANES (Gironde)



NOUS POUVONS VOUS LIVRER UN
PHONO CEL de luxe à 440 fr. franco

FACILITÉS DE PAIEMENT

POUR VOS ELEVES, ACHETEZ :

L'Initiateur Mathématique Camescasse

FRANCO : 65 FRANCS

Le Fichier Scolaire Coopératif

La première série de 500 fiches (400 fiches imprimées et 100 fiches carton nues) est maintenant complète :

Sur papier	30	»
Sur carton	70	»
Franco	75	»
Dans beau classeur métal, f° 110		»